John Carter Brown
Library
Brown University

26928

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

TOME I.

AVIS AU LECTEUR.

La Planche I qui eſt au frontiſpice du tome I, a rapport au Chapitre intitulé : *J'ai ſept cents ans*, page 19 du premier tome.

La Planche II qui eſt placée vis-à-vis la page 1 du tome II, a rapport au Chapitre intitulé : *Salle du Trône*, page 55 du tome ſecond.

La Planche III qui eſt placée vis-à-vis la page 1 du tome III, a rapport au morceau intitulé : *L'Homme de fer*, page 141 du tome troiſieme.

FRONTISPICE Tom. I

J'ai sept cent ans

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais ;

SUIVI

DE L'HOMME DE FER,

SONGE.

Le préſent eſt gros de l'avenir.

Leibnitz.

Nouvelle Édition avec Figures.

TOME PREMIER.

1787.

La légiſlation indirecte eſt le grand art du légiſlateur.

AVIS
DE L'AUTEUR.

J'Ai publié la premiere édition de cet ouvrage en 1770; je le fis imprimer à Amſterdam *chez feu* van Harrevelt, *je n'y ai pas retouché depuis. Je le réimprime, cette préſente année 1786, en trois volumes, avec de nouveaux chapitres & notes. Je déſavoue pleinement & entiérement les éditions, ou plutôt les contre-façons qui ont paru depuis 1770 juſqu'à ce jour. On y a joint des additions fautives qui ne ſont pas de moi.*

Les contrefacteurs de Neuchâtel en Suiſſe ſe ſont aviſés tout récemment d'un brigandage nouveau. Ce n'eſt pas ſeulement une contre-façon *défectueuſe, informe; c'eſt une* falſification *faite avec la plus grande impudence, car ce n'eſt qu'un pillage indécent de pluſieurs chapitres de mes autres ouvrages; ils ont eu la hardieſſe de donner cette rapſodie ſous le faux titre de* nouvelle édition de l'An 2440. *Je déſavoue cette* falſification, *délit tout neuf de ces libraires-pirates.*

Depuis l'apparition de mon livre, plu-

ſieurs auteurs en ont copié des pages & des fragmens conſidérables dans leurs compilations; c'eſt une marque d'eſtime, mais j'ai droit de réclamer ce que j'imprimois bien avant eux en 1770; époque de la premiere édition.

Enfin, quelques impoſteurs, ſoit en Angleterre, ſoit en Allemagne, ſoit en Ruſſie, &c. ſe ſont donnés pour auteurs de cet ouvrage; ils ont eu cette effronterie, loin de la capitale, il eſt vrai; or, on ſait aujourd'hui, à n'en plus douter, à quel homme de lettres il appartient.

Cette production (pour ainſi dire nouvelle) ſe marie par les idées morales & patriotiques dont elle eſt remplie, aux ouvrages que l'auteur a donnés précédemment, & dont le ſuccès eſt connu. Il a goûté le plaiſir rare d'avoir vu déja pluſieurs de ſes idées ſe réaliſer pour l'avantage du bien public; ainſi de toutes les études qui peuvent ſervir d'objet à l'occupation de l'homme, il n'en trouvera jamais de plus ſatisfaiſante que celle qui embraſſe les droits de l'humanité.

Signé, L'AUTEUR de l'An 2440.

Paris, le 8 Juin 1786.

ÉPITRE DÉDICATOIRE A L'ANNÉE DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

AUguſte & reſpectable Année, qui dois amener la félicité ſur la terre ; toi, hélas ! que je n'ai vue qu'en ſonge ; quand tu viendras à jaillir du ſein de l'éternité, ceux qui verront ton ſoleil, fouleront aux pieds mes cendres & celles de trente générations, ſucceſſivement éteintes & diſparues dans le profond abîme de la mort. Les rois qui ſont aujourd'hui aſſis ſur des trônes, ne ſeront plus ; leur poſtérité ne ſera plus : & toi, tu jugeras & ces monarques décédés & les écrivains qui vivoient ſoumis à leur puiſſance. Les

noms des amis, des défenſeurs de l'humanité brilleront honorés : leur gloire ſera pure & radieuſe. Mais cette vile populace de rois qui auront, en tout ſens, tourmenté l'eſpece humaine, plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, n'échapperont à l'opprobre qu'à la faveur du néant.

La penſée ſurvit à l'homme, & voilà ſon plus glorieux appanage ! La penſée s'éleve de ſon tombeau, prend un corps durable, immortel (*a*), & tandis que les tonnerres du deſpotiſme tombent & s'éteignent, la plume d'un écrivain franchit l'intervalle des temps, abſout, ou punit les maîtres de l'univers.

J'ai uſé de l'empire que j'ai reçu en naiſſant ; j'ai cité devant ma raiſon ſolitaire les loix, les abus, les coutumes du

---

(*a*) C'eſt ſur les principes mêmes ſur leſquels on raiſonne, c'eſt avec des matériaux accumulés à l'aide de vingt ſiecles, que de tant de réflexions éparſes, le génie va faire jaillir une idée neuve & profonde. Les charlatans en politique veulent tout faire avec rien ; l'homme d'état qui ſait combien chaque expérience a ſon prix, tire du chaos de l'hiſtoire, ainſi que de l'étude contentieuſe de la morale & de la phyſique, le trait hardi & lumineux qui fera naître dans l'eſprit des hommes, l'ordre, la clarté & la perfection des loix. Alors la vérité, tranſmiſe comme l'erreur l'a été pendant tant de ſiecles, paſſera du ſein du légiſlateur dans l'ame de ſes contemporains, qui ne pourront ſe refuſer à la reconnoiſſance.

pays où je vivois inconnu & obſcur. J'ai connu cette haine vertueuſe que l'être ſenſible doit à l'oppreſſeur (*b*) : j'ai déteſté la tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pouvoir. Mais, auguſte & reſpectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne ſeront peut-être à tes yeux que des idées de ſervitude. Pardonne ! le génie de mon ſiecle me preſſe & m'environne : la ſtupeur regne : le calme de ma patrie reſſemble à celui des tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, & chez qui le principe actif de la vie n'a jamais pouſſé le moindre rejeton ! Déja même la voix de la philoſophie, laſſe & découragée, a perdu de ſa force ; elle crie au milieu des hommes comme au ſein d'un immenſe déſert.

(*b*) On demandera ſi un écrivain peut avoir de la paſſion. La vertu n'exclut pas la paſſion. Il y en avoit dans Caton contre Céſar ; dans Cicéron contre Antoine ; dans Sully contre les déprédateurs publics ; mais cette paſſion étoit inévitable ; elle étoit même légitime. Il y a une ſainte colere, diſent les théologiens, il y a une vertueuſe indignation, une indignation patriotique, & qu'il faut développer pour l'intérêt général. Ceux mêmes alors qui excedent les bornes, ne paroiſſent pas ſi repréhenſibles que les eſprits lâches ou timides, qui maîtriſent cette véhémence par crainte ou pour leur intérêt particulier.

Oh! ſi je pouvois partager le temps de mon exiſtence en deux portions, comme je deſcendrois à l'inſtant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aſpect de mes triſtes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclorre, ſous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris ſon courage, ſa liberté, ſon indépendance & ſes vertus (*c*) ! Que

(*c*) Séneque dit quelque part, il faudroit être fou, pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt : on le ſeroit de même, ajoute-t-il, ſi l'on ſouhaitoit d'y venir mille ans plus tard. Nous avouons que nous ſommes fous de cette maniere. Nous voudrions que l'inſtant de notre naiſſance eût été marqué dans cinq à ſix cents ans, parce qu'il y a à préſumer que les arts conſolateurs iront en ſe perfectionnant, que l'imprimerie qui ne fait que de naître, & qui a déja produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers & d'enſeigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'eſt en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philoſophie ; le fanal eſt allumé & domine l'Europe : le vent du deſpotiſme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiſer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être juſtes. S'ils ne le ſont pas, ils verront, de leur vivant, leurs iniquités gravées ſur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il écraſe, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laiſſe la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre, la vérité criera : *Tel homme eſt un oppreſſeur & l'ennemi des hommes !* Alors les ſyllabes qui compoſent ſon nom feront une injure ;

ne puis-je te voir autrement qu'en ſonge, Année ſi deſirée & que mes vœux appellent ! Hâte-toi, viens éclairer le bonheur du monde (*d*) ! Mais, que dis-je ? délivré

dès qu'il ſera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un ſon odieux. L'homme a connu ſes droits ; il a ſu diſtinguer ſes bienfaiteurs de ſes tyrans. Le regne du menſonge eſt paſſé. L'homme fait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliſte, le chantre de la vertu, le moraliſte, tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la ſociété. Il déteſte l'oiſif adulateur, habitant des cours ; il marque du doigt les Narciſſes, les tyrans de la penſée, & ceux qui prennent le maſque de la religion pour la déshonorer ; enfin, ce qui augmente la force légitime de cette philoſophie, qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'eſt que les connoiſſances des écrivains ſont détaillées aujourd'hui à l'uſage de tous les individus de la ſociété.

(*d*) Quelle ſcience doit le plus intéreſſer l'eſprit de l'homme que la politique ! Cette auguſte ſcience qui ayant pour objet le bonheur d'une nation entiere, fait d'un vaſte état, une grande machine bien montée, bien organiſée, & de tous les citoyens un corps animé, ſouple & vivant.

Ces profondes ſpéculations ſont faites pour les génies ſupérieurs ; elles ſurpaſſent toutes les autres par leur utilité particuliere & immédiate. Pluſieurs ſciences ſont de pure curioſité ; la politique eſt la véritable ſcience du citoyen. Combien il doit lui être glorieux de s'occuper de la félicité nationale, & d'embraſſer dans ſon ſein agrandi, l'intérêt de la patrie & celui de l'humanité entiere !

On a voulu que *les hommes en place* n'euſſent plus à ſonger aux beſoins de la vie ; on leur a aſſigné une ſubſiſtance honnête, afin que, tout entiers à des beſoins plus nobles, ils ne connuſſent plus que le deſir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms de ceux qui auront ſu faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes, donner aux arts & aux ſciences leur développement, aux belles actions leur récompenſe, & conduire une nation par des moyens ſouples, ingénieuſement combinés ;

des preſtiges d'un ſommeil favorable, je crains, hélas! je crains plutôt que ton ſoleil ne vienne un jour à luire triſtement ſur un informe amas de cendres & de ruines.

---

car dès que le courſier ſe cabre, c'eſt que l'écuyer eſt malhabile.

Nous devons le répéter ; les calculs aſtronomiques, les ſyſtêmes ſuperbes ſur la formation de l'univers, ſont le luxe de l'eſprit humain ; mais ces brillantes ſpéculations, étrangeres à l'ordre public, à la ſtabilité des loix, ou à leur réformation, ne rendent pas les citoyens plus heureux, & ne veillent point à ce qu'il y a de plus important, à la proſpérité des états.

Ne pourroit-on pas comparer en ce moment la nation Françoiſe (qui ſemble abandonner l'étude *du droit des gens*, la réformation *des loix civiles*, pour des expériences phyſiques, chymiques, pour des voyages aëriens, &c.) ne pourroit-on pas la comparer, dis-je, à l'aſtrologue de la fable, qui en regardant aux cieux, & ne regardant point à terre, ſe laiſſa cheoir au fond d'un puits? Le précipice eſt ſous nos pas : ce n'eſt point encore le jour des curioſités. La ſcience néceſſaire eſt trop négligée ; qui donc nous a détournés de la véritable & importante étude qu'on avoit commencée?

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

Réve s'il en fût jamais.

AVANT-PROPOS.

DEsirer que tout ſoit bien, tel eſt le vœu du philoſophe. J'entends par ce mot, dont on a ſans doute abuſé, l'être vertueux & ſenſible qui veut fortement le bonheur général, parce qu'il a des idées préciſes d'ordre & d'harmonie. Le mal fatigue les regards du ſage, il s'en plaint; on ſoupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le ſage ſait que le mal abonde ſur la terre; mais en même temps il a toujours préſente à l'eſprit cette perfection ſi belle & ſi touchante, qui peut & qui doit même être l'ouvrage de l'homme raiſonnable.

En effet, pourquoi nous ſeroit-il défendu d'eſpérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de ſottiſes autour duquel l'égarent ſes paſſions, l'homme ennuyé reviendra à la lumiere pure de l'entendement? Pourquoi le genre

humain ne ſeroit-il pas ſemblable à l'individu ? Emporté, violent, étourdi dans ſon jeune âge ; ſage, doux, modéré dans ſa vieilleſſe (*a*). L'homme qui penſe ainſi, s'impoſe à lui-même le devoir d'être juſte.

Mais ſavons-nous ce que c'eſt que perfection ? Peut-elle être le partage d'un être foible & borné ? Ce grand ſecret n'eſt-il pas caché ſous celui de la vie ? & ne faudra-t-il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette ſublime énigme ?

En attendant tâchons de rendre les choſes paſſables, ou, ſi c'eſt encore trop, rêvons du moins qu'elles le ſont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. Mes chers concitoyens ! vous que j'ai vu gémir ſi fréquemment ſur cette foule d'abus dont on eſt las de ſe plaindre, quand verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos ſonges ſe réaliſer ! Dormir, voilà donc notre félicité.

Oh ! ſi l'on voyoit ſortir comme autrefois du fond des déſerts, après des années de retraite, des hommes armés de la morale, exerçant le miniſtere de la parole contre les vices du peuple, contre les fautes des rois, contre les abus de

---

(*a*) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un ſi petit nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre ? Que ſont tous les êtres qui ont exiſté en comparaiſon de tous ceux que Dieu peut créer ? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons ; elles paroîtront ſur le même théâtre ; elles verront le même ſoleil, & nous pouſſeront ſi avant dans l'antiquité, qu'il ne reſtera de nous ni trace, ni veſtige, ni mémoire.

l'adminiſtration, ſi ce ſacerdoce antique ſe reproduiſoit de nos jours pour tonner ſur les prévaricateurs, oh ! que ces prophetes imprimeroient à leur miſſion un caractere de majeſté & de grandeur.

Semblables à ceux de l'antiquité, ils parleroient au nom de l'Éternel : *J'en veux à toi* (crioient-ils jadis aux coupables) *& je t'annonce la calamité.* Ces prophetes anciens oſoient tout dire, parce qu'ils ſavoient mourir. Doués d'une éloquence foudroyante, ils terraſſoient l'ame, ils n'employoient que des figures violentes, qui nous font treſſaillir ſur les pages de la Bible.

Qu'eſt devenue cette liberté illimitée, & non moins utile & ſalutaire ? L'apparition ſoudaine de ces êtres extraordinaires, de ces anachoretes, devoit frapper tous les eſprits ; hélas ! ils n'ont paru que dans la Paleſtine, ces moniteurs hardis qui ſembloient obéir à une impreſſion ſurnaturelle.

Or, figurez-vous de nos jours un de ces anciens prophetes au milieu de Paris, & gourmandant les vices ; que ne diroit-il pas ? il ne ſeroit point lapidé par le peuple, j'en ſuis ſûr ; mais *la police* le feroit enfermer.

Quand je veux me former des images qui quoique ſingulieres ſont dans l'ordre des choſes poſſibles, je me repréſente *Receveur* arrêtant *Jérémie* qui crieroit dans les rues, *malheur à toi, Jeruſalem* ; mais le temps des prophetes, des orateurs publics, & même des écrivains philoſophes eſt paſſé. La génération nouvelle s'occupe de muſique & travaille en chymie.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

FAcheux ami, pourquoi m'éveilles-tu ? Ah, quel tort tu viens de me faire ! Tu m'ôtes un ſonge dont je préférois la douce illuſion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuſe, & que ne puis-je y demeurer plongé le reſte de ma vie ! Mais non, me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Aſſieds-toi & m'écoutes, tandis que mon eſprit eſt encore plein des objets qui l'ont frappé.

Je converſai hier fort tard avec ce vieil Anglois dont l'ame eſt ſi franche. Tu ſais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis ; on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractere auſſi ferme & auſſi généreux. Cet eſprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force & de conſiſtance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me diſoit-il, eſt remplie d'abus auſſi étranges que multipliés : on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, & l'eſprit s'y perd. Rien ne me confond ſur-tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couve les débats affreux de tant de guerres inteſtines. Votre capitale eſt un compoſé incroyable (*a*). Ce monſtre

(*a*) Tout le royaume eſt dans Paris. Le royaume reſ-

difforme eſt le réceptacle de l'extrême opulence & de l'exceſſive miſere : leur lutte eſt éternelle. Quel prodige ! que ce corps dévorant qui ſe conſume dans chaque partie, puiſſe ſubſiſter dans ſon épouvantable inégalité (*b*).

On fait tout dans votre royaume pour cette capitale : on lui ſacrifie des villes, des provinces entieres. Eh, qu'eſt-elle autre choſe qu'un diamant entouré de fumier ! Quel mêlange inoui d'eſprit & de bêtiſe, de génie & d'extravagance, de grandeur & de baſſeſſe ! Je quitte l'Angleterre, je me preſſe, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en uniſſant leurs talens mutuels, auroient dû faire régner tous les plaiſirs enſemble, & cette aiſance, cette commodité qui ajoutent à leur charme. Mais, Dieu ! que mon eſpérance eſt cruellement déçue ! Sur ce point où tout abonde, je vois des malheureux qui ſouffrent la faim. Au milieu de tant de loix ſages, on commet mille crimes. Parmi tant de réglemens de police, tout eſt en déſordre. Ce ne ſont par-tout qu'entraves, qu'embarras, qu'uſages contraires au bien public.

La foule riſque à chaque inſtant d'être écra-

ſemble à un enfant rachitique. Tous les ſucs montent à ſa tête & la groſſiſſent. Ces ſortes d'enfans ont plus d'eſprit que les autres, mais le reſte du corps eſt diaphane & exténué. L'enfant ſpirituel ne vit pas long-temps.

(*b*) Quelque choſe de plus étonnant encore, c'eſt la maniere dont il ſubſiſte. Il n'eſt pas rare de voir un homme qui ne ſauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui eſt à ſon aiſe avec cent piſtoles.

ſée par cette innombrable profuſion de voitures, où ſont portés tout à leur aiſe des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclaboufſent & qu'ils menacent d'écraſer. Je friſſonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes groſſes, de vieillards & d'enfans. En vérité, rien n'eſt plus inſultant à la nature humaine, que cette indifférence cruelle ſur des dangers qui renaiſſent à chaque minute (*c*).

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, & il s'en exale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes reſpirent forcément cet air empoiſonné (*d*).

Vos temples ſcandaliſent plus qu'ils n'édifient. On en fait des lieux de paſſage & quelquefois pis. On ne s'y aſſied que pour de l'argent: indécent monopole dans un lieu ſaint où tous les hommes devant l'Être-Suprême doivent ſe regarder, au moins, comme égaux entr'eux.

Si vous copiez d'après les Grecs & les Ro-

(*c*) Premiers habitans de la terre, auriez-vous jamais penſé qu'il exiſteroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement ſur les infortunés piétons, à tant par jambes & par bras?

(*d*) Les innocens ſervent de cimetiere à 22 paroiſſes de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait? On les a mis au centre de la ville, & dans la crainte apparemment qu'ils ne fuſſent pas aſſez fréquentés, on les a entourés de boutiques & de marchands C'eſt un tombeau toujours ouvert, toujours rempli, toujours vuide. Nos petites-maîtreſſes vont prendre ſur les oſſemens pourris d'un milliard de morts la meſure de leurs pompons & de leurs autres colifichets.

mains, vous n'avez pas ſeulement l'eſprit de vous tenir dans leur genre ; vous gâtez leur maniere qui eſt ſimple & noble ; vous la gâtez, dis-je, vous la défigurez par la petiteſſe de vos vues, & par cette fureur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pieces de théâtre qui ſont des chef-d'œuvres. Si ſur leur lecture il me prend envie de les aller voir repréſenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits théâtres ſombres & meſquins. Dans le premier on chante à grands frais ; on vous étourdit magnifiquement, & le ridicule machiniſte prodigue des miracles au milieu deſquels vous bâillez. Dans le ſecond on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le coſtume eſt toujours manqué ; & outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne ſe donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou giganteſque ſuffiroit ſeul pour faire évanouir la plus parfaite illuſion. Quant au troiſieme, ce ſont des farceurs qui tantôt ſecouent le grelot de Momus, & tantôt glapiſſent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades comédiens François, parce qu'ils ont plus de naturel, & par conſéquent plus de graces, parce qu'ils ſervent un peu mieux le public (*e*) ; mais j'avoue

(*e*) Il y a une différence eſſentielle entre les comédiens François, & les comédiens Italiens. Les premiers ſe croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite : ils ſont inſolens. Les ſeconds ſont intéreſſés & ne viſent qu'à l'argent. Les uns par amour-propre veulent maîtriſer le goût du public ; les autres tâchent de s'y conformer par avarice.

en même temps qu'il faut être excédé de loiſir pour s'amuſer des frivolités qu'ils débitent.

Ce qui me fait ſourire de pitié, c'eſt que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque ſorte l'aumône, entaſſent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout & ſerrés les uns contre les autres, ils ſouffrent mille tortures, & où il ne leur eſt pas ſeulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui juſque dans ſes plaiſirs endure une ſervitude auſſi gênante, prouve juſqu'à quel point on peut le réduire en eſclavage. Ainſi tous ces plaiſirs vantés de loin, de près ſont troublés, corrompus, & il faut marcher ſur la tête de la multitude ſi l'on veut reſpirer à ſon aiſe.

Comme je ne me ſens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine : montrez avec admiration votre Louvre, dont l'aſpect vous fait plus de honte que d'honneur, ſur-tout lorſque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'eſt encore rien. Si je m'étendois ſur l'horrible diſproportion des fortunes ; ſi j'étalois au grand jour les raiſons ſecretes qui la cauſent ; ſi je parlois de vos mœurs dures & ſuperbes ſous des dehors faciles & polis (*f*) ; ſi

(*f*) Si vous exceptez les financiers qui ſont durs & impolis tout enſemble, le reſte des riches n'a que l'un de ces deux défauts ; ou ils vous laiſſent mourir de faim po-

je

je retraçois l'indigence du miſérable & l'impoſſibilité où il eſt d'en ſortir en conſervant ſa probité ; ſi je comptois les rentes qu'un malhonnête homme acquiert, les degrés de conſidération dont il jouit à meſure qu'il devient plus frippon... (*g*) tout cela me meneroit trop loin : bon ſoir. Je pars demain ; je pars demain, vous dis-je : je ne puis être plus long-temps dans une ville ſi malheureuſe, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je ſuis dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes ſe reſſemblent ; Rouſſeau l'a fort bien dit. Il ſemble que plus les hommes font de loix pour être heureux en ſe réuniſſant en corps, plus ils ſe dépravent, & plus ils augmentent la ſomme de leurs maux. On pouvoit cependant raiſonnablement penſer qu'il devoit en arriver le contraire ; mais trop de gens ſont intéreſſés à s'oppoſer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur & des plaiſirs tranquilles, je puiſſe déplorer le ſort des triſtes habitans de ces faſtueuſes priſons que l'on nomme villes (*h*).

---

liment, ou ils vous donnent bruſquement quelque ſecours.

(*g*) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'eſtimoit au moins. Aujourd'hui, ce n'eſt plus cela. Je me rappelle la réponſe d'une princeſſe à ſon intendant. Elle lui donnoit ſix cents livres de gages, & il ſe plaignoit de n'être point aſſez payé. Comment faiſoit donc votre prédéceſſeur ? lui dit-elle. Il n'eſt demeuré que dix ans à mon ſervice, & il s'eſt retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'intendant ; Eh bien, monſieur, repliqua la princeſſe, volez-moi.

(*h*) Dans ce torrent de modes, de fantaiſies, d'amu-

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pu ſe faire en un jour*, que tout étoit déja perfectionné en comparaiſon des ſiecles précédens. Encore quelques années, lui diſois-je, & peut-être n'aurez-vous plus rien à deſirer ; s'il eſt poſſible toutefois de remplir dans toute leur étendue les différens projets qui ont été conçus.... Ah ! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets ! & vous y croyez ! Vous êtes François, mon ami ; avec tout votre bon ſens le goût du terroir vous a gagné. Mais, ſoit : je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis à exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontens, tant de malheureux, dont le regard ſouffrant déchire mon cœur (*i*).

Je vois qu'il ſeroit aiſé de remédier aux maux les plus preſſans ; mais croyez-moi, l'on n'y remédiera pas : les moyens ſont trop ſimples pour que l'on y ait recours ; on s'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'eſt que l'on ne répete parmi vous avec tant d'affectation le mot ſacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme (*k*). Il y a long-temps que vous ne péchez

---

ſemens, dont aucun ne dure, & dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd juſqu'à la force de jouir, & devient auſſi incapable de ſentir le grand & le beau que de le produire.

(*i*) Il n'eſt aucun établiſſement en France qui ne tende au détriment de la nation.

(*k*) Malheur à l'écrivain qui flatte ſon ſiecle & acheve de l'aſſoupir, qui le berce de l'hiſtoire de ſes héros an-

plus par ignorance, ainſi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

CHAPITRE II.

J'ai ſept cents ans.

IL étoit minuit quand mon vieil Anglois ſe retira. J'étois un peu las : je fermai ma porte & me couchai. Dès que le ſommeil ſe fut étendu ſur mes paupieres, je rêvai qu'il y avoit des ſiecles que j'étois endormi, & que je m'éveillois (*a*). Je me levai, & me trouvai d'une peſanteur à laquelle je n'étois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancellans. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine à reconnoître mon viſage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc & des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit ſillonné de rides, mes cheveux étoient

---

tiques & des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine & le dévore, & tel qu'un charlatan adroit & courtiſan lui inſinue qu'il porte un front rayonnant de ſanté, tandis que la gangrene va opérer la diſſolution de ſes membres. L'écrivain courageux ne profere point ce dangereux menſonge ; il s'écrie : ô mes concitoyens ! non, vous ne reſſemblez pas à vos peres : vous êtes polis & cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité ; lâches & fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes ſont petits comme vous.

(*a*) Il n'eſt que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour ſe le retracer pendant la nuit. Il y a des choſes étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la ſuite, eſt aſſez bien conditionné.

blanchis, j'avois deux os saillans au-dessous des yeux, un long nez, & une couleur pâle & blême étoit répandue sur toute ma figure. Dès que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps sur une canne ; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaise humeur trop ordinaire aux vieillards.

En sortant de chez moi je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dresser une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, & je lis très-distinctement : L'an de grace MMIVcXL. Ces caracteres étoient gravés sur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiste, & je m'apprêtois à en faire la remarque, lorsque ma surprise devint plus grande en jetant la vue sur deux ou trois édits du souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVcXL fidellement empreinte sur tous les papiers publics. Eh quoi ! dis-je en moi-même, je suis donc devenu bien vieux sans m'en appercevoir : quoi, j'ai dormi six cent soixante-douze années (*b*) !

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient si connus, se présentoient à moi sous une forme différente & récemment embellie. Je me perdois dans de grandes & belles rues proprement alignées. J'entrois dans des carrefours

(*b*) Cet ouvrage a été commencé en 1768.

ſpacieux où régnoit un ſi bon ordre que je n'y appercevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confuſément bizarres qui déchiroient jadis mon oreille (*c*). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m'écraſer. Un goutteux auroit pu ſe promener commodément. La ville avoit un air animé, mais ſans trouble & ſans confuſion.

J'étois ſi émerveillé que je ne voyois pas les paſſans s'arrêter, & me conſidérer des pieds à la tête avec le plus grand étonnement. Ils hauſſoient les épaules & fourioient, comme nous fourions nous-mêmes lorſque nous rencontrons un maſque. En effet mon habillement devoit leur paroître original & groteſque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la ſuite pour un ſavant) s'approcha de moi, & me dit poliment, mais avec une gravité ferme : Bon vieillard, à quoi ſert ce déguiſement ? Votre projet eſt-il de nous retracer les ridicules uſages d'un ſiecle bizarre ? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laiſſez-là ce vain badinage.

Comment ? lui répondis-je, je ne ſuis point déguiſé ; je porte les mêmes habits que je portois hier : ce ſont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous ſemblez reconnoître un autre ſouverain que Louis XV. Je ne ſais quelle peut être votre idée, mais je la crois dangereuſe, je vous en avertis ; on ne joue point de pareilles maſcarades ; on n'eſt point fou de cette force-là : en

(*c*) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

tout cas vous êtes des impoſteurs bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'évidence de ſa propre exiſtence.

Soit que cet homme ſe perſuadât que j'extravaguois, ſoit qu'il penſât que le grand âge que je paroiſſois avoir me faiſoit radoter, ſoit qu'il eût quelqu'autre ſoupçon, il me demanda en quelle année j'étois né ? En 1740, lui répondis-je. — Eh bien, à ce compte, vous avez au juſte ſept cents ans. Il ne faut s'étonner de rien, dit-il à la multitude qui m'environnoit : Énoch, Élie ne ſont point morts ; Mathuſalem & quelques autres ont vécu 900 ans ; Nicolas Flamel court le monde comme le Juif errant, & monſieur, peut-être, a trouvé l'élixir immortel ou la pierre philoſophale.

En prononçant ces mots il ſourioit, & chacun ſe preſſoit autour de moi avec une complaiſance & un reſpect tout particulier. Ils brûloient tous de m'interroger, mais la diſcrétion enchaînoit leur langue ; ils ſe contentoient de ſe dire tout bas : Un homme du ſiecle de Louis XV ! oh, que cela eſt curieux !

CHAPITRE III.

Je m'habille à la fripperie.

J'Étois fort embarraſſé de ma perſonne. Mon ſavant me dit : Étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous ſervir de guide ; mais commen-

çons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car (ajouta-t-il avec franchiſe) je ne pourrois pas vous accompagner ſi vous n'étiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, que dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat & répond de la vie de chaque particulier, il eſt inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarraſſer les jambes d'une arme meurtriere, & de mettre une épée à ſon côté pour aller parler à Dieu, aux femmes & à ſes amis : c'eſt tout ce que pourroit faire le ſoldat dans une ville aſſiégée. Dans votre ſiecle on tenoit encore au vieux préjugé de la gothique chevalerie : c'étoit une marque d'honneur de traîner toujours une arme offenſive : & j'ai lu dans un des ouvrages de votre temps, que le foible vieillard faiſoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement eſt gênant & mal ſain ! Vos épaules & vos bras ſont empriſonnés, votre corps eſt comprimé, votre poitrine eſt ſerrée ; vous ne reſpirez pas. Et pourquoi, s'il vous plaît, expoſer vos cuiſſes & vos jambes à l'intempérie des ſaiſons ?

Chaque temps amene de nouvelles modes ; mais ou je ſuis bien trompé, ou la nôtre eſt auſſi agréable que ſalutaire : voyez. En effet la maniere dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triſte & lugubre, ni ces cornes embarraſſantes (*a*) : il n'en reſtoit

(*a*) Si j'écrivois l'Hiſtoire de France, je m'étendrois avec une complaiſance marquée ſur le chapitre des cha-

que la calotte, qui étoit assez profonde pour tenir dans la tête, & qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grace demeuroit plié sur lui-même lorsqu'il étoit inutile, & pouvoit se rabattre & s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du soleil ou du mauvais temps.

Ses cheveux proprement treſſés formoient un nœud derriere sa tête (*b*), & un léger soupçon de poudre leur laissoit leur couleur naturelle. Ce simple accommodage ne présentoit point une pyramide plâtrée de pommade & d'orgueil, ni ces aîles maussades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur sans expression comme sans grace.

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mousseline (*c*) : il étoit entouré d'une

---

peaux. Ce morceau traité avec soin seroit curieux & intéressant. J'y ferois contraster l'Angleterre & la France : l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand ; & celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

(*b*) S'il me prenoit fantaisie de donner un traité sur l'art de la frisure, dans quel étonnement je jeterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cents manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh ! que les arts ont de profondeur, & qui peut se vanter de les parcourir en détail !

(*c*) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols, ils nous servent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chere & quelques autres excès nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, & nous redonnent des couleurs.

cravate plus ou moins chaude, ſuivant la ſaiſon. Ses bras jouiſſoient de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges; & ſon corps leſtement vêtu d'une eſpece de ſoubreveſte, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'uſage étoit ſalutaire dans les temps de pluie ou dans les froids.

Une longue écharpe ceignoit noblement ſes reins, & procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets & gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds juſqu'à la ceinture; & un ſoulier commode entouroit ſon pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me propoſa de changer de vêtement. Le ſiege ſur lequel je me repoſai, n'étoit point de ces chaiſes chargées d'étoffes, qui fatiguent au-lieu de délaſſer. C'étoit une eſpece de canapé court, revêtu de natte, fait en pente, & qui ſe prêtoit ſur un pivot au mouvement du corps. Je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur & de conſcience, & ſon magaſin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-faix.

MOn guide ſe rendoit chaque inſtant plus affable. Il paya la dépenſe que j'avois faite chez le frippier. Elle ſe montoit à un louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand ſe promit de le garder comme une piece antique. On payoit comptant dans chaque boutique, & ce peuple ami d'une probité ſcrupuleuſe, ne connoiſſoit point ce mot *crédit*, qui d'un côté ou de l'autre ſervoit de voile à une induſtrieuſe fripponnerie. L'art de faire des dettes & de ne les point payer n'étoit plus la ſcience des gens du beau monde (*a*).

(*a*) Charles VII, roi de France, ſe trouvant a Bourges ſe fit faire une paire de bottes ; mais comme on les lui eſſayoit, l'intendant entra & dit au bottier : Remportez votre marchandiſe, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque temps ; ſa majeſté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le roi approuva l'intendant, & il méritoit d'avoir un pareil homme à ſon ſervice. Que penſera en liſant ceci le jeune drôle qui ſe laiſſe chauſſer, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper : il mépriſe l'homme qui lui met des ſouliers aux pieds & qu'il ne paie point, & court prodiguer l'or dans les aſyles de la débauche & du crime. Que la baſſeſſe de ſon ame n'eſt-elle gravée ſur ſon front, ſur ce front qui ne rougit pas de ſe détourner à chaque coin de rue pour éviter l'œil d'un créancier ! Si tous ceux auxquels il doit les vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, & reprenoient ce qui leur appartient, que lui reſteroit-il pour ſe couvrir ? Je voudrois que ſur le pavé de Paris chaque

En ſortant la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'inſultant; ſeulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles : voilà l homme qui a ſept cents ans ! Qu'il a dû être malheureux pendant les premieres années de ſa vie (*b*) !

J'étois étonné de trouver tant de propreté & ſi peu d'embarras dans les rues : on eut dit la Fête-Dieu. La ville paroiſſoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde qui veilloit à l'ordre public; il dirigeoit la marche des voitures & celle des hommes chargés; il ouvroit ſur-tout un libre paſſage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces.

On ne voyoit point un malheureux haletant, tout en ſueur, l'œil rouge & la tête comprimée, gémir ſous un poids qui n'étoit fait que pour une bête de ſomme chez un peuple humain : le riche ne ſe jouoit point de l'humanité moyennant quelques pieces de monnoie. On voyoit encore moins un ſexe délicat & foible, né pour remplir des devoirs plus doux & plus heureux, attriſter les regards des paſſans en

---

homme vêtu d'un habit au-deſſus de ſon état, fût forcé, ſous des peines ſéveres, de porter dans ſa poche la quittance de ſon tailleur.

(*b*) Celui qui a en main la milice d'un état, celui qui a en main les finances, eſt deſpote dans toute la force du terme, & s'il n'acheve pas de tout courber, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de ſa toute puiſſance.

ſe métamorphoſant en porte-faix : on ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature, & accuſer la barbare inſenſibilité des hommes, tranquilles ſpectateurs de leurs travaux. Rendues aux devoirs de leur état, les femmes rempliſſoient l'unique ſoin que leur impoſa le Créateur, celui de faire des enfans, & de conſoler ceux qui les environnent des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

JE remarquai que tous les allans prenoient la droite, & que les venans prenoient la gauche (*a*). Ce moyen ſi ſimple de n'être point écraſé venoit d'être imaginé tout-à-l'heure, tant il eſt vrai que ce n'eſt qu'avec le temps que ſe font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuſes. Toutes les iſſues étoient ſûres & faciles : & dans les cérémonies publiques où ſe trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouiſſoit d'un ſpectacle qu'elle aime naturellement, & qu'il auroit été injuſte de lui refuſer. Chacun s'en retournoit paiſiblement chez ſoi, ſans être ou froiſſé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'œil riſible & révoltant de mille

(*a*) L'étranger ne conçoit guere ce qui occaſionne en France ce mouvement perpétuel des hommes qui du matin au ſoir ſont hors de leurs maiſons, ſouvent ſans affaires & dans une agitation incompréhenſible.

carroſſes mutuellement accrochés, demeurer immobiles pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille qui ſe faiſoit traîner, oubliant qu'il avoit des jambes, crioit à la portiere & ſe lamentoit de ne pouvoir avancer (*b*).

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aiſée & pleine d'ordre. Je rencontrai cent charrettes chargées de denrées ou de meubles, pour un ſeul carroſſe, encore ce carroſſe traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que ſont devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, verniſſées, qui de mon temps rempliſſoient les rues de Paris ? Vous n'avez donc ici ni traitans, ni courtiſannes (*c*), ni petits-maîtres ? Jadis ces trois miſérables eſpeces inſultoient au public, & fembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas, de peur d'expirer ſous la roue de leur char. Nos ſeigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux olympiques, & mettoient leur gloire à crever des chevaux. Alors ſe ſauvoit qui pouvoit.

Il n'eſt plus permis, me répondit-on, de

(*b*) Rien de plus comique que de voir ſur un pont une file de carroſſes qui s'embarraſſent les uns dans les autres. Les maîtres regardent & s'impatientent. Les cochers ſe levent ſur leurs ſieges & jurent. Ce coup-d'œil venge un peu les malheureux piétons.

(*c*) On a vu ſix chevaux magnifiquement enharnachés ; ils étoient attelés à un carroſſe ſuperbe : on ſe rangeoit en deux haies pour le voir paſſer. Les artiſans ôtoient leur bonnet, & c'étoit une catin qu'ils avoient ſaluée.

faire de pareilles courſes. De bonnes loix ſomptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraiſſoit un peuple de laquais & de chevaux (*d*). Les favoris de la fortune ne connoiſſent plus cette molleſſe coupable qui révoltoit l'œil du pauvre. Nos ſeigneurs font uſage aujourd'hui de leurs jambes ; ils ont de l'argent de plus & la goutte de moins.

Vous voyez pourtant quelques voitures ; elles appartiennent à d'anciens magiſtrats, ou à des hommes diſtingués par leurs ſervices & courbés ſous le poids de l'âge. C'eſt à eux ſeuls qu'il eſt permis de rouler lentement ſur ce pavé où le moindre citoyen eſt reſpecté ; s'ils avoient le malheur d'eſtropier un homme, ils deſcendroient à l'inſtant même de leur carroſſe pour l'y faire monter & lui entretiendroient une voiture pour toute ſa vie à leurs dépens.

Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés ſont des hommes eſtimables, qui ne croient point ſe déshonorer en ſouffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen.

Notre ſouverain lui-même ſe promene ſouvent à pied parmi nous ; quelquefois même il honore nos maiſons de ſa préſence, & preſque toujours quand il eſt las d'avoir marché, il choiſit pour ſe repoſer la boutique d'un artiſan. Il aime à retracer l'égalité naturelle qui doit régner parmi les hommes : auſſi ne voit-il dans nos yeux qu'amour & reconnoiſſance ; nos ac-

(*d*) On a comparé avec raiſon les ſots opulens qui entretiennent une foule de valets, à des cloportes, ils ont beaucoup de pieds, & leur marche eſt fort lente.

clamations partent du cœur, & ſon cœur les entend & s'y complaît. C'eſt un ſecond Henri IV. Il a ſa grandeur d'ame, ſes entrailles, ſon auguſte ſimplicité ; mais il eſt plus fortuné. La voie publique reçoit ſous ſes pas comme une empreinte ſacrée que chacun révere : on n'oſe s'y quereller ; on rougiroit d'y commettre le moindre déſordre : *Si le roi paſſoit*, dit-on ; cette réflexion ſeule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puiſſant, lorſqu'il eſt donné par la premiere tête ! comme il frappe ! comme il devient une loi inviolable ! comme il commande à tous les hommes !

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux brodés.

LEs choſes me paroiſſent un peu changées, dis-je à mon guide ; je vois que tout le monde eſt vêtu d'une maniere ſimple & modeſte ; & depuis que nous marchons je n'ai pas encore rencontré ſur mon chemin un ſeul habit doré : je n'ai diſtingué ni galons ni manchettes à dentelles. De mon temps un luxe puéril & ruineux avoit dérangé toutes les cervelles ; un corps ſans ame étoit ſurchargé de dorure, & l'automate alors reſſembloit à un homme.—C'eſt juſtement ce qui nous a porté à mépriſer cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la ſurface. Lorſqu'un homme s'eſt

fait connoître pour avoir excellé dans ſon art, il n'a pas beſoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire paſſer ſon mérite ; il n'a beſoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent : ſes actions parlent, & chaque citoyen s'intéreſſe à demander pour lui la récompenſe qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carriere que lui, ſont les premiers à ſolliciter en ſa faveur. Chacun dreſſe un placet, où ſont peints dans tout leur jour les ſervices qu'il a rendus à l'état.

Le monarque ne manque point d'inviter à ſa cour cet homme cher au peuple. Il converſe avec lui pour s'inſtruire ; car il ne penſe pas que l'eſprit de ſageſſe ſoit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuſes de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ſes méditations. Il lui fait préſent d'un chapeau où ſon nom eſt brodé ; & cette diſtinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges & jaunes, qui chamaroïent jadis des hommes abſolument inconnus à la patrie (*a*).

Vous penſez bien qu'un nom infame n'oſeroit ſe montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut paſſer par-tout ; en tout

(*a*) Chez les anciens la vanité des hommes conſiſtoit à tirer leur origine des dieux ; on faiſoit tous ſes efforts pour être neveu de Neptune, petit-fils de Vénus, couſin-germain de Mars. D'autres, plus modeſtes, ſe contentoient de deſcendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triſte ; ils cherchent à deſcendre, non d'aïeux célebres, mais bien anciennement obſcurs.

temps

temps il a un libre accès au pied du trône, & c'eſt une loi fondamentale. Ainſi, lorſqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom, ils jouiſſent de leurs richeſſes; mais ils n'ont aucune marque d'honneur; on les voit paſſer du même œil que le citoyen obſcur qui ſe mêle & ſe perd dans la foule (*b*).

La politique & la raiſon autoriſent à la fois cette diſtinction : elle n'eſt injurieuſe que pour ceux qui ſe ſentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'eſt pas aſſez parfait pour faire le bien, pour le ſeul honneur d'avoir bien fait. Mais cette nobleſſe, comme vous le penſez bien, eſt perſonnelle, & non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illuſtre ſe préſente, & un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de ſon pere. Sur ſa conduite paſſée, & quelquefois ſur les eſpérances qu'il donne, on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à ſa patrie. Mais ſi le fils d'un Achille eſt un lâche Therſite, nous détournons

---

(*b*) La vertu a un empire ſur les êtres les plus farouches; ils s'émeuvent aux grands traits qui caractériſent la bienfaiſance; ils oublient leur dureté, ils s'attendriſſent; & leur hommage a quelque choſe de plus touchant alors que celui des cœurs les plus ſenſibles : c'eſt l'airain qui s'enflamme.

Il eſt des terres qu'il ne faut point trop fouiller, il eſt des vertus qu'il ne faut point trop creuſer. Qu'importe que le motif ſoit perſonnel quand l'effet eſt grand, illuſtre & s'étend ſur toute la patrie.

Ces ſcrutateurs éternels des premieres cauſes ſont plus jaloux de rétrecir le cercle des vertus que de reconnoître celles qui exiſtent; & plus prompts à vouloir juſtifier leur propre indolence qu'à ſe rendre utile au public.

les yeux, nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue : il descend dans l'oubli à mesure que le nom de son pere devient plus glorieux.

De votre temps on savoit punir le crime, & l'on n'accordoit aucune récompense à la vertu ; c'étoit une législation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a sauvé la vie à un citoyen dans quelque danger (*c*), qui a prévenu quelque malheur public, qui a fait quelque chose de grand & d'utile, porte le chapeau brodé, & son nom respectable exposé aux yeux de tous, marche avant celui qui possede la plus belle fortune, fut-il Midas ou Plutus (*d*). — Cela est fort bien imaginé. De mon temps on donnoit des chapeaux, mais ils étoient rouges : on alloit les chercher au-delà des mers ; ils ne signifioient rien ; on les ambitionnoit singuliérement, & je ne sais trop à quel titre on les recevoit.

(*c*) Il est étonnant que l'on n'accorde aucune récompense à l'homme qui sauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la riviere, mais le batelier qui sauve la vie à un homme en danger n'a rien. On a réformé cet abus depuis l'impression de mon livre.

(*d*) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs, l'enthousiasme de la vertu disparoît, & le gouvernement ne peut plus récompenser que par des sommes immenses ceux qu'il récompensoit par de légeres marques d'honneur. Leçon à tous les monarques de créer une monnoie qui illustre ; mais elle n'aura cours que lorsque les ames sentiront vivement ce noble aiguillon.

CHAPITRE VII.

Le Pont débaptiſé.

LOrſqu'on cauſe avec intérêt, on fait du chemin ſans s'en appercevoir. Je ne ſentois plus le poids de la vieilleſſe, tout rajeuni que j'étois par l'aſpect de tant d'objets nouveaux. Mais qu'apperçois-je ! ô Ciel ! quel coup-d'œil ! Je me trouve ſur les bords de la Seine. Ma vue enchantée ſe promene, s'étend ſur les plus beaux monumens. Le Louvre eſt achevé ! L'eſpace qui regne entre le château des Thuileries & le Louvre, donne une place immenſe où ſe célebrent les fêtes publiques. Une galerie nouve le répond à l'ancienne, où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux auguſtes monumens ainſi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fût dans l'univers. Tous les artiſtes diſtingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortege de la majeſté ſouveraine. Elle ne s'enorgueilliſſoit que des arts qui faiſoient la gloire & le bonheur de l'Empire. Je vis une ſuperbe place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faiſoit face ; ce temple étoit celui de la juſtice. L'architecture de ſes murailles répondoit à la dignité de ſon objet.

Eſt-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je ? Comme il eſt décoré ! — Qu'appellez-vous le Pont-Neuf ? Nous lui avons donné un autre

nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en ſubſtituer de plus ſignificatifs ou de plus convenables ; car rien n'influe plus ſur l'eſprit du peuple que lorſque les choſes ont leurs termes propres & réels. Voilà le pont de Henri IV, entendez-vous ? formant la communication des deux parties de la ville : il ne pouvoit porter un titre plus reſpecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, comme lui, ont aimé les hommes, & qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas héſité de mettre à ſes côtés le chancelier l'Hôpital, Sully, Jannin, Colbert Quel livre de morale ! Quelle leçon publique eſt auſſi forte, auſſi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais impoſant, crie à tous qu'il eſt utile & grand d'obtenir l'eſtime publique ! Votre ſiecle n'a point eu la gloire de faire pareille choſe. — Oh ! mon ſiecle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entrepriſe. On faiſoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de ſable arrêtoit le mouvement des reſſorts les plus orgueilleux. On bâtiſſoit les plus belles choſes en ſpéculation, & la langue ou la plume ſembloient l'inſtrument univerſel. Tout a ſon temps. Le nôtre étoit celui des innombrables projets ; le vôtre eſt celui de l'exécution. Je vous en félicite. Que je me ſais bon gré d'avoir vécu ſi long-temps !

CHAPITRE VIII.

Le nouveau Paris.

EN me tournant du côté du pont que je nommois jadis le Pont-au-Change, je vis qu'il n'étoit plus écraſé de vilaines petites maiſons (*a*). Ma vue ſe plongeoit avec plaiſir dans tout le vaſte cours de la Seine ; & ce coup-d'œil vraiment unique m'étoit toujours nouveau.

En vérité, voilà des changemens admirables ! — Il eſt vrai : c'eſt dommage qu'ils nous rappellent un événement funeſte, cauſé par votre extrême négligence. — Nous ! comment, s'il vous plaît ? — L'hiſtoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maiſons, & que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faiſoient précéder un ſomp-

(*a*) Des milliers d'hommes qui viennent ſe réunir ſur le même point, qui habitent des maiſons à ſept étages, qui s'entaſſent dans des rues étroites, qui rongent, qui deſſechent un ſol déja épuiſé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ſes vaſtes & riantes campagnes, préſentent un ſpectacle bien étonnant à l'œil du philoſophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puiſſance, & défendre l'abus de leur puiſſance par leur puiſſance même. Les petits fourbent, flattent & ſe vendent. On pend ceux qui échouent ; les autres deviennent des importans. On ſent que dans ce conflit perpétuel & barbare d'intérêt, on ne doit plus guere connoître les devoirs de l'homme & du citoyen.

tueux repas d'un maigre feu d'artifice (le tout pour célébrer l'anniverſaire d'un Saint à qui, ſans doute, les François ont la plus grande obligation), le bruit des canons, des boites & des pétards ſuffit à renverſer les vieilles maſures dreſſées ſur ces vieux ponts; ils tremblerent & s'écroulerent ſur leurs habitans. Le bouleverſement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent; & les échevins à qui appartenoit le revenu des maiſons, maudirent le feu d'artifice & juſqu'au repas.

Les années ſuivantes on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui ſautoit en l'air, ou qui cauſoit de graves indigeſtions, fut employé à faire ſomme pour la reſtauration & l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point ſuivi cette idée les années précédentes; mais c'étoit le lot de votre ſiecle de ne vouloir reconnoître ſes énormes ſottiſes que lorſqu'elles étoient complétement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois fort à propos. Ces deux aîles des Quatre-Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laiſſant ſubſiſter des marques d'une vindication cardinale. Nous avons placé l'Hôtel-de-Ville en face du Louvre; & lorſque nous donnons quelques réjouiſſances publiques, nous penſons bonnement qu'elles ſont faites pour le peuple. La place eſt ſpacieuſe: perſonne n'eſt eſtropié par le feux d'artifice ou par les coups de bourrade de la ſoldateſque qui, de votre temps (ô choſe incroyable!), bleſſoit

quelquefois le ſpectateur, & le bleſſoit impunément (*b*).

Voyez comme nous avons mis chaque ſtatue équeſtre des rois qui ont ſuccédé au vôtre, au milieu de chaque pont. Cette file de rois élevés ſans pompe au ſein de la ville, préſente un coup-d'œil intéreſſant. Dominant ſur le fleuve qui arroſe & féconde la cité, ils en paroiſſent les dieux tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV ils ont un air plus populaire, que s'ils étoient renfermés dans des places (*c*) où l'œil eſt borné. Celles-ci, vaſtes & naturelles, n'ont pas jeté dans de grands frais. Nos rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui, dans votre ſiecle, fatiguoit le citoyen déja épuiſé.

Je vis avec beaucoup de ſatisfaction qu'on avoit ôté ces eſclaves enchaînés (*d*) aux pieds des ſtatues de nos rois ; qu'on avoit effacé toute inſcription faſtueuſe ; & quoique cette groſſiere flatterie ſoit la moins dangereuſe de toutes, on avoit écarté ſoigneuſement la moindre apparence de menſonge & d'orgueil.

On me dit que la Baſtille avoit été renver-

(*b*) C'eſt ce que j'ai vu, c'eſt ce que je défere publiquement aux magiſtrats, qui doivent plus veiller à la conſervation d'un homme qu'aux apprêts de vingt fêtes publiques.

(*c*) Les maiſons des traitans ceignent pour la plupart les ſtatues de nos rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des frippons !

(*d*) Louis XIV diſoit que de tous les gouvernemens du monde celui du Grand-Turc lui plaiſoit davantage. On ne pouvoit être à la fois, plus orgueilleux & plus ignorant.

ſée de fond en comble, par un prince qui ne ſe croyoit pas le dieu des hommes, & qui craignoit le juge des rois ; que ſur les débris de cet affreux château, ſi bien appellé le palais de la vengeance (& d'une vengeance royale), on avoit élevé un temple à la clémence (*e*) : qu'aucun citoyen ne diſparoiſſoit de la ſociété ſans que ſon procès ne lui fût fait publiquement ; & que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple : que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des temps barbares ; on avoit compoſé même un livre intitulé : *Parallele des Lettres de cachet & du cordeau aſiatique.*

Inſenſiblement nous traverſâmes les Thuileries, où tout le monde entroit : elles ne m'en parurent que plus belles (*f*). On ne me demanda rien pour m'aſſeoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en ſouriant : Vous avez dû voir l'inauguration de cette ſtatue équeſtre. — Oui, j'étois jeune alors, & tout auſſi curieux qu'à préſent. — Mais ſavez-vous bien que voilà un chef-d'œuvre digne de notre ſiecle ; nous l'admirons encore tous les jours, & lorſque nous voulons en contempler la perſpective du château, elle nous paroît, ſur-tout au ſoleil couchant, couronnée

(*e*) On a pillé mon idée dans pluſieurs ouvrages poſtérieurs au mien.

(*f*) Refuſer l'entrée de ce jardin au petit peuple me ſemble une inſulte gratuite, & d'autant plus grande qu'il ne la ſent pas.

des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, & celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût ; il a eu le mérite de preſſentir le grand effet que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre temps, des hommes auſſi jaloux qu'ignorans exerçoient leur cenſure ſur cette ſtatue & ſur cette place, qu'ils n'auroient dû qu'admirer (*g*). S'il ſe trouvoit aujourd'hui un homme capable de dire une telle ſottiſe, dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuſe promenade ; mais le détail en ſeroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en ſe rappellant un ſonge. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laiſſoit couler une eau pure & tranſparente : elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, & ſon criſtal donnoit envie d'y boire. Cette coquille préſentoit à chaque paſſant une taſſe ſalutaire. Cette eau couloit dans le ruiſſeau toujours limpide, & lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Deſparcieux, académicien de l'académie des ſciences, accompli & perfectionné. Voyez comme toutes ces maiſons ſont fournies de la choſe la plus néceſſaire & la plus utile à la vie. Quelle propreté ! quelle fraîcheur en réſulte dans l'air ! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne conſ-

(*g*) Il n'y a qu'en France où l'art de ſe taire n'eſt point un mérite. Vous reconnoîtrez moins un François à ſon viſage & à ſon accent qu'à la légéreté qu'il a de parler & de prononcer ſur tout ; jamais il n'a ſu dire : *Je ne me connois point à cela.*

truit plus de ces cheminées funeſtes, dont la ruine menaçoit chaque paſſant. Les toits n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faiſoit gliſſer les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maiſon par un eſcalier où l'on voyoit clair. Quel plaiſir ce fut pour moi qui aime la vue & le bon air, de rencontrer une terraſſe ornée de pots de fleurs & couverte d'une treille parfumée. Le ſommet de chaque maiſon offroit une pareille terraſſe ; de ſorte que les toits, tous d'une égale hauteur, formoient enſemble comme un vaſte jardin : & la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs, de fruits & de verdure.

Je n'ai pas beſoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de ſa patrie ou de ſa famille, nous ne l'empriſonnons pas, comme de votre temps, dans un lit dégoûtant entre un cadavre & un agoniſant, pour y reſpirer l'haleine empoiſonnée du trépas & convertir une ſimple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maiſons particulieres, ſituées aux différentes extrêmités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur (*h*) exhaloit, ſe trouve dif-

(*h*) Six mille malheureux ſont entaſſés dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu, où l'air ne circule point. Le bras de la riviere qui coule auprès, reçoit toutes les immondices, & cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la riviere qui

perſé & n'eſt plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne ſont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence : ils n'arrivent point déja frappés de l'idée de mort, & pour s'aſſurer uniquement de leur ſépulture ; ils viennent, parce que les ſecours y ſont plus prompts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mêlange horrible, cette confuſion révoltante, qui annonçoit plutôt un ſéjour de vengeance qu'un ſéjour de charité. Chaque malade a ſon lit, & peut expirer ſans accuſer la nature humaine. On a reviſé les comptes des directeurs. O honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable ſous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraiſſoient de la ſubſtance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs ſemblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort.... Je m'arrête : le temps de ces iniquités eſt écoulé, l'aſyle des malheureux eſt reſpecté comme le temple où les regards de la Divinité s'arrêtent avec plus de complaiſance ; les abus énormes ſont corrigés, & les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur impoſa la nature. Quand on n'a à ſouffrir que d'elle, on ſouffre en ſilence (*i*).

---

baigne le quai Pelletier, & entre les deux ponts, nombre de teinturiers répandent leur teinture trois fois par ſemaine. J'ai vu l'eau en conſerver une couleur noire pendant plus de ſix heures. L'arche qui compoſe le quai de Gêvres eſt un foyer peſtilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, & reſpire un air empoiſonné. L'argent qu'on prodigue en fuſées volantes, ſuffiroit à la ceſſation d'un tel fléau.

(*i*) Un jour je me ſuis promené ſeul & à pas lents

Des médecins ſavans & charitables ne dictent point des ſentences de mort, en prononçant au hazard des préceptes généraux : ils ſe donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier ; & la ſanté ne tarde point à refleurir ſous leur œil attentif & prudent. Ces médecins ſont au rang des citoyens les plus conſidérés. Et quel ouvrage plus beau, plus auguſte, plus digne d'un être vertueux & ſenſible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, paſſagers, mais dont un art conſervateur accroît la force & augmente la durée ! — Et l'hôpital général, où eſt-il ſitué ? — Nous n'avons plus d'hôpital général, plus de Bicêtre (*k*), de maiſons de force, ou plutôt

dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus propre à méditer ſur l'homme ! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de charité publique. J'ai vu des moribonds plus preſſés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, & précipiter le trépas des triſtes compagnons de leur miſere. J'ai vu la douleur & les larmes n'attendrir perſonne ; le glaive de la mort frapper à droite & à gauche ſans élever aucun gémiſſement : on eut dit qu'il abattoit de vils animaux dans un ſéjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce ſpectacle, s'étonner que l'on pût y être ſenſible. Deux jours après je me ſuis trouvé à la ſalle de l'opéra. Quel ſpectacle diſpendieux ! Décorations, acteurs, muſiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup-d'œil magnifique. Mais que dira la poſtérité, lorſqu'elle ſaura que la même ville enfermoit deux endroits auſſi différens ? Hélas ! comment peuvent-ils repoſer ſur le même ſol ! L'un n'exclut-il pas néceſſairement l'autre ! Depuis ce jour l'académie royale de muſique contriſte mon ame ; au premier coup d'archet j'ai ſous les yeux le lit dégoûtant des pauvres malades.

(*k*) Il y a à Bicêtre une ſalle qu'on nomme la ſalle

de rage. Un corps ſain n'a pas beſoin de cautere. Le luxe, comme un cauſtique brûlant, avoit gangrené chez vous les parties les plus ſaines de l'état, & votre corps politique étoit tout couvert d'ulceres. Au-lieu de fermer doucement ces plaies honteuſes, vous les envénimiez encore. Vous comptiez étouffer le crime ſous le poids de la cruauté. Vous étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas ſu faire de bonnes loix (*l*).

---

de force; c'eſt une image de l'enfer. Six cents malheureux, preſſés les uns ſur les autres, opprimés de leur miſere, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur déſeſpoir, & d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'eſt le ſupplice de Mezence mille fois multiplié. Les magiſtrats ſont ſourds aux réclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides ſur les géoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les viſitoient, dans la ſeule vue de ſortir de ce lieu d'horreur, & de repoſer plus librement ſur la roue de l'échafaud. On a raiſon d'avancer que la mort ſeroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contre eux. O cruels magiſtrats, hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité n'ont égalé la vôtre. Oſez être plus inhumains, avec une juſtice moins lente: faites brûler vif ce troupeau malheureux; vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance ſur leur horrible eſclavage. Vous ne paroiſſez que pour le redoubler. Quoi? on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied, & les faire travailler en plein champ. Mais, non; il eſt des victimes d'un deſpotiſme arbitraire qu'on veut dérober à tous les regards.... J'entends.

(*l*) Eh! oui, magiſtrats, c'eſt votre ignorance, c'eſt votre pareſſe, c'eſt votre précipitation qui cauſe le déſeſpoir du pauvre. Vous l'empriſonnez pour une vétille, vous le couchez à côté d'un ſcélérat, vous aigriſſez,

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable & le malheureux, que de prévenir le déſordre & la miſere. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels; vous y avez fait entrer le déſeſpoir. Et qu'avez-vous recueilli ? Des larmes, des cris de rage & des malédictions. Vous ſembliez avoir modelé vos maiſons de force ſur cet horrible ſéjour que vous nommiez l'enfer, où des miniſtres de douleur accumuloient les tortures pour le plaiſir affreux d'imprimer un long ſupplice à des êtres ſenſibles & plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je ſerois trop long) on ne ſavoit pas même de votre temps faire travailler les mendians; toute la ſcience de votre gouvernement conſiſtoit à les enfermer & à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du royaume, ont cependant fait parvenir juſqu'à nous leurs gémiſſemens: nous n'avons point dédaigné leurs obſcures clameurs; elles ont percé l'intervalle de ſept ſiecles: & cette baſſe tyrannie ſuffit à en révéler mille autres.

Je baiſſois les yeux & n'oſois répondre; car j'avois été témoin de ces turpitudes, & je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux. Je gardai le ſilence quelque temps, & je repris en lui diſant: Ah! ne renouvellez pas les bleſſures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que

---

vous empoiſonnez ſon ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux; mais lui ſe ſouvient de votre injuſtice: comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit & la punition, il vous imitera, & tout lui deviendra égal.

leur ont fait les humains, il a puni ces cœurs durs ; vous ſavez. . . . Mais allons en avant. Vous avez, je crois, laiſſé ſubſiſter un de nos vices politiques. Paris me paroît auſſi peuplé que de mon temps ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop groſſe pour le corps. Je ſuis bien aiſe de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du royaume eſt augmenté de moitié ; que toutes les terres ſont cultivées, & que par conſéquent le chef ſe trouve aujourd'hui dans une juſte proportion avec ſes membres. Cette belle ville produit toujours autant de grands perſonnages, de ſavans, d'hommes utilement induſtrieux, de beaux génies, que toutes les autres villes de France réunies enſemble. — Mais encore un petit mot aſſez important à recueillir. Placez-vous le magaſin des poudres preſque au centre de votre ville ? — Nous ne ſommes par imprudens de cette force-là : c'eſt aſſez des volcans qu'allume la main de la nature, ſans en former d'artificiels qui ſont cent fois plus dangereux (*m*).

(*m*) Preſque toutes les villes renferment dans leur ſein des magaſins à poudre. Le tonnerre & mille autres accidens imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (choſe incroyable !) n'ont pu corriger juſqu'ici l'eſpece humaine. Deux mille cinq cents hommes enſevelis récemment ſous des ruines dans la ville de Breſcia, rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, & qu'il leur ſeroit ſi facile de nous éviter.

CHAPITRE IX.

Les Placets.

JE remarquai pluſieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, & qui en faiſoient un fidele rapport aux premiers magiſtrats. Tous les objets qui regardent l'adminiſtration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité : on rendoit juſtice aux foibles (*a*), & tous béniſſoient le gouvernement. Je me répandis en louanges ſur cette inſtitution ſage & ſalutaire. — Meſſieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon temps la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embraſſoit tous les rangs & tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous : on lit parmi ſes belles ordonnances celle d'avoir défendu ces extravagantes & lourdes enſeignes, qui défiguroient la ville & menaçoient les paſſans ; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire créé, le luminaire ; d'avoir mis un plan admirable dans le

(*a*) Quand un miniſtre d'état malverſe ou met la monarchie en danger, lorſqu'un général d'armée verſe le ſang des ſujets mal-à-propos & perd honteuſement une bataille, ſon châtiment eſt tout prêt, on lui défend de revoir le viſage du monarque. Ainſi des délits qui perdent une nation entiere, ſont punis comme des bagatelles.

ſecours prompt des pompes, & d'avoir préſervé par ce moyen les citoyens de pluſieurs incendies, autrefois ſi fréquens.

Oui, me répondit-on, ce magiſtrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ſes devoirs, tout étendus qu'ils étoient ; mais la police n'avoit pas encore reçu toute ſa perfection. L'eſpionage étoit la principale reſſource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus ſouvent une curioſité méchante, plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces ſecrets adroitement volés portoient ſouvent une lumiere fauſſe qui égaroit le magiſtrat. D'ailleurs cette armée de délateurs qu'on avoit ſéduits à prix d'argent, formoit une maſſe corrompue qui infectoit la ſociété (*b*). Adieu toutes ſes douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de cœur : on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. En vain l'ame s'élançoit vers des idées patriotiques : elle ne pouvoit ſe livrer à ſa ſenſibilité ; elle appercevoit le piege, & retomboit triſtement ſur elle-même, ſolitaire & froide. Enfin il falloit déguiſer ſans ceſſe ſon front, ſon geſte, ſa voix. Eh ! quel tourment n'étoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monſtres de la patrie ſourire en égorgeant qui les voyoit, & n'oſoit les nommer (*c*).

(*b*) Tout cet amas de réglemens frivoles, bizarres ; toute cette police ſi recherchée n'eſt propre à en impoſer qu'à ceux qui n'ont jamais médité ſur le cœur de l'homme. Cette ſévérité déplacée produit une ſubordination odieuſe, dont les liens ſont mal aſſurés.

(*c*) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh ! que

CHAPITRE X.

L'Homme au maſque.

MAis quel eſt, s'il vous plaît, cet homme que je vois paſſer un maſque ſur le viſage ? Comme il marche précipitamment ; il ſemble fuir. — C'eſt un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de ſtyle ou d'eſprit : on peut faire un excellent ouvrage avec un gros bon ſens (*a*). Nous diſons ſeulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, oppoſés à la ſaine morale, à cette morale univerſelle qui parle à tous les cœurs. Pour réparation il porte un maſque, afin de cacher ſa honte juſqu'à ce qu'il l'ait effacée en écrivant des choſes plus raiſonnées & plus ſages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre viſite, combattre ſes opinions erronées avec les armes de la douceur & de l'éloquence, écouter ſes objections, y répondre, &

ſiecle l'a mieux mérité ? Juvenal n'étoit pas un ſatyrique égoïſte, comme ce flatteur d'Horace & ce plat Boileau. C'étoit une ame forte, profondément indignée du vice, lui livrant la guerre, le pourſuivant ſous la pourpre. Qui oſera ſe ſaiſir de cet emploi ſublime & généreux ? Qui ſera aſſez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, & dire à ſon ſiecle : *Je te laiſſe le teſtament que m'a dicté la vertu ; lis & rougis : c'eſt ainſi que je te fais mes adieux.*

(*a*) Rien n'eſt plus vrai, & tel prône d'un curé de campagne eſt plus ſolidement utile que tel livre ingénieux rempli de vérités & de ſophiſmes.

l'engager à ſe rétracter dès qu'il ſera convaincu. Alors il ſera réhabilité ; il tirera de l'aveu même de ſa faute une plus grande gloire : car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ſes erreurs (*b*) & d'embraſſer une lumiere nouvelle avec une noble ſincérité ! — Mais ſon livre auroit-il été approuvé ? — Quel eſt l'homme, je vous prie, qui oſeroit juger un livre avant le public ? Qui peut deviner l'influence de telle penſée dans telle circonſtance ? Chaque écrivain répond en perſonne de ce qu'il écrit, & ne déguiſe jamais ſon nom. C'eſt le public qui le frappe d'opprobre, s'il contredit les principes ſacrés qui ſervent de baſe à la conduite & à la probité des hommes ; mais c'eſt lui en même temps qui le ſoutient s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus : enfin la voix publique eſt ſeule juge dans ces ſortes de cas, & c'eſt elle qu'on écoute. Tout auteur, qui eſt un homme public, eſt jugé par cette voix générale, & non par les caprices d'un homme qui rarement aura le coup-d'œil aſſez juſte, aſſez étendu pour découvrir ce qui devant la nation ſera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé ; la liberté de la preſſe eſt la vraie meſure de la liberté civile (*c*). On ne peut donner atteinte à l'une ſans détruire l'autre. La penſée doit avoir ſon plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans ſon ſanctuaire, c'eſt un crime de leze-humanité. Et

(*b*) Tout eſt démonſtratif dans la théorie ; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

(*c*) Ceci équivaut à une démonſtration géométrique.

qui m'appartiendra donc, ſi ma penſée n'eſt pas à moi ?

Mais, repris-je, de mon temps les hommes en place ne redoutoient rien tant que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuſe & coupable frémiſſoit dans ſes derniers replis, dès que l'équité oſoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre (*d*). Au-lieu de protéger cette cenſure publique, qui bien adminiſtrée auroit été le frein le plus puiſſant du crime & du vice, on condamna tous les écrits à paſſer par un crible; mais le crible étoit ſi étroit, ſi ſerré, que ſouvent les meilleurs traits étoient perdus : les élans du génie étoient ſubordonnés au ciſeau cruel de la médiocrité, qui lui coupoit les aîles ſans miſéricorde (*e*).

On ſe mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une choſe fort plaiſante, que de voir des gens gravement occupés à couper une penſée en deux, & à peſer des ſyllabes. Il eſt bien étonnant que vous ayez produit quelque choſe de bon avec de pareilles entraves.

(*d*) Dans un drame intitulé : *Les Noces d'un Fils de Roi*, un miniſtre de la juſtice, ſcélérat de cour, dit à ſon valet, en parlant des écrivains philoſophes : Mon ami, ces gens-là ſont pernicieux. On ne peut ſe permettre la moindre injuſtice ſans qu'ils la remarquent. C'eſt en vain qu'un maſque adroit dérobe notre vrai viſage aux regards les plus perçans. Ces hommes, en paſſant, ont l'air de vous dire : Je te connois. — Meſſieurs les philoſophes, j'eſpere vous apprendre qu'il eſt dangereux de connoître un homme de ma ſorte : je ne veux pas être connu.

(*e*) La moitié des cenſeurs dits royaux ſont des gens qu'on ne peut compter parmi les littérateurs, même de la derniere claſſe ; & l'on peut dire d'eux, à la lettre, qu'ils ne ſavent point lire.

Comment danſer avec grace & légéreté ſous le poids énorme des chaînes ? — Oh ! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les ſecouer. La crainte abâtardit l'ame ; & l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier & courageux. — Vous pouvez écrire ſur-tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciſeaux, ni menotes ; & l'on écrit très-peu de ſottiſes, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui eſt leur élément. Le gouvernement eſt bien au-deſſus de tout ce que l'on peut dire : il ne craint point les plumes éclairées ; il s'accuſeroit lui-même en les redoutant. Ses opérations ſont droites & ſinceres. Nous ne faiſons que le louer ; & lorſque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans ſon genre eſt auteur, ſans prétendre excluſivement à ce titre (*f*).

(*f*) Le gouvernement ſera toujours bon lorſqu'il ſera approprié au caractere & au génie du peuple qui eſt gouverné. Un peuple éclairé peut adopter le monarque, ſans crainte. Un peuple barbare ou dans l'ignorance, en auroit trop à craindre : le chef ne ſe portera point à certaines extrêmités contre des hommes qui ſauront juger ſes actions.

Les partiſans outrés de la liberté, s'égarent ; ils ſe paient de mots.

Le gouvernement monarchique tire évidemment ſon origine des talens & des connoiſſances ſupérieures qui éleverent ceux qui les poſſédoient au-deſſus de leurs égaux. Ce gouvernement ſera toujours le meilleur tant que le ſouverain ſera éclairé ; c'eſt-à-dire, attentif à appeller les lumieres qui l'environnent : s'il ſuit l'impulſion que lui donne la portion de ſes ſujets livrée à la méditation, il ſera le bien.

Ainſi toute conſtitution peut enfanter de grands biens,

CHAPITRE XI.

Les nouveaux Teſtamens.

QUoi, tout le monde eſt auteur ! ô ciel, que dites-vous-là ! Vos murailles vont s'embraſer comme le ſalpêtre, & tout va ſauter en l'air. Bon Dieu, tout un peuple auteur ! — Oui, mais il eſt ſans fiel, ſans orgueil, ſans préſomption. Chaque homme écrit ce qu'il penſe dans ſes meilleurs momens, & raſſemble

---

lorſque la juſtice préſidera à toutes les opérations politiques. Le gouvernement démocratique eſt le plus mauvais de tous, parce que le plus grand nombre ne ſauroit être éclairé.

Être libre contre les loix, voilà le ſort de la démocratie. Les états populaires tombent dans la confuſion ; la liberté n'y eſt que licence ; il eſt preſqu'impoſſible que les loix, la juſtice & l'ame s'y ſoutiennent.

Les efforts de Sparte, les décemvirs de Rome n'étoient pas moins cruels que Néron & Caligula. La démocratie d'Athenes forma bientôt un conſeil ſanguinaire qui peſa ſur les citoyens. Il fallut renverſer cette démocratie. Ecoutez cet empereur de la Chine qui diſoit : *Des citoyens éclairés, voilà ce qui forme ma puiſſance : elle eſt plus entiere que ſi j'avois à gouverner un peuple ſtupide & féroce qui tremble-roit devant moi.*

Rien n'eſt plus dangereux pour le peuple même qu'une indépendance entiere & abſolue. Toute ſociété ſuppoſe des ſupérieurs qui commandent, & des inférieurs qui obéiſſent.

L'état de nature, dit Loke, doit être réglé par la loi naturelle à laquelle chacun eſt obligé de ſe ſoumettre, & celui de la ſociété doit être réglé par les loix de la ſociété.

à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant ſa vie. Avant ſa mort il en forme un livre plus ou moins gros, ſelon ſa maniere de voir & de s'exprimer : ce livre eſt l'ame du défunt. On le lit le jour de ſes funérailles à haute voix, & cette lecture compoſe tout ſon éloge. Les enfans raſſemblent avec reſpect toutes les penſées de leurs ancêtres, & les méditent. Telles ſont nos urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos ſomptueux mauſolées, vos tombeaux chargés de mauvaiſes inſcriptions, que dictoit l'orgueil & que gravoit la baſſeſſe.

C'eſt ainſi que nous nous faiſons un devoir de tracer à nos deſcendans une image vivante de notre vie. Ce ſouvenir honorable ſera le ſeul bien qui nous reſtera alors ſur la terre (*a*). Nous ne le négligeons pas. Ce ſont des leçons immortelles que nous laiſſons à nos deſcendans ; ils nous en aimeront davantage. Les portraits & les ſtatues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas repréſenter l'ame elle-même & les ſentimens vertueux qui l'ont affectée ? Ils ſe multiplient ſous nos expreſſions animées par l'amour. L'hiſtoire de nos penſées, & celle de nos actions inſtruit notre famille. Elle apprend par le choix & la comparaiſon des penſées à perfectionner la maniere de ſentir & de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans, que

(*a*) Cicéron ſe demandoit ſouvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après ſa mort ? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

les génies du siecle sont toujours les soleils qui entraînent & font circuler la masse des idées. Ce sont eux qui impriment les premiers mouvemens ; & comme l'amour de l'humanité brûle leur cœur généreux, tous les cœurs répondent à cette voix sublime & victorieuse qui vient de terrasser le despotisme & la superstition. — Messieurs, permettez-moi, je vous prie, de défendre mon siecle, du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des hommes vertueux, des hommes de génie ? — Oui; mais, barbares ! vous les avez tantôt méconnus, tantôt persécutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dressé leurs bustes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage & celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur Zoïle ou de leur tyran (*b*). Savez-vous bien que vous avez eu des hommes étonnans ? & nous ne concevons pas la rage folle & téméraire de leurs persécuteurs. Ils sembloient proportionner leur degré de bassesse au degré d'élévation que parcouroient ces aigles ; mais ils sont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En disant ces mots il me conduisit vers une place, où étoient les bustes des grands hommes. J'y vis Corneille, Moliere, La Fontaine, Mon-

(*b*) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé sur quelles têtes marcheront & Rousseau & Voltaire & ceux dont les noms s'unissent à ces grands noms. Il se trouvera sûrement des têtes mîtrées & non-mîtrées qui ne seront pas à leur aise ; mais chacun son tour.

teſquieu, Rouſſeau (*c*), Buffon, Voltaire, Mirabeau, &c. — Tous ces célebres écrivains vous ſont donc bien connus ? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfans ; dès qu'ils ont atteint l'âge du raiſonnement, nous leur mettons en main votre fameux Dictionnaire encyclopédique que nous avons rédigé avec ſoin. — Vous me ſurprenez ! L'Encyclopédie, un livre élémentaire ! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes ſciences, & que je brûle de m'inſtruire avec vous ! Ouvrez-moi tous vos tréſors, & que je jouiſſe au même inſtant des travaux accumulés de ſix ſiecles de gloire !

CHAPITRE XII.

Le College des Quatre-Nations.

ENſeignez-vous le grec & le latin à de pauvres enfans qu'on faiſoit de mon temps mourir d'ennui ? Conſacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuſes) à leur donner une teinture ſuperficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais ? — Nous ſavons mieux employer le temps. La langue grecque eſt très-vénérable, ſans doute, par ſon antiquité ; mais nous avons Homere, Platon,

(*c*) On veut parler ici de l'auteur d'Émile, & non de ce poëte empoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots & de leur donner quelquefois une pompe impoſante, mais qui cachoit ainſi la ſtérilité de ſon ame & la froideur de ſon génie.

Sophocle parfaitement traduits (*a*) : quoi qu'il ait été dit par des pédans insignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine qui, plus moderne, ne doit pas être si belle, elle est morte de sa belle mort. — Comment ! — La langue françoise a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées, qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources ; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes sont incomparablement plus utiles, plus intéressans pour nous, plus relatifs à nos mœurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoissances physiques & politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont plus que celles de quelques savans. On lit Tite-Live à peu-près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce college que j'apperçois, porte encore sur son frontispice écrit en gros caracteres : *École des Quatre-Nations ?* — Nous avons conservé ce monument & même son nom, mais pour le mettre mieux à profit. Il y a quatre différentes classes dans ce college, où l'on enseigne l'italien, l'anglois,

(*a*) Au-lieu de nous donner des dissertations sur la tête d'Anubis, sur Osiris & mille rapsodies inutiles, pourquoi les académiciens de l'académie royale des inscriptions n'occupent-ils leur temps à nous donner des traductions des ouvrages grecs ? Eux qui se vantent de les entendre. Démosthene est à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle sorte d'épingle les femmes Romaines portoient sur leurs têtes, la forme de leurs colliers, & si les agraffes de leurs robes étoient rondes ou ovales.

l'allemand & l'eſpagnol. Enrichis des tréſors de ces langues vivantes, nous n'envions rien aux anciens. Cette derniere nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'eſt tout-à-coup éclairée par un des coups puiſſans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide & heureuſe, parce que la lumiere a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres états celle-ci a preſque toujours été plongée dans l'ombre.

La ſottiſe & le pédantiſme ſont bannis de ce college, où les étrangers ſont appellés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enſeigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correſpondance mutuelle jaillit une maſſe de lumieres. Un autre avantage s'y rencontre; c'eſt que le commerce de la penſée s'étendant davantage, les haines nationales s'éteignent inſenſiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulieres ne détruiſoient pas cette raiſon univerſelle qui parle d'un bout du monde à l'autre, & qu'ils penſoient à peu-près la même choſe ſur les mêmes objets qui avoient allumé des diſputes ſi longues & ſi vives. — Mais que fait l'univerſité, cette fille aînée des rois? — C'eſt une princeſſe délaiſſée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers ſoupirs d'une langue faſtidieuſe, dénaturée, vouloit encore la faire paſſer pour neuve, fraîche & raviſſante. Elle voloit des périodes, eſtropioit des hémiſtiches, & dans un jargon barbare & mauſſade prétendoit reſſuſciter la langue du ſiecle d'Auguſte. Enfin l'on s'apperçut qu'elle

n'avoit plus qu'un filet de voix aigre & discordant, & qu'elle faisoit bâiller la cour, la ville, & sur-tout ses disciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'académie françoise de comparoître devant son tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre siecles, pendant lesquels on l'avoit alimentée, honorée & pensionnée. Elle vouloit plaider sa cause dans son risible idiôme que sûrement les latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en savoit pas un mot; elle n'osa pas se hazarder devant ses juges.

L'académie eut pitié de son embarras. Il lui fut ordonné charitablement de se taire. On eut ensuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation; & depuis ce temps, dépouillée de son antique coëffure, de sa morgue & de sa férule, elle ne s'applique plus qu'à enseigner avec soin & facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'académie françoise. Celle ci, moins timide, moins scrupuleuse, la châtie, sans toutefois l'énerver. — Et l'école militaire, qu'est-elle devenue? — Elle a suivi le destin des autres colleges : elle en réunissoit tous les abus, sans compter les abus privilégiés qui tenoient à son institution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des soldats. — Pardon, si j'abuse de votre complaisance, mais ce point est trop important pour que je l'abandonne; on ne parloit dans ma jeunesse que d'éducation. Chaque pédant faisoit son livre; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus fin-

ple, le plus raiſonnable & en même temps le plus profond, avoit été brûlé par la main d'un bourreau, & décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur. Enſeignez-moi, de grace, la marche que vous avez ſuivie pour former des hommes?

— Les hommes ſont plutôt formés par la ſage tendreſſe de notre gouvernement que par toute autre inſtitution : mais pour ne parler ici que de la culture de l'eſprit, en familiariſant les enfans avec les lettres, nous les familiariſons avec les opérations de l'algebre. Cet art eſt ſimple & d'une utilité générale ; il n'en coûte pas plus pour le ſavoir que d'apprendre à lire : l'ombre même des difficultés a diſparu, les caracteres algébriques ne paſſent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques (*b*). Nous avons remarqué que cette ſcience accoutumoit l'eſprit à voir les choſes rigoureuſement telles qu'elles ſont, & que cette juſteſſe eſt précieuſe, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoiſſances qui ne ſervent de rien au bonheur

---

(*b*) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorſque quelqu'un entreprit de faire imprimer les Élémens d'Euclide ; comme il y entre, comme chacun ſait, des cercles, des quarrés, des triangles & toutes ſortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut que c'étoit un livre de ſorcellerie, propre à évoquer le diable, qui pourroit l'emporter au milieu de ſon travail. Cependant le maître inſiſtoit ; ce malheureux imbécille s'imagina qu'on avoit machiné ſa perte, & ſa tête fut tellement frappée que n'écoutant ni raiſon, ni confeſſeur, il mourut d'effroi quelques jours après.

de la vie. Nous n'avons choiſi que ce qui pouvoit leur donner des idées vraies & réfléchies. On leur enſeignoit à tous indiſtinctement deux langues mortes, qui ſembloient renfermer la ſcience univerſelle, & qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec leſquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enſeigner la langue nationale, & nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parce que nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquens. Le ſtyle eſt l'homme, & l'ame forte doit avoir un idiôme qui lui ſoit propre & bien différent de la nomenclature, la ſeule reſſource de ces eſprits foibles qui n'ont qu'une triſte mémoire.

On leur enſeigne peu d'hiſtoire, parce que l'hiſtoire eſt la honte de l'humanité, & que chaque page eſt un tiſſu de crimes & de folies. A Dieu ne plaiſe! que nous leur mettions ſous les yeux ces exemples de brigandage & d'ambition. Le pédantiſme de l'hiſtoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enſeignons à nos enfans une logique plus ſûre & des idées plus ſaines. Ces froids chronologiſtes, ces nomenclateurs de tous les ſiecles, tous ces écrivains romaneſques ou corrompus, qui ont pâli les premiers devant leur idole, ſont éteints avec les panégyriſtes des princes de la terre (*c*). Quoi! le temps eſt court

(*c*) Depuis Pharamond juſqu'à Henri IV, à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui aient ſu régner, mais qui aient ſu mettre dans l'adminiſtration publique le bon ſens qu'un particulier emploie dans l'économie de ſa maiſon.

& rapide, & nous employerions le loiſir de nos enfans à arranger dans leur mémoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres généalogiques ? Quelles futilités miſérables, lorſqu'on a devant les yeux le vaſte champ de la morale & de la phyſique ! En vain dira-t-on que l'hiſtoire fournit des exemples qui peuvent inſtruire les ſiecles ſuivans ; exemples pernicieux & pervers (*d*), qui ne ſervent qu'à enſeigner le deſpotiſme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours ſoumis comme un troupeau d'eſclaves, & les efforts impuiſſans de la liberté expirant ſous les coups que lui ont porté quelques hommes qui fondoient ſur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme eſtimable, vertueux, il a été le contemporain des monſtres ; il a été étouffé par eux : & ce tableau de la vertu foulée aux pieds, n'eſt que trop vrai, ſans doute, mais il eſt tout auſſi dangereux à préſenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau ſans pâlir, & d'en reſſentir même une joie ſecrete, en voyant le triomphe paſſager du crime, & le ſort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les

(*d*) La ſcene change, il eſt vrai, dans l'hiſtoire, mais le plus ſouvent pour amener de nouveaux malheurs ; car avec les rois c'eſt une chaîne indiſſoluble de calamités. Un roi à ſon avénement au trône, croiroit ne pas régner s'il ſuivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, & en établir de nouveaux ; ils ne s'accordent pas avec les premiers, & ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuiſibles.

enfans, il faut éloigner ce tableau, il faut qu'ils contractent une habitude heureuſe avec les notions d'ordre & d'équité, & en compoſer, pour ainſi dire, la ſubſtance de leur ame. Ce n'eſt point cette morale oiſive qui conſiſte en queſtions frivoles, que nous leur enſeignons; c'eſt une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions, qui parle par images, qui forme leurs cœurs à la douceur, au courage, au ſacrifice de l'amour-propre, ou pour dire tout, en un mot, à la généroſité.

Nous avons aſſez de mépris pour la métaphyſique, cet eſpace ténébreux où chacun édifioit un ſyſtême chimérique & toujours inutile. C'eſt-là qu'on alloit puiſer des images imparfaites de la Divinité, qu'on défiguroit ſon eſſence à force de ſubtiliſer ſur ſes attributs, & qu'on étourdiſſoit la raiſon humaine en lui offrant un point gliſſant & mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'eſt à l'aide de la phyſique, cette clef de la nature, cette ſcience vivante & palpable, que parcourant le dédale de cet enſemble merveilleux, nous leur apprenons à ſentir l'intelligence & la ſageſſe du Créateur. Cette ſcience bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, & la maſſe informe des préjugés cede à la lumiere pure qu'elle répand ſur tous les objets.

A un certain âge nous permettons à un jeune-homme de lire les poëtes. Les nôtres ont ſu allier la ſageſſe à l'enthouſiaſme. Ce ne ſont point de ces hommes qui impoſent à la raiſon par la cadence & l'harmonie des paroles, qui ſe trou-

vent

vent conduits, comme malgré eux, dans le faux & dans le bizarre, ou qui s'amuſent à parer des nains, à faire tourner des moulinets, à agiter le grelot & la marotte : ils ſont les chantres des grandes actions qui illuſtrent l'humanité ; leurs héros ſont choiſis par-tout où ſe rencontre le courage & la vertu. Cette trompette venale & menſongere, qui flattoit orgueilleuſement les coloſſes de la terre, eſt à jamais briſée. La poéſie n'a conſervé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des ſiecles, parce qu'elle annonce, pour ainſi dire, la voix de la poſtérité. Formés ſur de tels modeles, nos enfans reçoivent des idées juſtes de la véritable grandeur ; & le rateau, la navette, le marteau, ſont devenus des objets plus brillans que le ſceptre, le diadême, le manteau royal, &c.

CHAPITRE XIII.

Où eſt la Sorbonne ?

DAns quelle langue ſe diſputent donc MM. les docteurs de Sorbonne ? Ont-ils toujours un riſible orgueil, des robes longues & des chaperons fourrés ? — On ne ſe diſpute plus en Sorbonne ; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a diſparu : graces à Dieu, les voûtes ne retentiſſent plus de ces mots barbares, moins inſenſés encore que les extravagances qu'ils vouloient ſignifier. Nous

avons découvert que les bancs ſur leſquels s'aſſeyoient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeſte vertu dérangeoit la tête la mieux organiſée, & la faiſoit déraiſonner avec méthode. — Oh! que ne ſuis-je né dans votre ſiecle! Les miſérables faiſeurs d'argumens ont fait le ſupplice de mes jeunes ans; je me ſuis cru long-temps un imbécille, parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce cardinal qui faiſoit de mauvais vers avec enthouſiaſme, & qui faiſoit couper de bonnes têtes avec tout le ſang-froid poſſible? — Ce grand bâtiment renferme pluſieurs ſalles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y diſſeque toutes ſortes de cadavres. Des anatomiſtes ſages cherchent dans les dépouilles de la mort, des reſſources pour diminuer les maux phyſiques. Au-lieu d'analyſer de ſottes propoſitions, on eſſaie de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, & le ſcalpel ne s'ouvre une voie ſur ces cadavres inſenſibles que pour le bien de leur poſtérité. Tels ſont les docteurs honorés, ennoblis, penſionnés par l'état. La chirurgie s'eſt réconciliée avec la médecine, & cette derniere n'eſt plus diviſée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige! On parloit de l'animoſité des jolies femmes, de la fureur jalouſe des poëtes, du fiel des peintres : c'étoient des paſſions douces en comparaiſon de la haine qui, de mon temps, enflammoit les ſuppôts d'Eſculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaiſant, la médecine ſur le point

d'appeller la chirurgie à ſon ſecours (*a*).

— Tout eſt changé aujourd'hui : amies, & non rivales, elles ne forment plus qu'un corps ; elles ſe prêtent un ſecours mutuel, & leurs opé-

(*a*) La théologie & la philoſophie long-temps rivales commencent enfin à ſe rapprocher ; bientôt à l'exemple de la phyſique & de la chymie, elles ſe donneront la main pour la plus grande perfection de l'homme. La philoſophie n'eſt autre choſe que la connoiſſance de la vérité, par les ſeules lumieres de la raiſon : elle montre toute la théorie de la vie humaine, puis elle dit à l'homme : *Marche, ſi tu peux*. La théologie (c'eſt-à-dire la connoiſſance de Dieu, & non cette ſcience obſcure & contentieuſe à qui on a donné mal-à-propos ce nom) vient & lui tend la main, dans ſa carriere difficile. Ce que la philoſophie a preſcrit, elle en fait voir l'utilité, & découvrant les magnifiques eſpérances d'une vie future, elle donne à l'ame une force nouvelle. Ce ſont donc deux ſœurs d'une même origine ; ſi elles ſe combattent elles n'operent aucun bien & nous laiſſent livrés aux doutes de toutes eſpeces qui font le tourment des ames foibles.

Quels ſont ces hommes qui prétendent que le Grand-Architecte a bâti un monde imparfait, parce qu'il ne pouvoit mieux le faire ? qui veulent qu'avec le dernier ſoupir l'ame ceſſe d'exiſter ? que l'eſprit, que l'auteur de la nature a communiqué à l'homme ne ſoit qu'un ſouffle qui s'éteint avec la machine ? Enfin qui, malgré la quantité & l'étendue des facultés morales & intellectuelles dont il eſt doué, bornent ſon exiſtence au court eſpace de temps qu'il paſſe ſur la terre, & aime mieux ſuppoſer que l'ouvrier a créé des vaſes trop grands, qu'il ne peut remplir.

Philoſophes, théologiens, voilà la doctrine qu'il faut combattre ; & jamais vous n'aurez un ſujet plus heureux pour déployer vos argumens & diſputer avec avantage. Démontrez à tous les hommes que la mort, à laquelle nul n'échappera, choſe la plus certaine, n'eſt qu'une révolution de notre nature & le commencement d'une nouvelle vie. Ne vous laſſez point de le répéter ; l'ame vit au-delà du tombeau ; une durée éternelle eſt ſon partage ; & cette félicité dont elle ſe forme l'idée, à laquelle elle aſpire

rations ainſi réunies tiennent quelquefois du miracle. Le médecin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opérations qu'il juge convenables; quand il ordonne quelques remedes, il ne laiſſe pas à un ſubalterne le ſoin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de ſon miniſtre peuvent les rendre mortels; il juge par ſes propres yeux de la qualité, de la doſe, & de la préparation : choſes importantes, & d'où dépend rigoureuſement la guériſon. Un homme ſouffrant ne voit plus au chevet de ſon lit trois praticiens qui, comiquement ſubordonnés l'un à l'autre, ſe diſputent, ſe meſurent des yeux, & attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aiſe. Une médecine n'eſt plus l'alliage bizarre des principes les plus oppoſés.

---

avec tant d'ardeur, & qu'elle ne peut trouver ſur la terre, ſera réaliſée dans l'avenir.

Avec cette eſpérance l'homme juſte voit approcher tranquillement la fin de ſa carriere; le malheureux que les événemens & ſes ſemblables perſécutent, éprouve une conſolation intérieure qui allege ſes maux. Mais quand nous plaçons le néant pour terme à notre vie, quel appui nous reſte-t-il, non-ſeulement dans les revers, mais encore dans le bien-être? Oui, l'homme comblé des biens qui ſont l'objet de nos deſirs, eſt vraiment à plaindre ſans la religion; chaque jour il perd une portion de ſon bonheur; & chaque inſtant l'approche de celui où il doit finir, & cette fin de ſa proſpérité qu'il a en perſpective, en trouble la jouiſſance.

Dites-nous donc, ô vous, qui êtes doués d'une intelligence plus vaſte & cultivée par l'étude, dites-nous que notre derniere fin, ainſi que notre origine, ſoit dignes de l'Être tout parfait qui nous a créés, & que cette vérité doit être la baſe ſur laquelle l'homme bâtit l'édifice de ſon bonheur.

L'eſtomac affoibli du malade ne devient plus l'arêne où les poiſons du midi accourent combattre les poiſons du nord. Les ſucs bienfaiſans des herbes nées dans notre ſol, & appropriées à notre tempérament, diſſipent les humeurs, ſans déchirer nos entrailles.

Cet art eſt jugé le premier de tous, parce qu'on en a banni l'eſprit de ſyſtême & de routine, qui a été auſſi funeſte au monde que l'avidité des rois & la cruauté de leurs miniſtres.

— Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les choſes ſont ainſi. J'aime vos médecins : ils ne ſont donc plus des charlatans intéreſſés & cruels, tantôt adonnés à une routine dangereuſe, tantôt faiſant des eſſais barbares & prolongeant le ſupplice du malade qu'ils aſſaſſinoient ſans remords. A propos, juſqu'à quel étage montent-ils ? — A tout étage où ſe trouve un homme qui aura beſoin de leur ſecours. — Cela eſt merveilleux : de mon temps les fameux ne paſſoient pas le premier ; & comme certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage. — Un médecin qui parmi nous ſe rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, ſe couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeller. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la ſanté de refleurir ſur les joues d'un malade ; & ſi l'infortuné, ce qui eſt très-rare, ne peut produire un juſte ſalaire, l'état ſe charge alors du ſoin de la récompenſe. Tous les mois on tient régiſtres des malades morts ou guéris. Le nom du mort eſt

toujours ſuivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ſes ordonnances, & juſtifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail eſt pénible : mais la vie d'un homme a paru trop précieuſe pour négliger les moyens de la conſerver ; & les médecins ſont intéreſſés eux-mêmes à l'accompliſſement de cette ſage loi.

Ils ont ſimplifié leur art. Ils l'ont débarraſſé de pluſieurs connoiſſances abſolument étrangeres à l'art de guérir. Vous penſiez fauſſement qu'un médecin devoit renfermer dans ſa tête toutes les ſciences poſſibles ; qu'il devoit poſſéder à fond l'anatomie, la chymie, la botanique, les mathématiques ; & tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme, vos médecins n'étoient rien ſi par-deſſus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-eſprits, plaiſans, adroits à ſemer des bons mots. Les nôtres ſe bornent à bien ſavoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les diviſions, à en connoître tous les ſymptômes, à bien diſtinguer ſur-tout les tempéramens en général & celui de chacun de ſes malades en particulier. Ils n'emploient guere de ces médicamens eaux & dits précieux, ni de ces recettes myſtérieuſes, compoſées dans le cabinet : un petit nombre de remede leur ſuffiſent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & dans la nutrition des animaux. Voici un jardinier, diſent-ils, il eſt attentif à ce que la ſeve, c'eſt-à-dire, l'eſprit univerſel circule également dans toutes les parties de l'arbre ;

toutes les maladies de la plante viennent de l'épaiſſiſſement de ce fluide merveilleux. Ainſi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cauſe que la coagulation du ſang & des humeurs : rendez-leur leur liquidité naturelle, ſi-tôt que la circulation reprendra ſon cours, la ſanté commencera à refleurir. Ce principe poſé, il n'eſt pas queſtion d'un grand nombre de connoiſſances pour en remplir les vues, puiſqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede univerſel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en ſels volatils, comme infiniment propres à diſſoudre le ſang trop épaiſſi : c'eſt le plus précieux don de la nature pour conſerver la ſanté ; nous l'étendons à toutes les maladies, & nous en avons vu naître toutes les guériſons.

CHAPITRE XIV.

L'Hôtel de l'Inoculation.

DItes-moi, je vous prie, quel eſt ce bâtiment iſolé que je découvre de loin au milieu de la campagne ? — C'eſt l'hôtel de l'inoculation, ſi combattue de vos jours, comme tous les préſens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puiſque les expériences évidentes & multipliées ne pouvoient vous faire entendre raiſon pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuſes de leur beauté &

qui craignoient plus de la perdre que la vie, ſans quelques princes peu curieux de dépoſer leur ſceptre entre les mains de Pluton, vous n'auriez jamais hazardé cette heureuſe découverte. Le ſuccès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de ſe taire, & ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins ſenti le deſir de reſter ici-bas un peu plus longtemps.

Tôt ou tard il faut que la vérité perce & regne ſur les eſprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre temps à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous ſommes loin de bannir des ſecours ſalutaires, parce qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons point, comme vous, la fureur de diſputer uniquement pour paroître en ſcene & captiver l'œil du public.

Graces à notre activité, à notre eſprit de recherche, nous avons découvert pluſieurs ſecrets admirables, qu'il n'eſt pas temps de vous expoſer encore. L'étude approfondie de ces ſimples merveilleux, que votre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthyſie, l'hydropiſie, & d'autres maladies que vos remedes peu connus faiſoient ordinairement empirer : l'hygienne, ſur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a ſu veiller par lui-même ſur ſa ſanté. On ne ſe repoſe plus entiérement ſur le médecin, quelqu'habile qu'il ſoit ; on s'eſt donné la peine d'étudier ſon tempérament, au-lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aſpect : d'ailleurs, la tem-

pérance, ce véritable élixir réparateur & conſervateur, contribue à former des hommes ſains & vigoureux, qui logent des ames fortes & pures comme leur ſang (*a*).

CHAPITRE XV.

Théologie & Juriſprudence.

HEureux mortels ! Vous n'avez donc plus de théologiens (*b*) ? Je ne vois plus ces gros volumes qui ſembloient les piliers fondamentaux de nos bibliotheques, ces maſſes peſantes que l'imprimeur ſeul, je penſe, avoit lues : mais, enfin, la théologie eſt une ſcience ſublime &... — Comme nous ne parlons plus de l'Être-Suprême que pour le bénir & l'adorer en ſilence, ſans diſputer ſur ſes divins attributs à jamais impénétrables, on eſt convenu de ne plus écrire ſur cette queſtion trop ſublime & ſi fort au-deſſus de notre intelligence. C'eſt l'ame qui ſent Dieu,

(*a*) On n'a point fait ſur les médecins de comparaiſon plus vraie, plus fine, ni plus ingénieuſe que celle qui les compare à des couvreurs qui, pour remettre ſur le toit d'une maiſon cinq à ſix tuiles, que le vent a emportées, en caſſent une centaine, qu'ils font payer au propriétaire.

(*b*) Il ne faut point ici confondre les moraliſtes avec les théologiens : les moraliſtes ſont les bienfaiſteurs du genre-humain ; les théologiens en ſont l'opprobre & le fléau.

elle n'a pas beſoin de ſecours étrangers pour s'élancer juſqu'à lui (*c*).

Tous les livres de théologie, ainſi que ceux de juriſprudence, ſont ſcellés ſous de gros barreaux de fer dans les ſouterrains de la bibliotheque, & ſi jamais nous ſommes en guerre avec quelques nations voiſines, au-lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conſervons ces volcans de matiere inflammable pour ſervir de vengeance contre nos ennemis : ils ne tarderont point à ſe détruire, au moyen de ces poiſons ſubtils qui ſaiſiſſent à la fois la tête & le cœur.

— Vivre ſans théologie, je conçois cela très-aiſément ; mais ſans juriſprudence, c'eſt ce que je ne conçois guere. — Nous avons une juriſprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique & bizarre. Vous portiez encore l'empreinte de votre antique ſervitude. Vous aviez adopté des loix, qui n'étoient faites ni pour vos mœurs, ni pour vos climats. Comme la lumiere

---

(*c*) Deſcendons en nous-mêmes, interrogeons notre ame, demandons-lui de qui elle tient le ſentiment & la penſée ? Elle nous révélera ſon heureuſe dépendance, elle nous atteſtera cette intelligence ſuprême, dont elle n'eſt qu'une foible émanation. Lorſqu'elle ſe replie ſur elle-même, elle ne peut ſe dérober à ce Dieu dont elle eſt la fille & l'image ; elle ne peut méconnoître ſa céleſte origine. C'eſt une vérité de ſentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme ſenſible ſera ému du ſpectacle de la nature, & reconnoîtra ſans peine un Dieu bienfaiſant qui nous réſerve d'autres largeſſes. L'homme inſenſible ne mêlera point à nos louanges le cantique de ſon admiration. Le cœur qui n'aima point, fut le premier athée.

eſt deſcendue par degrés dans preſque toutes les têtes, on a réformé les abus qui faiſoient du ſanctuaire de la juſtice un antre de voleurs. On s'eſt étonné que le monſtre noir qui dévore la veuve & l'orphelin, ait joui ſi long-temps d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pu traverſer paiſiblement la ville, ſans être lapidé par quelque main déſeſpérée.

Le bras auguſte qui tenoit le glaive de la juſtice, a frappé cette foule de corps ſans ames, qui n'avoient que l'inſtinct du loup, la ruſe du renard, & le croaſſement du corbeau : leurs propres clercs, qu'ils faiſoient mourir de faim & d'ennui, ont été les premiers à révéler leurs iniquités & à s'armer contr'eux. Thémis a parlé, & la race a diſparu. Telle fut la fin tragique & effrayante de ces larrons qui ruinoient des familles entieres, en barbouillant du papier.

— De mon temps on prétendoit que ſans leur miniſtere, une partie des citoyens reſteroit oiſive aux barrieres des tribunaux, & que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence & de la fureur. — Aſſurément, c'eſt la ferme du papier timbré qui parloit ainſi. — Mais comment les affaires ſe jugent-elles ? que faire ſans procureurs ? — Ah ! les affaires ſe jugent le mieux du monde. Nous avons conſervé l'ordre des avocats, qui connoît toute la nobleſſe & l'excellence de ſon inſtitution ; encore plus déſintéreſſé, il eſt devenu plus reſpectable. Ce ſont eux qui ſe chargent d'expoſer clairement & ſur-tout d'un ſtyle laconique la cauſe de l'opprimé, le tout ſans emphaſe, ſans déclamation.

On ne voit plus un long plaidoyer bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant ſeuls, leur coûter la perte de la vie Le méchant, dont la cauſe eſt injuſte, ne trouve dans ces défenſeurs integres que des hommes incorruptibles : ils répondent ſur leur honneur des cauſes qu'ils entreprennent ; ils abandonnent le coupable, déja condamné par le refus qu'ils font de le ſervir, à s'excuſer en tremblant devant les juges où il comparoît ſans défenſeur.

Chacun eſt rentré dans le droit primitif de plaider ſa cauſe. On ne laiſſe jamais le temps aux procès de s'embrouiller : ils ſont éclaircis & jugés dans leur naiſſance ; & le plus long-temps qu'on leur accorde, quand l'affaire eſt obſcure, eſt l'eſpace d'une année. Mais auſſi les juges ne reçoivent plus d'épices : ils ont rougi de ce droit honteux, modique en ſa naiſſance (*d*), & qu'ils ont fait monter à des ſommes exorbitantes : ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, & que s'il eſt un cas où l'intérêt ne doit pas prévaloir, c'eſt le moment honorable & terrible où l'homme prononce au nom ſacré de la juſtice. — Je vois que vous avez prodigieuſement changé nos loix. — Vos loix ! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeſte de coutumes oppoſées, à ces vieux lambeaux découſus, qui ne préſentoient que des idées ſans liaiſons & des

(*d*) Il conſiſtoit alors en quelques boîtes de dragées ou des confitures ſeches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boîtes en eſpeces d'or. Tels ſont les goûts friands de ces auguſtes ſénateurs, peres de la patrie.

imitations groteſques. Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnance, ni objet ; qui n'offroit qu'une compilation dégoûtante, où la patience du génie s'engloutiſſoit dans un abîme bourbeux ? Il eſt venu des hommes aſſez intelligens, aſſez amis de leurs ſemblables, aſſez courageux pour méditer une refonte entiere, & d'une maſſe bizarre en faire une ſtatue exacte & bien proportionnée.

Nos rois ont donné toute leur attention à ce vaſte projet qui intéreſſoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'étude par excellence étoit celle de la légiſlation. Les noms des Lycurgue, des Solon, & de ceux qui ont marché ſur leurs traces, ſont les plus reſpectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du nord ; & comme ſi la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'eſt une femme qui a commencé cette importante révolution (*e*).

Alors la juſtice a parlé par la voix de la nature, ſouveraine légiſlatrice, mere des vertus & de tout ce qui eſt bon ſur la terre : appuyée ſur la raiſon & l'humanité, ſes préceptes ont été ſages, clairs, diſtincts, en petit nombre Tous les cas généraux ont été prévus & comme enchaînés par la loi. Les cas particuliers en dériverent naturellement, comme des branches qui ſortent d'un tronc fertile ; & la droiture, plus ſavante que la juriſprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événemens.

(*e*) On a brûlé à Paris ſecrétement une édition entiere du code de Catherine II. J'en conſerve un exemplaire échappé par hazard des flammes.

Ces nouvelles loix ſont avares ſur-tout du ſang des hommes : la peine eſt proportionnée au délit. Nous avons banni & vos interrogatoires captieux, & les tortures de la queſtion, dignes d'un tribunal d'inquiſiteurs, & vos ſupplices affreux faits pour un peuple de Cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'eſt une injuſtice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort : tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme ; nous le puniſſons par la perte de ſa liberté. Le ſang coule rarement, mais lorſqu'on eſt forcé de le verſer pour l'effroi des ſcélérats, c'eſt avec le plus grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grace pour un miniſtre (*f*) qui abuſe de la confiance du ſouverain, & qui ſe ſert contre le peuple du pouvoir qui lui eſt confié. Mais le cri-

(*f*) La bonne farce à repréſenter que le tableau de nos miniſtres ! Celui-ci entre dans le miniſtere à l'aide de quelques vers galans ; celui-là, après avoir fait allumer des lanternes paſſe aux vaiſſeaux, & croit que les vaiſſeaux ſe font comme des lanternes : un autre, lorſque ſon pere tient encore l'aune, gouverne les finances ; &c. Il ſembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

Les rois choiſiſſent toujours pour miniſtres des hommes privés plutôt que des princes de leur ſang, parce qu'ils renverſent plus facilement la fortune d'un homme qu'ils ont élevé & qui n'a reçu une grande exiſtence que par leur faveur ; car s'ils rencontroient une naiſſance preſqu'égale à la leur, alors plus gênés, ils ne pourroient détruire leur propre ouvrage : les peuples accoutumés à voir une moindre diſtance, confondroient le miniſtre & le monarque ; celui-ci a toujours pour bouclier la haine du peuple contre un homme qui eſt ſorti de l'obſcurité. Cette haine ne s'attache pas de même à un ſang illuſtre.

minel ne languit point dans les cachots : la punition ſuit le forfait ; & ſi quelque doute s'éleve, on aime mieux lui faire grace que de courir le riſque horrible de retenir plus long-temps un innocent.

Le coupable qu'on arrête eſt enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être un exemple viſible & éclatant de la vigilance de la juſtice. Au-deſſus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cauſe de ſon empriſonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux, ſupplice infructueux & plus horrible que le trépas ! C'eſt en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen ſait pourquoi tel homme eſt condamné à la priſon, & tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pu corriger, eſt marqué, non ſur l'épaule, mais au front, & chaſſé pour jamais de la patrie.

— Eh ! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet ? Qu'eſt devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit ſi à leur aiſe l'orgueil, la vengeance & la perſécution ? — Si vous faiſiez cette queſtion ſérieuſement, me répondit mon guide d'un ton ſévere, vous inſulteriez au monarque, à la nation, à moi-même. La queſtion & les lettres de cachet (*g*) ſont au même rang ; elles ne ſouillent plus que les pages de votre hiſtoire.

(*g*) Un citoyen eſt enlevé ſubitement à ſa famille, à ſes amis, à la ſociété. Une feuille de papier eſt un trait de foudre inviſible. L'ordre d'exil ou d'empriſon-

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un Criminel.

LEs coups redoublés d'un bourdon effrayant frapperent tout-à-coup mon oreille : ces ſons triſtes & lugubres ſembloient murmurer dans les airs les noms de déſaſtre & de mort. Le tambour des gardes de la ville faiſoit lentement ſa ronde, en battant l'alarme ; & cette marche ſiniſtre, qui ſe répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen ſortir triſtement de ſa maiſon, parler à ſon voiſin, lever les mains au ciel, pleurer & donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demandai à l'un d'eux pourquoi on ſonnoit ces cloches funebres & quel accident étoit arrivé ?

Un des plus terribles, me répondit-il en gé-

nement eſt expédié au nom du roi & motivé uniquement de ſon bon plaiſir. Il n'eſt revêtu d'autres formes que de la ſignature des miniſtres. Des intendans, des évêques ont à leur diſpoſition des liaſſes de lettres de cachet ; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre : la place eſt en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les priſons, oubliés de leurs perſécuteurs ; & jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune & de leur exiſtence. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les parlemens du royaume ſe réuniſſent contre cet étrange abus du pouvoir ; il n'a aucun fondement dans nos loix. Cette cauſe importante ainſi éveillée ſeroit celle de la nation, & l'on ôteroit au deſpotiſme ſon arme la plus redoutable.

miſſant.

miſſant. Notre juſtice eſt forcée de condamner aujourd'hui un de nos concitoyens à perdre la vie, dont il s'eſt rendu indigne en trempant une main homicide dans le ſang de ſon frere. Il y a plus de trente ans que le ſoleil n'a éclairé un ſemblable forfait : il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh ! que j'ai verſé de larmes ſur les fureurs où ſe porte une aveugle vengeance ! Avez-vous appris le crime qui s'eſt commis avant-hier au ſoir ?... O douleur ! ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre ſubiſſe encore la mort..... Il ſanglottoit..... Écoutez, écoutez le récit du triſte événement qui répand un deuil univerſel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament ſanguin, né avec un caractere emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit ſur le point d'obtenir en mariage. Son caractere étoit auſſi doux que celui de ſon amant étoit impétueux. Elle ſe flattoit de pouvoir adoucir ſes mœurs ; mais pluſieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment (malgré le ſoin qu'il prenoit à les déguiſer) la firent trembler ſur les ſuites funeſtes que pourroit entraîner ſon union avec un homme auſſi violent.

Toute femme, par nos loix, eſt abſolument maîtreſſe de diſpoſer de ſa main. Elle ſe détermina donc, dans la crainte d'être malheureuſe, à en épouſer un autre, qui poſſédoit un caractere plus conforme au ſien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un cœur extrême, & qui dès ſa plus tendre jeuneſſe n'avoit

jamais connu la modération. Il fit plusieurs défis secrets à son heureux rival, mais celui-ci les mépriſa ; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'insulte, à étouffer un juſte reſſentiment, qu'à céder en furieux à un appel que d'ailleurs nos loix & la raiſon proſcrivent également. Cet homme paſſionné n'écoutant que la jalouſie, l'attaqua avant-hier au détour d'un ſentier hors de la ville ; & ſur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il ſaiſit une branche d'arbre & l'étendit mort à ſes pieds. Après ce coup affreux le barbare oſa ſe mêler parmi nous ; mais le crime étoit déja gravé ſur ſon front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel ſans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous apperçûmes pluſieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui portoient à pas lents & juſqu'au pied du trône de la juſtice, ce cadavre ſanglant qui crioit vengeance.

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les loix de la patrie. Chacun eſt obligé de les écrire de ſa main (*a*), & nous faiſons tous ſerment de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer

(*a*) C'eſt une choſe inconcevable que nos loix les plus importantes, tant civiles que criminelles, ſoient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il ſeroit ſi facile de leur imprimer un caractere de majeſté ; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, & jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code ſacré des loix eſt écrit en langage ſec & barbare, & dort dans la pouſſiere du greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence & de le rendre ainſi précieux à la multitude.

à la juſtice tout ce qui peut l'éclairer ſur les infractions qui troublent l'ordre de la ſociété, & ces loix ne pourſuivent que ce qui lui porte un dommage réel. Nous renouvellons ces ſermens ſacrés tous les dix ans ; & ſans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt reſpectable des loix.

Hier on a lancé le monitoire, qui eſt un acte purement civil. Quiconque tarderoit à déclarer ce qu'il a vu, ſe couvriroit d'une tache infamante. C'eſt par cette voie que l'homicide s'eſt tout-à-coup découvert. Il n'y a que le ſcélérat familiariſé dès long-temps avec le crime, qui puiſſe nier de ſang-froid l'attentat qu'il vient de commettre ; & ces ſortes de monſtres dont notre nation eſt purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'hiſtoire des derniers ſiecles.

Venez, courez avec moi à la voix de la juſtice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ſes arrêts formidables. C'eſt le jour de ſon triomphe, & tout funeſte qu'il eſt, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis ſix mois dans les cachots, les yeux éblouis de la lumiere du ſoleil, les os briſés par un ſupplice préliminaire & obſcur (*b*), plus horrible que celui qu'il va

(*b*) Malheur à l'état qui rafine les loix pénales. La mort ne ſuffit-elle pas, & pouvoit-on penſer que l'homme ajouteroit à ſon horreur ? Qu'eſt-ce qu'un magiſtrat qui interroge avec des leviers, & qui écraſe à loiſir un malheureux ſous la progreſſion lente & graduée des plus horribles douleurs ; qui, ingénieux dans ſes tortures, arrête la mort, lorſque douce & charitable elle s'avançoit pour délivrer la victime ? Ici le ſentiment ſe révolte.

ſubir, s'avancer hideux & mourant vers un échafaud dreſſé dans une petite place. De votre temps, le criminel jugé ſous le ſecret des guichets, étoit quelquefois roué dans le ſilence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, & qui s'éveilloit en ſurſaut aux cris lamentables du patient; incertain ſi le malheureux tomboit ſous le glaive d'un bourreau, ou ſous le fer d'un aſſaſſin! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature: nous reſpectons l'humanité dans ceux-mêmes qui l'ont outragée. Il ſembloit dans votre ſiecle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos ſcenes tragiques, multipliées de ſang-froid, avoient perdu de leur force énergique, tout horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une maniere qui donne à la juſtice un air bas & ignoble, ne ſera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ſes mains ſeroient-elles chargées de fers, lorſqu'il ſe livre volontairement à la mort! La juſtice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'eſclavage. Vous le verrez marcher librement au milieu de quelques ſoldats, poſés ſeulement pour contenir la multitude. On ne craint point qu'il ſe flétriſſe une ſeconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il? Quel pays, quel peuple

---

Mais s'il faut raiſonner l'inutilité de la queſtion, voyez l'admirable *Traité des délits & des peines*; je défie qu'on réponde quelque choſe de ſolide en faveur de cette loi barbare.

recevroit dans ſon ſein un homicide (*c*) ? Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime ſur le front d'un meurtrier ? La tempête du remords s'y peint en caracteres viſibles ; & l'œil accoutumé au viſage de la vertu diſtingueroit ſans peine la phyſionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux reſpireroit-il librement ſous le poids immenſe qui peſe ſur ſon cœur !

Nous arrivâmes à une place ſpacieuſe, qui environnoit les marches du palais de la juſtice. Un large perron régnoit en face de la ſalle des audiences. C'étoit ſur cette eſpece d'amphithéâtre que le ſénat s'aſſembloit dans les affaires publiques, en préſence du peuple ; c'étoit ſous ſes yeux qu'il ſe plaiſoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens aſſemblés leur inſpiroit des penſées dignes de la cauſe auguſte remiſe entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'état. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à ſe taire pour le coupable. De l'autre, le prélat, ac-

(*c*) On dit que l'Europe eſt policée ; & un homme qui a commis un aſſaſſinat à Paris, ou qui a fait une banqueroute frauduleuſe, ſe retire à Londres, à Madrid, à Liſbonne, à Vienne, où il jouit paiſiblement du fruit de ſon forfait. Au milieu de tant de traités puérils, ne pourroit-on pas ſtipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun aſyle ? Tous les états & tous les hommes ne ſont-ils pas intéreſſés à pourſuivre un homicide ? Mais les monarques s'accordent plutôt ſur la deſtruction des Jéſuites.

compagné des paſteurs, la tête nue, invoquoit en ſilence le Dieu des miſéricordes, & édifioit le peuple répandu en foule ſur toute la place (*d*).

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemiſe enſanglantée. Il ſe frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir ſincere. Son front ne préſentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit ſavoir mourir lorſqu'il le faut & ſur-tout lorſqu'il a mérité la mort. On le fit paſſer auprès d'une eſpece de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit expoſé le cadavre de l'homme aſ-

(*d*) Notre juſtice n'épouvante point, elle dégoûte : s'il eſt au monde un ſpectacle odieux, révoltant, c'eſt de voir un homme ôter ſon chapeau bordé, dépoſer ſon épée ſur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de ſoie ou en habit galonné, & danſer indécemment ſur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aſpect formidable qu'il doit avoir ? Que ſignifie cette atrocité froide ? Les loix perdent leur dignité, & le ſupplice ſa terreur. Le juge eſt encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuſer ici l'impreſſion que j'ai reſſentie ? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du ſang-froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Être-Suprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'ait ſemblé conſerver quelque choſe d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes ? Ignorons-nous l'art d'effrayer l'imagination, ſans outrager l'humanité ? Apprenez, enfin, hommes légers & cruels, apprenez à être juges : ſachez prévenir le crime : conciliez ce qu'on doit aux loix & à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici de ces tortures recherchées, qu'on a fait ſubir à quelques criminels réſervés, pour ainſi dire, à un ſupplice privilégié. O honte de ma patrie ! les yeux de ce ſexe qui ſembloit fait pour la pitié, furent ceux qui reſterent le plus longtemps attachés ſur cette ſcene d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas.

ſaſſiné. On le conduiſit à cette grille ; & cette vue porta dans ſon cœur de ſi violens remords, qu'on lui permit de ſe retirer. Il s'approcha de ſes juges ; mais il ne mit un genou en terre que pour baiſer le livre ſacré de la loi. Alors on l'ouvrit, & on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides ; on le lui mit ſous les yeux, afin qu'il le lût. Il tomba à genoux une ſeconde fois, & s'avoua coupable. Le chef du ſénat, monté ſur une eſtrade, lut ſa condamnation d'une voix forte & majeſtueuſe. Tous les conſeillers, ainſi que les avocats, qui s'étoient tenus debout, s'aſſirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit ſa défenſe.

Après que le chef du ſénat eut achevé la lecture, il tendit la main au criminel & daigna le relever, en lui diſant : » Il ne vous reſte plus » qu'à mourir avec fermeté, pour obtenir votre » pardon de Dieu & des hommes. Nous ne » vous haïſſons pas ; nous vous plaignons, & » votre mémoire ne ſera pas en horreur parmi » nous. Obéiſſez volontairement à la loi, & reſ- » pectez ſa rigueur ſalutaire. Voyez nos larmes » qui coulent ; elles vous ſont un ſûr témoignage » que l'amour ſera le ſentiment qui ſuccédera » dans nos cœurs, lorſque la juſtice aura ac- » compli ſon fatal miniſtere. La mort eſt moins » affreuſe que l'ignominie. Subiſſez l'une, pour » vous affranchir de l'autre. Il vous eſt encore » permis de choiſir : ſi vous voulez vivre, vous » vivrez, mais dans l'opprobre & chargé de » notre indignation. Vous verrez ce ſoleil, qui » vous accuſera chaque jour d'avoir privé un

» de vos ſemblables de ſa douce & brillante lu-
» miere. Elle ne vous ſera plus qu'odieuſe, car
» les regards de tous, tant que nous ſommes,
» ne vous peindront que le mépris que nous
» faiſons d'un aſſaſſin. Vous porterez par-tout
» le poids de vos remords & la honte éternelle
» d'avoir réſiſté à la loi juſte qui vous condamne.
» Soyez équitable envers la ſociété, & jugez-
» vous vous-même (*e*) ! «

Le criminel fit un ſigne de tête, par lequel il ſignifioit qu'il ſe jugeoit digne de mort (*f*). Il s'apprêta alors à la ſubir avec courage, & même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, eſt le plus beau caractere de l'humanité (*g*). Il ceſſa d'être traité en coupable. Le cercle des paſteurs vint & l'environna. Le prélat lui donna le baiſer

(*e*) Ceux qui occupent une place qui leur donne quelque pouvoir ſur les hommes, doivent trembler d'agir ſuivant leur caractere ; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins inſenſés. Il faut donc que l'homme qui agit ſur eux ſente toujours dans ſon cœur qu'il agit ſur ſes ſemblables, que des cauſes qui nous ſont inconnues ont égaré dans des routes malheureuſes. Il faut que le juge ſévere, en prononçant la condamnation avec majeſté, gémiſſe de ne pouvoir ſouſtraire le criminel au ſupplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la juſtice, ménager en ſecret le coupable ; tels doivent être les deux pivots de la juriſprudence criminelle.

(*f*) Heureuſe conſcience, juge équitable & prompt, ne t'éteins point dans mon être ! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte ſans en recevoir le contre-coup, & qu'on ſe bleſſe toujours ſoi-même en bleſſant un autre.

(*g*) Agéſilas voyant un malfaiteur endurer conſtamment le ſupplice : *Ah ! le méchant homme*, dit-il, *d'abuſer ainſi de la vertu.*

de paix, & lui ôtant ſa chemiſe enſanglantée, le revêtit d'une tunique blanche, emblême de ſa réconciliation avec les hommes. Ses parens, ſes amis coururent à lui & l'embraſſerent. Il parut conſolé en recevant leurs careſſes, en ſe voyant couvert de ce vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ſes derniers momens. Livré à leurs embraſſemens, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, & choiſit ce moment pour faire un diſcours véhément & pathétique ſur le danger des paſſions. Il étoit ſi beau, ſi vrai, ſi touchant, que tous les cœurs étoient ſaiſis d'admiration & de terreur. Chacun ſe promettoit bien de veiller avec ſoin ſur ſoi-même, & d'étouffer ces germes de reſſentiment qui croiſſent à notre inſu, & qui forment bientôt la matiere des paſſions déſordonnées.

Pendant ce temps un député du ſénat portoit la ſentence de mort au monarque, pour qu'il la ſignât de ſa propre main. Perſonne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui réſidoit la puiſſance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu ſauver la vie à un infortuné (*h*) ; mais il ſacrifia dans ce moment les plus chers deſirs de ſon cœur à la néceſſité d'une juſtice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville

(*h*) Je ſuis fâché que nos rois aient renoncé à cette ancienne & ſage coutume : ils ſignent tant de papiers; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguſte privilege de leur couronne ?

recommencerent leur ſon funebre ; les tambours répéterent leur marche lugubre, & les gémiſſemens d'un peuple nombreux ſe mêlant dans l'air à ces déplorables accens, on eut dit que la ville touchoit à un déſaſtre univerſel. Les amis, les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnerent les derniers baiſers. Le prélat invoqua à haute voix la miſéricorde de l'Être-Suprême ; & tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux : *Grand Dieu, ouvre-lui ton ſein ! Dieu clément, pardonne-lui, comme nous lui pardonnons !* Ce n'étoit qu'une voix immenſe qui montoit fléchir la colere céleſte.

On le conduiſit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ſes proches. Six fuſiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancerent : le chef du ſénat donna le ſignal, en élevant le livre de la loi ; les coups partirent, & l'ame ſe dégagea de ſes liens (*i*).

On releva le corps de l'infortuné ; ſon crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la claſſe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inſcrit de nouveau ſur les regiſtres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même jour. Ce peuple n'avoit pas la baſſe cruauté de pourſuivre la mémoire d'un homme juſque dans le tombeau, & de faire rejail-

(*i*) Il m'eſt arrivé pluſieurs fois d'entendre débattre cette queſtion : *Si la perſonne du bourreau eſt infame ?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononçât en ſa faveur, & je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la claſſe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je ſens ainſi.

lir ſur toute une famille innocente le crime d'un ſeul (*k*) ; il ne ſe plaiſoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens utiles, à faire des malheureux pour le plaiſir barbare de les humilier. On porta ſon corps pour être brûlé avec les corps de ſes compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur à combattre que celle que leur inſpiroit la perte d'un ami ; & le ſoir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité & la bienfaiſance.

Tout attendri, tout pénétré, je diſois à mon voiſin : ô ! que l'humanité eſt reſpectée parmi vous ! La mort d'un citoyen eſt un deuil univerſel pour la patrie ! — C'eſt que nos loix, me répondit-il, ſont ſages & humaines : elles penchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment ; & le moyen dépouvanter le crime n'eſt point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons ſoin de prévenir les crimes : nous avons des lieux deſtinés à la ſolitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inſpirent le repentir, qui amolliſſent peu-à-peu leur cœur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits ſe font ſentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès

(*k*) Vil & mépriſable préjugé, qui confond toutes les notions de juſtice, contraire à la raiſon, & peu digne d'un peuple qui n'eſt ni méchant, ni imbécille.

d'une fievre violente abandonner le malade à la mort ? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui ſe ſont rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer ? Il y a peu de cœurs aſſez corrompus pour que la perſévérance ne puiſſe les corriger ; & peu de ſang verſé à propos cimente notre tranquillité & notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes impoſées ſur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les poſſeſſions ; & la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la ſueur & le ſang du malheureux : elle ne mit point de diſtinction dans le châtiment, & accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes : elle puniſſoit le moindre délit comme un attentat énorme. Qu'arriva-t-il ? La multitude de ces loix multiplia les crimes, & les infracteurs devinrent auſſi cruels que leurs juges : ainſi le légiſlateur, en voulant unir les membres de la ſociété, ſerra les liens juſqu'à produire des mouvemens convulſifs. Au-lieu de ſoulager, ces liens déchirerent, & la plaintive humanité jetant un cri de douleur, vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inſpirerent jamais la vertu (*l*).

(*l*) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les ſociétés humaines ſe ſont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui ſépare l'équité de l'injuſtice. Alors on a beau accumuler les raiſonnemens, toutes les lumieres ne ſervent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la ſeule loi naturelle, qui reſpecte bien plus que nos inſtitutions la vie les uns des autres ; elle nous apprend que la loi du talion eſt la plus conforme de toutes à la droite

CHAPITRE XVII.

Pas ſi éloigné qu'on le penſe.

NOus converſâmes long-temps ſur cette matiere importante ; mais, comme ce ſujet ſérieux nous gagnoit profondément & que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excès de ſentiment où l'on perd le calme toujours néceſſaire à la réflexion, je l'interrompis bruſquement, comme on va le voir. — Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *Moliniſte*, ou du *Janſéniſte* ? — Mon ſavant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre choſe. Mais, diſois-je, répondez-moi, de grace. Ici étoient les Capucins, là les Cordeliers, plus

raiſon. Parmi ces gouvernemens naiſſans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a preſque pas de crime qui ſoit puni de mort. Dans le cas du meurtre, ce n'eſt plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers ; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas ſe fait pleinement ſentir : c'eſt une punition immenſe pour une bagatelle, & la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui eſt eſſentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de conſentir à être puni de mort s'il me vole mon bien ; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il eſt injuſte, barbare & inſenſé : injuſte, en ce que ſa vie ne lui appartient pas ; barbare, en ce qu'aucune proportion n'eſt gardée ; inſenſé, en ce qu'il eſt incomparablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'eſt qu'un autre jouiſſe de quelque commodité excluſive ou ſuperflue.

Cette note eſt tirée d'un bon roman intitulé : *Miniſtre de Wakefield.*

loin les Carmes : que ſont devenus tous ces porte-frocs avec leurs ſandales, leur barbe & leurs diſciplines ?

— Nous n'engraiſſons plus dans notre état une foule d'automates auſſi ennuyés qu'ennuyeux, qui faiſoient le vœu imbécille de n'être jamais hommes, & qui rompoient toute ſociété avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoiſſoient pas, c'étoient les loix qui étoient coupables en leur permettant de diſpoſer aveuglément d'une liberté dont ils ne connoiſſoient pas le prix.

Les ſolitaires, dont la maiſon de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, ſentirent peu-à-peu les charmes de la ſociété & s'y livrerent. En voyant des freres unis, des peres heureux, des familles tranquilles, ils regretterent de ne pas partager ce bonheur : ils ſoupirerent en ſecret ſur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce ; & ſe maudiſſant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes (*a*), ils hâterent l'inſtant qui devoit ouvrir les portes de leur priſon. Il ne tarda pas : le joug fut

(*a*) Toutes ces maiſons religieuſes où les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres, couvent des guerres inteſtines. Ce ſont des ſerpens qui ſe déchirent dans l'ombre. Le moine eſt un animal froid & chagrin : l'ambition d'avancer dans ſon corps le deſſèche ; il a tout le loiſir de réfléchir ſa marche, & ſon ambition plus concentrée a quelque choſe de ſombre. Lorſqu'une fois il a ſaiſi le commandement, il eſt dur & impitoyable par eſſence.

ſecoué ſans criſe & ſans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainſi l'on voit un fruit mûr ſe détacher à la plus légere ſecouſſe de la branche qui le portoit (*b*). Sortis en foule, & avec toutes les démonſtrations de la plus grande alégreſſe, ils redevinrent hommes, d'eſclaves qu'ils étoient.

Ces moines robuſtes (*c*), en qui ſembloit revivre la ſanté des premiers âges du monde, le front vermeil d'amour & de joie, épouſerent ces colombes gémiſſantes, ces vierges pures, qui ſous le voile monaſtique avoient ſoupiré plus d'une fois après un état un peu moins ſaint & plus doux (*d*). Elles accomplirent les devoirs

---

(*b*) En fait d'adminiſtration publique, point de ſecouſſe violente ; rien n'eſt plus dangereux : la raiſon & le temps operent les plus grands changemens & y mettent un ſceau irrévocable.

(*c*) Luther tonnant avec ſon éloquence fougueuſe contre les vœux monaſtiques, a avancé qu'il étoit auſſi peu poſſible d'accomplir la loi de continence que de ſe dépouiller de ſon ſexe.

(*d*) Quelle cruelle ſuperſtition enchaîne dans une priſon ſacrée tant de jeunes beautés qui recelent tous les feux permis à leur ſexe, que redouble encore une clôture éternelle, & juſqu'aux combats qu'elles ſe livrent. Pour bien ſentir tous les maux d'un cœur qui ſe dévore lui-même, il faudroit être à ſa place. Timide, confiante, abuſée, étourdie par un enthouſiaſme pompeux, cette jeune fille a cru long-temps que la religion & ſon Dieu abſorberoient toutes ſes penſées : au milieu des tranſports de ſon zele, la nature éveille dans ſon cœur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoît pas & qui la ſoumet à ſon joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ſes ſens : elle brûle dans le calme de la retraite ; elle combat, mais ſa conſtance eſt vaincue : elle rougit & deſire. Elle regarde autour d'elle, & ſe voit ſeule ſous des barreaux inſurmon-

de l'hymen avec une ferveur édifiante ; leurs chaſtes flancs enfanterent des rejetons dignes d'un ſi beau lien. Leurs époux fortunés & non moins radieux, eurent moins d'empreſſement à ſolliciter la canoniſation de quelques os vermoulus : ils ſe contenterent tout uniment d'être bons peres, bons citoyens ; & je crois fermement qu'ils n'en allerent pas moins en paradis après leur mort, ſans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il eſt vrai, qu'au temps de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome ; mais lui-même eut bientôt de ſi ſérieuſes affaires à démêler pour ſon propre compte.... — Qu'appellez-vous l'évêque de Rome ? — C'eſt le pape, pour parler conformément à vos expreſſions ; mais, comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothiques. Nous ne ſavons plus ce que c'eſt que canonicats, bulles, bénéfices, évêchés d'un revenu immenſe (*e*). On

---

tables, tandis que tout ſon être ſe porte avec violence vers un objet fantaſtique que ſon imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de repos. Elle étoit née pour une heureuſe fécondité : un lien éternel la captive & la condamne à être malheureuſe & ſtérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'eſt pas le joug d'un Dieu, que cette religion qui l'a engagée ſans retour, eſt l'ennemie de la nature & de la raiſon. Mais que ſervent ſes regrets & ſes plaintes ? Ses pleurs, ſes ſanglots ſe perdent dans la nuit du ſilence. Le poiſon brûlant qui fermente dans ſes veines, détruit ſa beauté, corrompt ſon ſang, précipite ſes pas vers le tombeau. Heureuſe d'y deſcendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le ſommeil de ſes douleurs.

(*e*) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes eccléſiaſtiques, environnés de tout l'appareil du luxe, ſourire dé-

ne

ne va plus baiſer les pantoufles du ſucceſſeur d'un apôtre, à qui ſon maître n'a donné que des exemples d'humilité : & comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par ſon exemple que par ſa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus néceſſaire à l'état, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a cauſé d'abord quelques déplaiſirs ; car on n'aime pas à perdre de ſes droits, lors même qu'ils ſont peu légitimes : mais bientôt il a ſenti que ſon véritable appanage étoit le ciel ; que les choſes terreſtres n'étoient pas de ſon regne, & qu'enfin les richeſſes du monde étoient des vanités, comme tout ce qui eſt ſous le ſoleil.

Le temps, dont la main inviſible & ſourde mine les tours orgueilleuſes, a ſappé ce ſuperbe & incroyable monument de la crédulité humaine (*f*). Il eſt tombé ſans bruit : ſa force étoit dans l'opinion ; l'opinion a changé, & le tout s'eſt exhalé en fumée. C'eſt ainſi qu'après un redoutable incendie on ne voit plus qu'une vapeur inſenſible & légere, où regnoit un vaſte embraſement.

Un prince digne de régner tient ſous ſa main cette partie de l'Italie ; & cette Rome antique a

---

daigneuſement aux malheurs publics, & oſer parler de mœurs & de religion dans de plats mandemens qu'ils font écrire par des cuiſtres qui inſultent au bon ſens avec une effronterie ſcandaleuſe.

(*f*) Le Muphti chez les Turcs étend ſon infaillibilité juſque ſur les faits hiſtoriques. Il s'aviſa ſous le regne d'Amurat de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le Sultan iroit en Hongrie.

revu des Céſars : j'entends par ce mot des Titus, des Marc-Aurele, & non ces monſtres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'eſt ranimé, dès qu'il a été purgé de ces plantes paraſites. Ce royaume tient aujourd'hui ſon rang, & porte une phyſionomie vive & parlante, après avoir été emmailloté pendant plus de dix-ſept ſiecles dans des haillons ridicules & ſuperſtitieux qui lui coupoient la parole & lui gênoient la reſpiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Miniſtres de Paix.

POurſuivez, charmant endoctrineur ! cette révolution, dites-vous, s'eſt faite de la maniere la plus paiſible & la plus heureuſe ? — Elle a été l'ouvrage de la philoſophie : elle agit ſans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus ſûre qu'elle eſt inſenſible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous propoſer. Il faut une religion. — Sans doute, reprit-il avec tranſport. Eh ! quel eſt l'ingrat qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, ſous la voûte brillante du firmament ? Nous adorons l'Être-Suprême ; mais le culte qu'on lui rend ne cauſe plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de miniſtres : ils ſont ſages, éclairés, tolérans ; ils ignorent l'eſprit de faction, & en ſont plus chéris, plus reſpectés : ils ne ſont jaloux que

d'élever des mains pures vers le trône du Pere des humains : ils les chériſſent tous à l'imitation du Dieu de bonté : l'eſprit de paix & de concorde anime leurs actions, autant que leurs diſcours, auſſi, vous dis-je, ſont-ils univerſellement aimés. Nous avons un ſaint prélat qui vit avec ſes paſteurs comme avec ſes égaux & ſes freres.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'eſt alors ſeulement que les paſſions turbulentes s'éteignent, & que la raiſon ſi tardive dans l'homme exerce ſon paiſible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce ſont eux qui conſolent les affligés, qui découvrent au malheureux un Dieu bon, qui veille ſur eux & qui contemple leurs combats pour les récompenſer un jour. Ils cherchent l'indigence cachée ſous le manteau de la honte, & lui donnent des ſecours ſans la faire rougir. Ils réconcilient les eſprits diviſés, en leur portant des paroles de douceur & de paix. Les plus fiers ennemis s'embraſſent en leur préſence, & leurs cœurs attendris ne ſont plus ulcérés. Enfin ils rempliſſent tous les devoirs d'hommes qui oſent parler au nom du Maître éternel.

— J'aime beaucoup ces miniſtres, repris-je : mais vous n'avez donc plus parmi vous de gens ſpécialement conſacrés à réciter à toutes les heures du jour d'une voix naſale des cantiques, des pſeaumes, des hymnes ? Aucun parmi vous n'aſpire à la canoniſation ? Qu'eſt-elle devenue ? Quels ſont vos ſaints ? — Nos ſaints ! vous voulez, ſans doute, dénoter ceux qui prétendent à

un plus haut degré de perfection, qui s'élevent au-deſſus de la foibleſſe humaine : oui, nous avons de ces hommes céleſtes ; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obſcure & ſolitaire, qu'ils ne ſe font pas un mérite de jeûner, de pſalmodier de mauvais latin, ou de demeurer muets & ſots toute leur vie : c'eſt au grand jour qu'ils montrent la force, la conſtance de leurs ames. Apprenez qu'ils ſe chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reſte des hommes ; ils penſent que les bons offices, les œuvres charitables, ſont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de tranſporter les immondices, de s'aſſujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le ſecours des pompes, de marcher ſur des poutres brûlantes, de s'élancer dans les eaux pour ſauver la vie à un malheureux prêt à périr, &c. ces généreuſes victimes du bien public ſe rempliſſent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande & ſublime de ſe rendre utiles & d'épargner le ſentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils ſe font un devoir de ces occupations, avec autant de joie & de plaiſir que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles : ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie, & jamais rien pour eux. Les uns ſont cloués au chevet du lit des malades, & les ſervent de leurs mains ; d'autres deſcendent dans les carrieres, en détachent, en arrachent les pierres : tour-à-tour manœuvres, pionniers,

porte-faix, &c. Ils ſemblent des eſclaves qu'un tyran a courbés ſous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le deſir de plaire à l'Éternel en ſervant leurs ſemblables : inſenſibles aux maux préſens, ils attendent que Dieu les récompenſera, parce que le ſacrifice des voluptés de ce monde eſt fondé ſur une utilité réelle & non ſur un caprice bigot.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que nos reſpects les accompagnent pendant leur vie & après leur mort ; & comme notre plus vive reconnoiſſance ſeroit inſuffiſante, nous laiſſons à l'Auteur de tout bien cette dette immenſe à acquitter, perſuadés qu'il eſt le ſeul qui ſache la juſte meſure des récompenſes méritées.

Tels ſont les ſaints que nous vénérons, ſans croire autre choſe, ſinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils ſont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du chriſtianiſme avoient aſſurément leur dignité. Il étoit beau, ſans doute, de braver les tyrans des ames, de ſouffrir la mort la plus horrible, plutôt que d'immoler le ſentiment intime d'une vérité qu'on a adoptée de cœur & d'eſprit : mais qu'il y a plus de grandeur à conſacrer une vie entiere à des ouvrages renaiſſans & ſerviles, à ſe rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée & plaintive, à ſécher toutes les larmes qui coulent (*a*), à arrêter, à prévenir l'effuſion d'une

(*a*) Un conſeiller au parlement, dans le ſiecle dernier, avoit donné tout ſon bien aux pauvres : n'ayant plus rien, il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un

ſeule goutte de ſang. Ces hommes extraordinaires ne préſentent point leur genre de vie comme un modele à ſuivre ; ils ne ſe glorifient point de leur héroïſme ; ils ne s'abaiſſent point pour attirer la vénération publique : ſur-tout ils ne cenſurent point les défauts du prochain ; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce & commode, fruit de leurs innombrables ſoins. Lorſque ces ames auguſtes vont rejoindre l'Être parfait dont elles ſont émanées, nous n'enchaſſons point leurs cadavres dans un métal plus vil encore ; nous écrivons l'hiſtoire de leur vie, & nous tâchons de l'imiter, au moins dans ſon détail. — Plus j'avance, plus je vois de changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres ! Si vingt plumes n'atteſtoient la même choſe, nous révoquerions aſſurément en doute l'hiſtoire de votre ſiecle. Comment ! les ſerviteurs des autels étoient turbulens, cabaleurs, intolérans. De miſérables vermiſſeaux ſe perſécutoient & ſe haïſſoient pendant le court eſpace de leur vie, parce que ſouvent ils ne penſoient pas de même ſur de vaines ſubtilités & ſur des choſes incompréhenſibles : de foibles créatures

---

traitant, s'attache à lui, le pourſuit, en diſant : *Quelque choſe pour mes pauvres ; quelque choſe pour mes pauvres.* Le traitant réſiſte & répond la formule ordinaire : *Je ne puis rien pour eux, monſieur, je ne puis rien.* Le conſeiller ne le quitte pas, le prêche, le ſollicite, le ſuit juſque dans ſon hôtel, monte à ſon appartement, le ſupplie à pluſieurs repriſes, le relance juſque dans ſon cabinet, toujours intercédant pour ſes pauvres. Le brutal millionnaire impatienté lui donne un ſoufflet. *Eh bien ! voilà pour moi*, reprit le conſeiller, *& pour mes pauvres ?*

avoient l'audace de ſonder les deſſeins du Tout-Puiſſant, en les marquant au coin de leurs paſſions minutieuſes, orgueilleuſes & folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, & par conſéquent de religion, étoient ceux qui la prêchoient aux autres ; que l'on avoit fait un métier de prier Dieu ; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'une indolente pareſſe, s'étoit multiplié à un point incroyable ; qu'ils vivoient, enfin, dans un célibat ſcandaleux (*b*). On ajoute que vos égliſes reſſembloient à des marchés, que la vue & l'odorat y étoient également bleſſés, & que vos cérémonies étoient plus faites pour diſtraire, que pour élever l'ame vers Dieu..... Mais j'entends la trompette ſacrée, qui annonce l'heure de la priere par ſes ſons édifians. Venez connoître notre religion, venez dans le temple voiſin rendre grace au Créateur d'avoir vu lever ſon ſoleil.

CHAPITRE XIX.

Le Temple.

NOus tournâmes le coin d'une rue, & j'apperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde, couronné d'un dôme ma-

(*b*) Quelle lepre ſur un état, qu'un clergé nombreux faiſant profeſſion publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui.

gnifique. Cet édifice ſoutenu ſur un ſeul rang de colonnes avoit quatre grands portails. Sur chaque fronton on liſoit cette inſcription : *Temple de Dieu*. Le temps avoit déja imprimé une teinte vénérable à ſes murailles ; elles en avoient plus de majeſté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorſque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caracteres :

Loin de rien décider ſur cet Être-Suprême,
Gardons, en l'adorant, un ſilence profond ;
Sa nature eſt immenſe & l'eſprit s'y confond,
Pour ſavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

Oh ! pour le coup, lui dis-je à voix baſſe, vous ne direz pas que ceci ſoit de votre ſiecle. — Cela ne fait pas plus l'éloge du vôtre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en tenir-là. Mais cette réponſe qui ſemble avoir été faite par Dieu même, eſt reſtée confondue parmi les vers dont on ne faiſoit pas grand cas ; je ne ſais cependant s'il y en a de plus beaux pour le ſens qu'ils renferment, & je crois qu'ils ſont ici à leur véritable place.

Nous ſuivîmes le peuple qui, d'un air recueilli, d'un pas tranquille & modeſte, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'aſſeyoit à ſon tour ſur des rangs de petits ſieges ſans dos, & les hommes étoient ſéparés des femmes. L'autel étoit au centre, il étoit abſolument nu, & chacun pouvoit diſtinguer le prêtre qui faiſoit fumer l'encens. A l'inſtant où ſa voix prononçoit les cantiques ſacrés, le chœur des

assistans élevoit alternativement la sienne. Leur chant doux & modéré peignoit le sentiment respectueux de leur cœur ; ils sembloient pénétrés de la majesté divine. Point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux (*a*). Le saint nom de Dieu mille fois répété, tracé en plusieurs langues, régnoit sur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu ; & l'on avoit banni scrupuleusement tout ornement étranger : Dieu seul enfin étoit dans son temple.

Si on levoit les yeux vers le sommet du temple, on voyoit le ciel à découvert ; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre, mais par des vitraux transparens. Tantôt un ciel clair & serein annonçoit la bonté du Créateur ; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens, peignoient le sombre de la vie & disoient que cette triste terre n'est qu'un lieu d'exil : le tonnerre publioit combien ce Dieu est redoutable lorsqu'il est offensé ; & le calme des airs qui succédoit aux éclairs enflammés annonçoit que la soumission désarme sa main vengeresse. Quand le souffle du printemps faisoit descendre l'air pur de la vie, comme un fleuve balsamique, alors il imprimoit cette vérité salutaire & consolante, que les trésors de la clémence divine sont inépuisables. Ainsi les élémens & les saisons, dont la voix est si éloquente à qui sait l'entendre, parloient à ces

(*a*) Les Protestans ont raison. Tous ces ouvrages des hommes disposent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu invisible & présent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

hommes ſenſibles & leur découvroient le maître de la nature ſous tous ſes rapports (*b*).

On n'entendoit point de ſons diſcordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plein-chant majeſtueux. Point de muſique ſautillante & profane. Un ſimple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant) accompagnoit la voix de ce grand peuple, & ſembloit le chant des immortels qui ſe mêloit aux vœux publics. Perſonne n'entroit ni ne ſortoit pendant la priere. Aucun ſuiſſe groſſier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les aſſiſtans étoient frappés d'un religieux & profond reſpect ; pluſieurs étoient proſternés, le viſage contre terre. Au milieu de ce ſilence, de ce recueillement univerſel, je fus ſaiſi d'une terreur ſacrée : il ſembloit que la Divinité fût deſcendue dans le temple & le rempliſſoit de ſa préſence inviſible.

Il y avoit des troncs aux portes pour les aumônes, mais ils étoient placés dans des paſſages obſcurs. Ce peuple ſavoit faire des œuvres de charité ſans le beſoin d'être remarqué. Enfin dans les momens d'adoration le ſilence étoit ſi religieuſement obſervé, que la ſainteté du lieu, jointe à l'idée de l'Être-Suprême, portoit dans tous les cœurs une impreſſion profonde & ſalutaire.

(*b*) Un ſauvage errant dans les bois, contemplant le ciel & la nature, ſentant, pour ainſi dire, le ſeul maître qu'il reconnoît, eſt plus près de la véritable religion qu'un Chartreux enfoncé dans ſa loge & vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

L'exhortation du paſteur à ſon troupeau étoit ſimple, naturelle, éloquente par les choſes encore plus que par le ſtyle. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer ; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur & la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'eſprit, tandis qu'il devoit toucher le cœur. C'étoit un pere qui converſoit avec ſes enfans ſur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale ſe trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point ; car le diſcours ne comportoit ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, & ſurtout point de lambeaux de poëtes découſus & fondus dans une proſe qui en devient ordinairement plus froide (*c*).

C'eſt ainſi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure, & le reſte du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons guere de fêtes religieuſes ; mais nous en avons de civiles, qui délaſſent le peuple ſans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme

---

(*c*) Ce qui me déplaît ſur-tout dans nos prédicateurs, c'eſt qu'ils n'ont point de principes ſtables & aſſurés en fait de morale ; ils puiſent leurs idées dans leur texte & non dans leur cœur : aujourd'hui ils ſont modérés, raiſonnables ; allez les entendre le lendemain, ils ſeront intolérans, extravagans. Ce ne ſont que des mots qu'ils proferent : peu leur importe même qu'ils ſe contrediſent, pourvu que leurs trois points ſoient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'Encyclopédie, & qui déclamoit contre les encyclopédiſtes.

ne doit reſter oiſif : à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ſes fonctions, il doit ſe reprocher de quitter les ſiennes. Le repos n'eſt point l'oiſiveté. L'inaction eſt un dommage réel fait à la patrie, & la ceſſation du travail eſt au fond un diminutif du trépas. Le temps de la priere eſt fixé : il eſt ſuffiſant pour élever le cœur vers Dieu. De longs offices amenent la tiédeur & le dégoût. Toutes les oraiſons ſecretes ſont moins méritoires que celles qui réuniſſent la publicité à la ferveur.

Écoutez la formule de la priere uſitée parmi nous ; chacun la répete & médite ſur toutes les penſées qu'elle renferme.

» Être unique, incréé, Créateur intelligent de ce vaſte univers ! puiſque ta bonté l'a donné en ſpectacle à l'homme, puiſqu'une auſſi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir ſur ce grand & bel ouvrage, ne permets pas qu'à l'exemple de la brute elle paſſe ſur la ſurface de ce globe ſans rendre hommage à ta toute-puiſſance & à ta ſageſſe. Nous admirons tes œuvres auguſtes. Nous béniſſons ta main ſouveraine. Nous t'adorons comme Maître : mais nous t'aimons comme Pere univerſel des êtres. Oui, tu es bon, autant que tu es grand ; tout nous le dit, & ſur-tout notre cœur. Si quelques maux paſſagers nous affligent ici-bas (*d*), c'eſt

---

(*d*) Le mal phyſique eſt comme un fardeau immenſe, mais ſupporté par la maſſe entiere des hommes. Chacun n'a que ſon poids, de ſorte que cette peſanteur, qui révolte au premier coup-d'œil, par la maniere dont elle eſt diviſée, n'excede point les forces de chaque individu.

ſans doute parce qu'ils ſont inévitables : d'ailleurs tu le veux, cela nous ſuffit ; nous nous ſoumettons avec confiance, & nous eſpérons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons grace de nous avoir créés pour te connoître.

Que chacun t'honore à ſa maniere & ſelon ce que ſon cœur lui dictera de plus tendre & de plus enflammé : nous ne donnerons point de bornes à ſon zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte ſe réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous ſommes foibles, miſérables, bornés, & que nous avons beſoin de ton bras ſecourable.

Si nous nous trompions, ſi quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah ! daigne ouvrir nos yeux & diſſiper les ténebres de notre eſprit ; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais ſi tu es ſatisfait de ces foibles hommages que nous ſavons être dûs à ta grandeur, à ta tendreſſe vraiment paternelle, donnes-nous la conſtance pour perſévérer dans les ſentimens reſpectueux qui nous animent. Conſervateur du genre humain ! toi qui l'embraſſes d'un coup-d'œil, toi qui fais que la charité embraſe de même les cœurs de tous les habitans de ce globe, qu'ils s'aiment tous comme freres, qu'ils t'adreſſent le même cantique d'amour & de reconnoiſſance !

Nous n'oſons dans nos vœux limiter la durée de notre vie ; ſoit que tu nous enleves de cette terre, ſoit que tu nous y laiſſes, nous n'échap-

perons point à ton regard : nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables décrets ; mais humbles, soumis & réfignés à tes volontés, daigne, soit que nous paſſions par une mort douce, soit par une mort douloureuſe, daigne nous attirer vers toi, ſource éternelle du bonheur. Nos cœurs ſoupirent après ta préſence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, & que nous volions dans ton ſein ! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait deſirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ſes penſées : il n'éleve vers toi des vœux ſi ardens que parce que ta créature ſe ſent née pour tes bienfaits ".

Mais, mon cher monſieur, lui dis-je, votre religion, ſi vous me permettez de vous le dire, eſt à peu-près celle des anciens patriarches, qui adoroient Dieu en eſprit & en vérité ſur le ſommet des montagnes. — Juſtement, vous avez trouvé le mot propre. Notre religion eſt celle d'Énoch, d'Élie, d'Adam. C'eſt bien là du moins la plus ancienne. Il en eſt de la religion comme de la loi ; la plus ſimple eſt la meilleure. Adorer Dieu, reſpecter ſon prochain, écouter cette conſcience, ce juge qui toujours veille aſſis au-dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleſte & ſecrete, tout le reſte eſt impoſture, fourberie, menſonge. Nos prêtres ne ſe diſent point excluſivement inſpirés de Dieu : ils ſe nomment nos égaux ; ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténebres ; ils ſuivent le point lumineux que Dieu a daigné

nous montrer ; ils l'indiquent à leurs freres ſans deſpotiſme, ſans oſtentation. Une morale pure, & point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni ſuperſtitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux, & nous en remercions ſincérement l'Auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu ; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame ? Quelle eſt votre opinion ſur ce grand & impénétrable ſecret ? Tous les philoſophes ont voulu le percer. Le ſage & l'inſenſé ont dit leur mot. Les ſyſtêmes les plus diverſifiés, les plus poétiques ſe ſont élevés ſur ce fameux chapitre. Il ſemble avoir allumé par excellence l'imagination des légiſlateurs. Qu'en penſe votre ſiecle ?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondit-il ; il ne faut que rentrer en ſoi-même pour ſentir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, qui ſent, qui penſe, qui veut, qui ſe détermine. Nous penſons que notre ame eſt diſtincte de la matiere, qu'elle eſt intelligente par ſa nature. Nous raiſonnons peu ſur cet objet : nous aimons à croire tout ce qui éleve la nature humaine. Le ſyſtême qui l'aggrandit davantage nous devient le plus cher, & nous ne penſons pas que des idées qui honorent les créatures d'un Dieu, puiſſent jamais être fauſſes. En adoptant le plan le plus ſublime, ce n'eſt point ſe tromper, c'eſt frapper au véritable but. L'incrédulité n'eſt que foibleſſe, & l'audace de la penſée eſt la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous

nous ſentons des aîles pour voler juſqu'à Dieu, & que rien ne contredit cette hardieſſe généreuſe? S'il étoit poſſible que nous nous trompaſſions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choſes plus beau que celui qui exiſte ; la puiſſance ſouveraine ſeroit donc limitée : j'ai preſque dit ſa bonté.

Nous croyons que toutes les ames ſont égales par leur eſſence, différentes par leurs qualités. L'ame d'un homme, & celle d'un animal, ſont également immatérielles ; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ; & voilà ce qui conſtitue ſon état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous penſons enſuite que tous les aſtres & que toutes les planetes ſont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce qu'on ſent dans l'un ne ſe trouve dans l'autre. Cette magnificence ſans bornes, cette chaîne infinie de ces différens mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaſte plan de la création. Eh bien! ces ſoleils, ces mondes ſi beaux, ſi grands, ſi divers, ils nous paroiſſent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles ſe croiſent, ſe correſpondent, & ſont toutes ſubornées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante & graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle ne perd point le ſouvenir de ce qu'elle a vu, & de ce qu'elle a appris : elle conſerve le magaſin de ſes idées, c'eſt ſon plus cher tréſor ; elle le tranſporte par-tout avec elle. Si elle s'eſt élancée vers

quelque

quelque découverte ſublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui ſont reſtés au-deſſous d'elle; elle monte en raiſon des connoiſſances & des vertus qu'elle a acquiſe. L'ame de Newton a volé par ſa propre activité vers toutes ces ſpheres qu'il avoit peſées. Il ſeroit injuſte de penſer que le ſouffle de la mort eût éteint ce puiſſant génie. Cette deſtruction ſeroit plus affligeante, plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il ſeroit de même abſurde de dire que ſon ame ſe ſeroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou ſtupide. En effet, il eut été inutile à l'homme de perfectionner ſon ame, ſi elle n'eût pas dû s'élever, ſoit par la contemplation, ſoit par l'exercice des vertus; mais un ſentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie : *Développe toutes tes forces, mépriſe la mort; il n'appartient qu'à toi de la vaincre & d'augmenter ta vie qui eſt la penſée.*

Pour ces ames rampantes, qui ſe ſont avilies dans la fange du crime ou de la pareſſe, elles retournent au même point d'où elles ſont parties, ou bien elles rétrogradent. C'eſt pour long-temps qu'elles ſont attachées ſur les triſtes bords du néant, qu'elles penchent vers la matiere, qu'elles forment une race animale & vile; & tandis que les ames généreuſes s'élancent vers la lumiere divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténebres où jaillit à peine un pâle rayon d'exiſtence. Tel monarque à ſon décès devient taupe; tel miniſtre, un ſerpent venimeux, habitant des marais empeſtés; tandis que l'écrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoiſſoit, a obtenu

un rang glorieux parmi ces intelligences amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames ; il avoit ſenti cette tranſmigration d'un corps à un autre ; mais ces ames tournoient ſur le même cercle, & ne ſortoient jamais de leur globe. Notre métempſycoſe eſt plus raiſonnée, & ſupérieure à l'ancienne. Ces eſprits nobles & généreux qui ont choiſi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs ſemblables, la mort leur ouvre une route glorieuſe & brillante. Que penſez-vous de notre ſyſtême ? — Il me charme ; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progreſſive, cette aſcenſion dans différens mondes, tous l'ouvrage de ſes mains, cette viſite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du monarque qui ouvre tous ſes domaines à l'œil fait pour les contempler. — Oui, mon frere, reprit-il avec enthouſiaſme, quelle image intéreſſante que tous ces ſoleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichiſſant dans leur courſe où ſe rencontrent des millions de nouveautés, ſe perfectionnant ſans ceſſe, devenant plus ſublimes à meſure qu'elles s'approchent du ſouverain Être, le connoiſſant plus parfaitement, l'aimant d'un amour plus éclairé, ſe plongeant dans l'océan de ſa grandeur ! O homme, réjouis-toi ! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles ; un ſpectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend ; tes eſpérances ſont grandes ; tu parcourras le ſein immenſe de la nature, juſqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle

tire ſa ſuperbe origine. — Mais les méchans, m'écriai-je, qui ont péché contre la loi naturelle, qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont régné pour eux ſeuls, que deviendront-ils ? Sans aimer la haine & la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon ſang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber ſur le foible & le juſte. — Ce n'eſt point à notre foibleſſe ſubordonnée encore à tant de paſſions, à prononcer ſur la maniere dont Dieu les punira ; mais il eſt certain que le méchant ſentira le poids de ſa juſtice. Loin de ſes regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron : elles ſeront toujours à une diſtance infinie. Voilà ce que nous oſons aſſurer. Mais ce n'eſt point à nous à meſurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas entiérement obſcurci l'entendement humain, que le cœur qui ne s'eſt point avili juſqu'à l'inſenſibilité, que les rois mêmes qui ne ſe ſont pas cru des dieux, pourront ſe purifier en améliorant leur eſpece pendant une longue ſuite d'années. Ils deſcendront dans des globes où le mal phyſique prédominant ſera le fouet utile qui leur fera ſentir leur dépendance, le beſoin qu'ils ont de clémence, & rectifiera les preſtiges de leur orgueil. S'ils s'humilient ſous la main qui les châtie, s'ils ſuivent les lumieres de la raiſon pour ſe ſoumettre, s'ils reconnoiſſent combien ils ſont

éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélérinage ſera infiniment abrégé ; ils mourront à la fleur de leur âge : on les pleurera ; tandis que ſouriant en abandonnant ce triſte globe, ils gémiront ſur le ſort de ceux qui doivent reſter après eux ſur une planete malheureuſe dont ils ſont délivrés. Ainſi tel qui craint la mort, ne fait ce qu'il craint : ſes terreurs ſont filles de ſon ignorance, & cette ignorance eſt la premiere punition de ſes fautes.

Peut-être auſſi que les plus coupables perdront le précieux ſentiment de la liberté. Ils ne ſeront point anéantis ; car l'idée du néant nous répugne : il n'y a point de néant ſous un Dieu créateur, conſervateur & réparateur. Que le méchant ne ſe flatte point de pouvoir s'y enfoncer ; il ſera pourſuivi par cet œil abſolu qui pénetre tout. Les perſécuteurs de toute eſpece végéteront ſtupidement dans la derniere claſſe de l'exiſtence ; ils ſeront livrés inceſſamment à une deſtruction renaiſſante qui ramenera leur eſclavage & leur douleur : mais Dieu ſeul ſait le temps qui doit les punir ou les abſoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

TEnez, voilà par exemple un ſaint vivant qui paſſe ; cet homme ſimplement vêtu d'une robe violette, ſe ſoutenant ſur un bâton, & dont la démarche & le regard n'annoncent ni oſtentation ni modeſtie affectée, c'eſt notre prélat. —Quoi ! votre prélat à pied ?—Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaiſe à porteurs, mais il ne s'en ſert que dans la plus grande néceſſité. Son revenu coule preſque en entier dans le ſein des pauvres : avant de répandre ſes bienfaits, il ne s'informe pas ſi un homme eſt attaché à ſes opinions particulieres ; il diſtribue des ſecours à tous les malheureux : il ſuffit qu'ils ſoient hommes. Il n'eſt point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point perſécuteur ; il n'abuſe point d'une autorité ſacrée pour ſe croire au niveau du trône. Son œil eſt toujours ſerein, image de cette ame, douce, égale & paiſible, qui ne met de chaleur & d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit ſouvent à ceux qu'il rencontre : *Mes amis, la charité, comme dit S. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaiſans, & vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais ſans orgueil, ſans aigreur. Ne tourmentez perſonne au ſujet de ſa croyance, & gardez-vous de vous préférer*

dans le fond du cœur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous ſerez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui diſpoſeroit abſolument de ſa penſée. Le fanatiſme, dans ſa cruelle opiniâtreté, a déja fait trop de mal pour ne pas redouter & prévenir juſqu'à ſes moindres apparences. Ce monſtre paroît d'abord flatter l'orgueil humain & aggrandir l'ame qui lui donne accès; mais bientôt il a recours à la ruſe, à la perfidie, à la cruauté; il foule aux pieds toute vertu, & devient le plus terrible fléau de l'humanité.

Mais, lui dis-je, quel eſt ce magiſtrat au port vénérable qui l'arrête & avec qui il converſe avec tant d'amitié? — C'eſt un des peres de la patrie, c'eſt le chef du ſénat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur ſobre & court repas, il ſera plus d'une fois queſtion du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin & des moyens de ſoulager leurs maux. Tel eſt l'intérêt qui les raſſemble & qu'ils traitent avec le plus beau zele, ils n'entrent jamais dans la vaine diſcuſſion de ces antiques & riſibles prérogatives qui exerçoient ſi puérilement les eſprits graves de votre temps.

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

MAis quel eſt ce jeune homme que je vois environné d'une foule empreſſée? Comme la joie ſe peint dans tous ſes mouvemens! comme ſon front eſt brillant! que lui eſt-il arrivé d'heureux? d'où vient-il? — Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoique nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui répond à ce que vous appelliez parmi vous *premiere communion*. Nous obſervons de fort près le goût, le caractere, les actions les plus ſecretes d'un jeune homme. Dès qu'on s'apperçoit qu'il cherche les endroits ſolitaires pour y réfléchir; dès qu'on le ſurprend l'œil attendri, attaché ſur la voûte du firmament, contemplant dans une douce extaſe ce rideau azuré qui lui ſemble prêt à s'ouvrir; alors il n'y a plus de temps à perdre, c'eſt un ſigne que ſa raiſon a toute ſa maturité & qu'il peut recevoir avec fruit le développement des merveilles que le Créateur a opérées.

Nous choiſiſſons une nuit où, dans un ciel ſerein, l'armée des étoiles brille dans tout ſon éclat. Accompagné de ſes parens & de ſes amis, le jeune homme eſt conduit à notre obſervatoire: tout-à-coup nous appliquons à ſon œil un téleſ-

cope (*a*) ; nous faiſons deſcendre ſous ſes yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottans avec ordre dans l'eſpace : nous lui ouvrons, pour ainſi dire, l'abîme de l'infini. Tous ces ſoleils allumés viennent en foule ſe preſſer ſous ſon regard étonné. Alors un paſteur vénérable lui dit d'une voix impoſante & majeſtueuſe : » Jeune homme ! voilà le Dieu de l'uni-
» vers qui ſe révele à vous au milieu de ſes ou-
» vrages. Adorez le Dieu de ces mondes, ce
» Dieu dont le pouvoir étendu ſurpaſſe & la
» portée de la vue de l'homme & celle même
» de ſon imagination. Adorez ce Créateur,
» dont la majeſté reſplendiſſante eſt imprimée
» ſur le front des aſtres qui obéiſſent à ſes loix.
» En contemplant les prodiges échappés de ſa
» main, ſachez avec quelle magnificence (*b*)

(*a*) Le téleſcope eſt le canon moral qui a battu en ruine toutes les ſuperſtitions, tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il ſemble que notre raiſon ſe ſoit aggrandie à proportion de l'eſpace immésurable que nos yeux ont découvert & parcouru.

(*b*) Monteſquieu dit quelque part que les tableaux qu'on fait de l'enfer ſont achevés, mais que lorſqu'on parle du bonheur éternel on ne ſait que promettre aux honnêtes gens. Cette penſée eſt un abus de cet eſprit ſaillant qu'il place quelquefois mal-à-propos. Que tout homme ſenſible réfléchiſſe un moment ſur la foule des plaiſirs vifs & délicats qu'il doit à l'eſprit. Combien ils ſurpaſſent ceux qu'il reçoit des ſens ! Et le corps lui-même, qu'eſt-il ſans ame ? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuſe & profonde, où l'imagination agréablement flattée vole ſans obſtacle & ſe crée des voluptés exquiſes & variées, qui n'ont aucune reſſemblance avec les plaiſirs matériels. Pourquoi la puiſſance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état ? L'extaſe qui remplit

» il peut récompenſer le cœur qui s'élevera
» vers lui. N'oubliez point que parmi ſes œu-
» vres auguſtes, l'homme doué de la faculté
» de les appercevoir & de les ſentir, tient le
» premier rang, & qu'enfant de Dieu il doit
» honorer ce titre reſpectable ! «

Alors la ſcene change : on apporte un microſcope ; on lui découvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que ſon œil apperçoit pour la premiere fois, qui ſe meuvent dans leur inconcevable petiteſſe, & qui ſont doués des mêmes organes appartenans aux coloſſes de la terre, lui préſentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le paſteur reprend du même ton : » Êtres
» foibles que nous ſommes, placés entre deux
» infinis, opprimés de tout côté ſous le poids
» de la grandeur divine, adorons en ſilence la
» même main qui alluma tant de ſoleils, im-
» prima la vie & le ſentiment à des atômes im-
» perceptibles ! Sans doute, l'œil qui a com-
» poſé la ſtructure délicate du cœur, des nerfs,
» des fibres du ciron, lira ſans peine dans les
» derniers replis de notre cœur. Quelle penſée
» intime peut ſe dérober à ce regard abſolu
» devant lequel la voie lactée ne paroît pas plus
» que la trompe de la mite ? Rendons toutes
» nos penſées dignes du Dieu qui les voit naître

---

l'ame du juſte méditant ſur de grands objets n'eſt-elle pas un avant-goût du plaiſir qui l'attend lorſqu'il contemplera ſans voile le vaſte plan de l'univers ?

» & qui les obſerve. Combien de fois dans
» le jour, le cœur peut s'élancer vers lui &
» ſe fortifier dans ſon ſein ! Hélas ! tout le temps
» de notre vie ne peut être mieux employé,
» qu'à lui dreſſer au fond de notre ame un
» concert éternel de louanges & d'actions de
» graces ! «

Le jeune homme ému, étonné, conſerve la double impreſſion qu'il a reçue preſque au même inſtant : il pleure de joie, il ne peut raſſaſier ſon ardente curioſité ; elle s'enflamme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne ſont plus qu'un long cantique d'admiration. Son cœur palpite de ſurpriſe & de reſpect ; & dans ces inſtans ſentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Être des êtres ? Comme il ſe remplit de ſa préſence ! Comme ce téleſcope étend, aggrandit ſes idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers ! Il guérit de l'ambition terreſtre & des petites haines qu'elle enfante : il chérit tous les hommes animés du ſouffle égal de la vie ; il eſt le frére de tout ce que le Créateur a touché (*c*).

Sa gloire déſormais ſera de moiſſonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il ſe trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choſes. Il ſe dit : Dieu s'eſt manifeſté à moi ; mon œil a viſité Saturne,

(*c*) On a voulu ridiculiſer un ſaint qui diſoit : *Paiſſez, ma ſœur la brebis ; bondiſſez de joie, poiſſons qui êtes mes freres.* Ce ſaint valoit mieux que ſes confreres, il étoit vraiment philoſophe.

l'étoile Sirius & les ſoleils preſſés de la voie lactée. Je ſens que mon être s'eſt aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant & ſa grandeur. Oh ! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence & la vie ! J'entrevois quel ſera le deſtin de l'homme vertueux ! O Dieu magnifique ! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il revient pluſieurs fois ſe remplir de ces objets ſublimes. Dès ce jour il eſt initié avec les êtres penſans ; mais il garde ſcrupuleuſement le ſecret, afin de ménager le même degré de plaiſir & de ſurpriſe à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on ſent de tels prodiges. Au jour conſacré aux louanges du Créateur, c'eſt un ſpectacle édifiant que de voir ſur notre obſervatoire les nombreux adorateurs de Dieu, tomber tous à genoux, l'œil appliqué ſur un téleſcope & l'eſprit en prieres, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles (*d*). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été compoſées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation ; elles ſont dans toutes les bouches, & peignent la ſageſſe & la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas comment un peuple entier invoquoit jadis

(*a*) Si demain le doigt de l'Éternel gravoit ces mots ſur la nue, en caracteres du feu : *Mortels, adorez un Dieu !* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât ? Eh quoi, mortel inſenſé & ſtupide ! as-tu beſoin que Dieu te parle françois, chinois, arabe ? Que ſont les étoiles innombrables ſemées dans l'eſpace, ſinon des caracteres ſacrés, intelligibles à tous les yeux, & qui annoncent viſiblement un Dieu qui ſe révele ?

Dieu dans une langue qu'il n'entendoit point ; ce peuple étoit bien abſurde ou brûloit du zele le plus dévorant.

Parmi nous, ſouvent un jeune homme cédant à ſon tranſport, exprime à toute l'aſſemblée les ſentimens dont ſon cœur eſt plein (*e*) ; il communique ſon enthouſiaſme aux cœurs les plus froids ; l'amour enflamme & frappe ſes expreſſions. L'Éternel ſemble alors, deſcendu au milieu de nous, écouter ſes enfans qui s'entretiennent de ſes ſoins auguſtes & de ſa clémence paternelle. Nos phyſiciens, nos aſtronomes s'empreſſent dans ces jours d'alégreſſe à nous révéler leurs plus belles découvertes ; hérauts de la Divinité, ils nous font ſentir ſa préſence dans les objets qui nous paroiſſent les plus inanimés : tout eſt rempli de Dieu, diſent-ils, & tout le révele (*f*) !

Auſſi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il ſe trouve un ſeul athée (*g*). Ce

(*e*) Quand un jeune homme a l'enthouſiaſme de la vertu, fût-il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper : laiſſez-le faire, il ſe rectifiera ſans vous : en voulant le corriger d'un mot vous tueriez peut-être ſon ame.

(*f*) Le culte extérieur des anciens conſiſtoit en fêtes, en danſes, en hymnes, en feſtins, le tout avec très-peu de dogmes. La Divinité n'étoit pas pour eux un être ſolitaire, armé de foudres. Elle daignoit ſe communiquer & rendre ſa préſence viſible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la triſteſſe & les larmes. Le légiſlateur qui connoîtra le mieux le cœur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaiſir.

(*g*) C'eſt à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu eſt contradictoire, & qu'il eſt impoſſible qu'un tel Être exiſte : c'eſt le devoir de celui qui nie d'alléguer ſes raiſons.

n'eſt point la crainte qui fermeroit ſa bouche : nous le trouverions aſſez à plaindre pour lui infliger d'autre ſupplice que la honte ; nous le bannirions ſeulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public & opiniâtre d'une vérité palpable, conſolante & ſalutaire (*h*). Mais avant, nous lui ferions faire un cours aſſidu de phyſique expérimentale ; il ne ſeroit pas poſſible alors qu'il ſe refuſât à l'évidence que lui préſenteroit cette ſcience approfondie. Elle a ſu découvrir des rapports ſi étonnans, ſi éloignés & en même temps ſi ſimples, depuis qu'ils ſont connus ; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans ſon ſein, maintenant expoſées au grand jour ; la nature enfin eſt ſi éclairée dans ſes moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne ſeroit pas regardé ſeulement comme un fou, mais comme un être pervers, & la nation entiere prendroit le deuil à cette occaſion pour marquer ſa douleur profonde (*i*).

Graces au ciel, comme perſonne dans notre ville n'a la miſérable manie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions extravagantes & diamétralement oppoſées au jugement univerſel des

---

(*h*) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable, & qui ſe conſacrent tout entiers au bien public, je ne démentirai point l'hiſtoire, mais cela me paroît la choſe du monde la plus inconcevable.

(*i*) La préſence intime & univerſelle d'un Dieu bon & magnifique, ennoblit la nature & répand par-tout je ne ſais quel air vivant & animé qu'une doctrine ſceptique & déſeſpérante ne peut donner.

hommes, nous ſommes tous d'accord ſur ce point important ; & celui-là poſé, je n'aurai pas de peine (*k*) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure ſe déduiſent d'eux-mêmes, appuyés qu'ils ſont ſur cette baſe inébranlable.

On penſoit dans votre ſiecle qu'il étoit impoſſible de donner au peuple une religion purement ſpirituelle ; c'étoit une erreur grave. Pluſieurs de vos philoſophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fauſſe. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant ſi difficile à ſaiſir. Il eſt bon de le répéter encore une fois : *C'eſt l'ame qui ſent Dieu.* Pourquoi le menſonge ſeroit-il plus naturel à l'homme que la vérité ? Il vous auroit ſuffi de bannir les impoſteurs qui trafiquoient des choſes ſacrées, qui ſe prétendoient médiateurs entre la Divinité & l'homme, & qui diſtribuoient des préjugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

Enfin l'idolâtrie, ce monſtre antique, que les peintres, les ſtatuaires & les poëtes avoient déifié à l'envi l'un de l'autre pour l'aveuglement & le malheur du monde, eſt tombé ſous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, être incréé, être ſpirituel, telle eſt la baſe de notre religion. Il ne faut qu'un ſoleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuſe pour éclairer la raiſon humaine.

(*k*) *Je crains Dieu*, diſoit quelqu'un, *& après Dieu je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

Tous ces ſoutiens étrangers & factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faiſoient que l'étouffer ; ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aſpect de la ſimple vérité ; mais c'étoit un état d'ivreſſe qui devenoit dangereux. L'eſprit religieux a fait naître le fanatiſme : on a voulu commander telle & telle adoration ; & la liberté de l'homme bleſſée dans ſon plus beau privilege s'eſt juſtement révoltée. Nous abhorrons cette eſpece de tyrannie ; nous ne demandons rien au cœur qui ne ſait pas ſentir : mais en eſt-il un ſeul qui ſe refuſe à ces traits lumineux & touchans qui ne lui ſont offerts que pour ſon propre bonheur (*l*) ?

(*l*) Je crois qu'il eſt dangereux de faire des ſermons contre l'incrédulité. Celui qui monte en chaire, ſe propoſe de parler pour la multitude. La multitude n'eſt point incrédule. Se propoſer en ſa préſence de prouver la vérité de la religion, & de réfuter ſes adverſaires, c'eſt lui donner un apperçu qui peut avoir des conſéquences dangereuſes. L'orateur doit ſuppoſer ſa foi établie ; car comment convaincre, en s'éloignant de cette baſe.

La morale ſera toujours mieux placée dans un ſermon que la théologie. La morale ſe ſent & ſera toujours du goût du peuple. L'expérience journaliere des maux de l'injuſtice, lui rendra toujours chere la peinture des devoirs, auxquels tous les hommes ſont ſoumis. Il reconnoîtra avec volupté que les riches & les grands doivent un tribut à la foibleſſe & à l'infortune.

Comme la religion eſt fondée ſur des faits & ſur des déciſions qui ſont elles-mêmes des faits, qui en imagine en ſuppoſe, & qui en ſuppoſe s'égare. Les controverſes en fait de religion ſont donc déplacées dans la chaire, & devroient être interdites. Car c'eſt l'attaque du théologien, qui le plus ſouvent donne lieu à la défenſe de l'incrédule. Que l'orateur ſacré joigne la prudence à ſes autres talens,

C'eſt donner atteinte à l'Être infiniment parfait, que de calomnier la raiſon & de la préſenter comme un guide incertain & trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, eſt bien préférable à ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles ſont fauſſes, c'eſt qu'elles ne produiſent que de funeſtes effets : c'eſt un édifice qui penche & qui a beſoin d'être perpétuellement étayé. La loi naturelle eſt une tour inébranlable (*m*) ; elle n'ap-

---

le combat n'aura pas lieu, & le ſilence empêchera un grand ſcandale.

En ſe fondant ſur la ſublimité de la morale évangélique, quel avantage n'aura pas l'orateur ſacré ? Il pourra atteſter qu'elle a été inſpirée aux hommes par la Divinité même. Qu'elle eſt belle, qu'elle eſt douce cette morale ! mais, hélas ! des charlatans l'ont habillée en comédienne, des déclamations glapiſſantes ont dénaturé ce qu'elle a de grand & d'admirable. La morale évangélique eſt la douceur même, les prêtres l'ont faite dure & acariâtre ; elle eſt la ſimplicité, la charité même, les prêtres l'ont faite faſtueuſe, intéreſſée, avaricieuſe.

Il viendra un temps, a dit Jeſus-Chriſt, où les hommes adoreront Dieu en eſprit, en vérité ; ce culte eſt inhérent à la nature de l'homme ; il a beſoin d'épancher ſon cœur vers l'Auteur de ſon être. Tous les hommes, même les plus ſtupides, ont une idée d'un Être créateur, & s'il eſt vrai que cette idée ſoit plus développée chez les uns que chez les autres, elle exiſte chez tous, & dans un ſens il n'y a point d'athée.

(*m*) La loi naturelle, ſi ſimple & ſi pure, parle un langage uniforme à toutes les nations : elle eſt intelligible pour tout être ſenſible ; elle n'eſt point environnée d'ombres, de myſteres ; elle eſt vivante ; elle eſt gravée dans tous les cœurs en caracteres ineffaçables : ſes décrets ſont à couvert des révolutions de la terre, des injures du temps, des caprices de l'uſage. Tout homme vertueux en eſt le prêtre. Les erreurs & les vices ſont ſes victimes. L'uni-

porte point la diſcorde, mais la paix & l'égalité. Les fourbes qui ont oſé faire parler Dieu au ton de leurs propres paſſions, ont fait paſſer pour des vertus les actions les plus noires ; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont précipité dans l'athéiſme les cœurs ſenſibles qui aimoient mieux anéantir l'idée d'un Être vindicatif que de montrer cet Être effroyable à l'univers (*n*).

Nous au contraire, c'eſt ſur la bonté du Créateur ſi viſiblement empreinte que nous élevons nos cœurs vers lui. Les ombres d'ici-bas, les maux paſſagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point : tout cela, ſans doute, eſt utile, néceſſaire, & nous eſt

---

vers eſt ſon temple, & Dieu la ſeule Divinité qu'elle encenſe. On a répété ceci mille fois ; mais il eſt bon de le redire encore. Oui, la morale eſt la ſeule religion néceſſaire à l'homme : il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable ; il eſt vertueux dès qu'il ſe rend utile : en rentrant dans le fond de ſon cœur, en conſultant ſon être, tout homme ſaura ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

(*n*) C'eſt en écraſant les hommes à force de terreurs, c'eſt en troublant leur entendement, que la plupart des légiſlateurs en ont fait des eſclaves & ſe ſont flattés de les retenir éternellement ſous le joug. L'enfer des chrétiens eſt ſans contredit le blaſphême le plus injurieux fait à la bonté & à la juſtice divine. Le mal fait toujours ſur l'homme des impreſſions beaucoup plus fortes que le bien ; ainſi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les religions du monde. Elles diſpoſent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle ſans ceſſe en eux le ſentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une eſpérance reſpectueuſe honoreroient davantage l'Auteur de tout bien.

même imposé pour notre plus grande félicité. Il est un terme à nos connoissances ; nous ne pouvons savoir ce que Dieu fait. Que l'univers vienne à se dissoudre ! pourquoi craindre ? quelque révolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le sein de Dieu.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

JE sortois du temple. On me conduisit dans une place non éloignée pour considérer à loisir un monument nouvellement bâti : il étoit en marbre ; il aiguisoit ma curiosité & m'inspira le desir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il signifioit ; on me laissa le plaisir & la gloire de le deviner.

Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majesté de son front, à la noblesse de sa taille, à ses attributs de concorde & de paix, je reconnus l'humanité sainte. D'autres statues étoient à genoux, & représentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords. Hélas ! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer ; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avoient causées pendant plus de vingt siecles.

La France, à genoux, imploroit le pardon de

la nuit horrible de la St-Barthelemi, de la dure révocation de l'édit de Nantes, & de la perſécution des ſages qui naquirent dans ſon ſein. Comment avec la douceur de ſon front commit-elle de ſi noirs attentats ! L'Angleterre abjuroit ſon fanatiſme, ſes deux roſes, & tendoit la main à la philoſophie ; elle promettoit de ne plus verſer que le ſang des tyrans (*a*). La Hollande déteſtoit ſes partis de Gomar & d'Arminius, & le ſupplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne cachoit ſon front altier, & ne voyoit qu'avec horreur l'hiſtoire de ſes diviſions inteſtines, de ſes fureurs énergumenes, de ſa rage théologique, qui avoit ſinguliérement contraſté avec ſa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ſes mépriſables confédérés, qui de mon temps, déchirerent ſon ſein & renouvellerent les atrocités des croiſades. L'Eſpagne, plus coupable encore que ſes ſœurs, gémiſſoit d'avoir couvert le nouveau continent de trente-cinq millions de cadavres, d'avoir pourſuivi les reſtes déplorables de mille nations dans le fond des forêts & dans les trous des rochers ; d'avoir accoutumé des animaux, moins féroces qu'eux, à boire le ſang humain (*b*)..... Mais l'Eſpagne avoit beau gémir, ſupplier, elle ne devoit point obtenir ſon pardon ; le ſupplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit dépoſer à jamais contr'elle (*c*). Le ſtatuaire avoit

(*a*) Elle a tenu parole.

(*b*) Les Européens au Nouveau-Monde, quel livre à faire !

(*c*) Lorſque je ſonge à ces infortunés qui ne tiennent à

repréſenté pluſieurs eſclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de ſang compoſoit ſa figure, & cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la mémoire de ſes forfaits (*d*).

On voyoit dans le lointain l'Italie, cauſe originelle de tant de maux, premiere ſource des fureurs qui couvrirent les deux mondes, proſternée & le front contre terre ; elle étouffoit ſous ſes pieds la torche ardente de l'excommunication ; elle ſembloit n'oſer avancer pour ſolliciter ſon pardon. Je voulus conſidérer de près les traits de ſon viſage ; mais un coup de foudre récemment tombé l'avoit défiguré, & lorſque je m'approchai elle étoit méconnoiſſable & toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuſe levoit ſon front touchant au milieu de ces femmes humbles & humiliées. Je remarquai que le ſtatuaire avoit donné à ſon

---

la nature que par la douleur, enſevelis vivans dans les entrailles de la terre, ſoupirant après ce ſoleil qu'ils ont eu le malheur de voir & qu'ils ne verront plus, qui gémiſſent dans ces horribles cachots, autant de fois qu'ils reſpirent, & qui ſavent ne devoir ſortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort ; alors un friſſon intérieur parcourt tout mon être, je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, reſpirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuſe demeure ; je vois l'or, idole de la terre, ſous ſon véritable aſpect, & je ſens que la Providence doit attacher à ce même métal, ſource de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a cauſés, même avant de voir le jour.

(*d*) Vingt millions d'hommes ont été égorgés ſous le fer de quelques Eſpagnols, & l'empire d'Eſpagne contient à peine ſept millions d'ames !

viſage les traits de cette nation libre & courageuſe qui avoit briſé les fers de ſes tyrans. Le chapeau du grand Tell ornoit ſa tête (*e*) ; c'étoit le diadême le plus reſpectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle ſourioit à l'auguſte philoſophie, ſa ſœur, dont les mains pures & blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un œil plein d'amour.

Je ſortois de cette place, lorſque vers la droite j'apperçus ſur un magnifique piédeſtal un negre, la tête nue, le bras tendu, l'œil fier, l'attitude noble, impoſante. Autour de lui étoient les débris de vingt ſceptres. A ſes pieds on liſoit ces mots : *Au vengeur du Nouveau-Monde !*

Je jetai un cri de ſurpriſe & de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes tranſports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus inſultante. Son génie, ſon audace, ſa patience, ſa fermeté, ſa vertueuſe vengeance ont été récompenſés : il a briſé les fers de ſes compatriotes. Tant d'eſclaves op-

(*e*) Si Platon revenoit au monde, ſes regards tomberoient, ſans doute, avec admiration ſur les républiques Helvétiques. Les Suiſſes ont excellé dans ce qui fait l'eſſence des républiques, c'eſt-à-dire, dans la conſervation de leur liberté ſans rien entreprendre ſur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour du travail, cette alliance avec toutes les nations qui eſt unique dans l'hiſtoire, la force & le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la différence des religions, voilà ce qui devroit ſervir de modele aux peuples & les faire rougir de leur extravagance.

primés ſous le plus odieux eſclavage, ſembloient n'attendre que ſon ſignal pour former autant de héros. Le torrent qui briſe ſes digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt, moins violent. Dans le même inſtant ils ont verſé le ſang de leurs tyrans. François, Eſpagnols, Anglois, Hollandois, Portugais, tout a été la proie du fer, du poiſon & de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce ſang qu'elle attendoit depuis long-temps, & les oſſemens de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors & treſſaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits impreſcriptibles, puiſque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il eſt le dieu, & l'autre lui a décerné des hommages & des couronnes. Il eſt venu comme l'orage qui s'étend ſur une ville criminelle que ſes foudres vont écraſer. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de juſtice avoit remis ſon glaive : il a donné l'exemple que tôt ou tard la cruauté ſera punie, & que la Providenee tient en réſerve de ces ames fortes qu'elle déchaîne ſur la terre pour rétablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a ſu détruire (*f*).

(*f*) Ce héros, ſans doute, épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté à leurs negres ; époque mémorable & touchante qui m'a fait verſer des larmes de joie, & qui me fera déteſter les chrétiens qui ne les imiteront pas.

CHAPITRE XXIII.

Le pain, le vin, &c.

J'Étois ſi charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque inſtant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner étoit ſonnée. Comme j'étois loin de mon quartier, & que tous les gens de ma connoiſſance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner & reconnoître du moins ſa complaiſance : mais à chaque pas je perdois la carte ; je traverſai pluſieurs rues ſans rencontrer un ſeul bouchon.

Que ſont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergiſtes, tous ces marchands de vin, qui, unis & diviſés dans le même emploi, étoient toujours en procès (*a*) & peu-

(*a*) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe, & celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'eſt une choſe curieuſe à examiner que les ſtatuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement ſiege gravement pendant pluſieurs audiences pour fixer invariablement les droits d'un rôtiſſeur. Il vient de s'élever une cauſe unique en ce genre : la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Monteſquieux, des Corneilles, &c. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cervelles penſantes forme ſon patrimoine, que les connoiſſances humaines fixées ſur le papier ſont un effet qu'elle ſeule peut commercer, & que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions ſingulieres ont été publiquement expoſées dans un mémoire imprimé. M. Linguet, hommes de lettres, éloquent & plein de génie, a verſé le

ploient jadis cette grande ville ? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour ? — C'étoit encore là un des abus que votre ſiecle laiſſoit ſubſiſter. On toléroit une falſification mortelle qui tuoit les citoyens en ſanté. Le pauvre, c'eſt-à-dire, les trois quarts de la ville, qui ne pouvant faire venir à grands frais des vins naturels, entraîné par la ſoif, par le beſoin de réparer ſes forces abattues, trouvoit après le travail une mort lente dans cette boiſſon déteſtable, dont l'uſage journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient affoiblis, les entrailles deſſéchées.... — Que voulez-vous ? les droits d'entrée étoient devenus ſi exceſſifs, qu'ils ſurpaſſoient de beaucoup le prix de la denrée. On eût dit que le vin étoit défendu par la loi, ou que le ſol de la France fût celui de l'Angleterre. Mais peu importoit qu'une ville entiere fût empoiſonnée, pourvu que le bail des fermes hauſſât d'année en année (*b*). Il falloit que le papier

---

ridicule à pleines mains ſur ces riſibles allégations ; mais ce ridicule perçant retombe naturellement ſur la pauvre légiſlation du commerce en France.

(*b*) Un villageois poſſédoit un âne, lequel portoit deux grands paniers poſés en équilibre ſur ſon dos. On remplit les paniers de pommes, & les pommes excédoient la meſure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement leſté, marchoit d'un pas obéiſſant & docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mûres qui pendoient à des arbres : *Tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puiſque tu portes les autres*, & il en chargea ſon âne. L'âne auſſi patient que ſon maître étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit plus, la meſure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme ſur ſon chemin : *Oh !* dit-il, *pour une, pour une ſeule tu ne la refuſeras pas.* Le pauvre

timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix, pour satisfaire l'horrible avidité du traitant ; & comme les grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparoisse : c'étoit ainsi qu'ils appelloient la partie laborieuse de la nation. — Comment se pouvoit-il qu'on eût détourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier & aussi funeste à la société ? Quoi ! l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville, & l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut ? Ah, peuple barbare ! parmi nous, dès que le mêlange trompeur se fait sentir, ce crime est capital, l'empoisonneur est mis à mort : mais aussi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les marchés publics tels que la nature les a façonnés, & le bourgeois de Paris, riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin salutaire à la santé de son roi, de son roi qu'il aime, & qui est sensible autant à son estime qu'à son amour. — Et le pain, est-il cher ? — Il reste presque toujours au même prix (*c*), parce qu'on

---

âne ne put rien répondre, mais tomba de lassitude, & mourut sous le faix.

Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, & le peuple est l'âne : mais il est un peuple-âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre ; il mourra debout.

(*c*) Le meilleur moyen pour diminuer la masse du crime est de rendre un peuple aisé & content. La nécessité, le besoin enfantent les trois quarts des forfaits, & le peuple chez qui regne l'abondance ne recele ni meurtriers ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit savoir, c'est

à ſagement établi des greniers publics, toujours pleins en cas de beſoin ; & que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur & du conſommateur, & tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'eſt pas défendue, parce qu'elle eſt très-utile ; mais on y met des bornes judicieuſes. Un homme éclairé & integre veille à cet équilibre, & ferme les portes dès qu'il panche trop d'un côté (*d*). D'ailleurs, des canaux coupent le royaume & permettent une libre circulation : nous avons ſu joindre la Saône à la Moſelle & à la Loire, & opérer ainſi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ſes tréſors d'Amſterdam à Nantes, & de Rouen à Marſeille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province, favoriſée des plus doux regards du ſoleil. En vain un citoyen zélé vous offroit ſes lumieres &

---

que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête ſuffiſance.

(*d*) Nous faiſons les plus belles ſpéculations du monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, & jamais les bévues n'ont été ſi multipliées. Le ſentiment nous éclaireroit ſans doute d'une maniere plus ſûre. Nous ſommes devenus barbares & ſceptiques, une prétendue balance à la main. Redevenons hommes. C'eſt le cœur & non le génie qui fait les opérations grandes & généreuſes. Henri IV a été le meilleur des rois, non par l'étendue de ſes connoiſſances, mais parce qu'aimant ſincérement les hommes, le cœur lui dictoit ce qui devoit aſſurer leur bonheur. Quel ſiecle malheureux que celui où on le raiſonne !

ſon courage ; tandis que vous payiez chérement des ouvriers frivoles, vous avez laiſſé cet honnête homme ſe morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres ſont ſi bien cultivées, l'état de laboureur eſt devenu ſi honorable, l'ordre & la liberté regnent tellement dans nos campagnes, que ſi quelque homme puiſſant abuſoit de ſon miniſtere pour commettre quelque monopole, alors la juſtice qui s'éleve au-deſſus des palais, mettroit un frein à ſa témérité. La juſtice n'eſt plus un vain nom, comme dans votre ſiecle ; ſon glaive deſcend ſur toute tête criminelle, & cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple ; car les premiers ſont cent fois plus diſpoſés au vol, à la rapine, aux concuſſions de toute eſpece.

— Entretenez-moi, je vous prie, de cette matiere importante. Il me ſemble que vous avez adopté la ſage méthode d'emmagaſiner les bleds ; cela eſt très-bien fait ; on prévient ainſi & d'une maniere ſûre les calamités publiques. Mon ſiecle a commis de graves erreurs à ce ſujet ; il étoit fort en calcul ; mais il n'y faiſoit jamais entrer la ſomme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés ſuppoſoient gratuitement l'ordre, parce qu'avec ce reſſort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh ! comme on ſe diſputoit ſur la fameuſe loi d'exportation (*e*) ; &

(*e*) Cette fameuſe loi, qui devoit être le ſignal de la félicité publique, a été le ſignal de la famine : elle s'eſt aſſiſe ſur les gerbes des récoltes les plus fortunées ; elle a

pendant ces belles diſputes, comme le peuple ſouffroit la faim ! — Remerciez la Providence qui gouvernoit ce royaume ; ſans elle vous auriez brouté l'herbe des champs ; mais elle a eu pitié de vous, & vous a pardonné, parce que vous ne ſaviez ce que vous faiſiez. Que l'erreur eſt prolifique !

Il eſt une profeſſion commune à preſque tous les citoyens, c'eſt l'agriculture, priſe dans un ſens univerſel. Les femmes, comme plus foibles & deſtinées aux ſoins purement domeſtiques, ne travaillent jamais à la terre ; leurs mains filent

---

dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient ſous l'abondance des grains. Un fléau moral, juſqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu ſon propre ſol étranger, & a montré dans le jour le plus horrible la dépravation humaine. L'homme s'eſt montré le plus cruel ennemi de l'homme. Épouvantable exemple, auſſi dangereux que le fléau même. La loi enfin a conſacré elle-même l'inhumanité particuliere. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les fauteurs de cette loi ; elle fera peut-être du bien un jour : mais ils doivent éternellement ſe reprocher d'avoir cauſé, ſans le vouloir, la mort de pluſieurs milliers d'hommes & les ſouffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités ; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puiſſamment excitée par cette amorce dangereuſe. *C'eſt un ſiphon* (dit énergiquement M. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du commerce, & avec lequel il a ſucé la ſubſtance du peuple.* La clameur publique doit l'emporter ſur les *Éphémérides*. On pouſſe des cris douloureux ; donc l'inſtitution eſt actuellement mauvaiſe. Que le mal parte d'une cauſe locale, n'importe, il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, ſentir qu'un beſoin de premiere néceſſité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens ; qu'une nouveauté auſſi étrange dans un vaſte royaume lui donneroit une ſecouſſe qui opprimeroit certainement la partie la plus foible. C'étoit cependant le contraire que les économiſtes

la laine, le lin, &c. les hommes rougiroient de les charger de quelque métier pénible.

Trois choſes ſont ſpécialement en honneur parmi nous ; faire un enfant, enſemencer un champ, & bâtir une maiſon. Auſſi les travaux des campagnes ſont modérés. On ne voit point de manouvriers ſe fatiguer dès l'aurore pour ne ſe repoſer qu'après le coucher du ſoleil, porter toute la chaleur du jour & tomber épuiſés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Étoit-il une deſtinée plus affreuſe, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en

---

ſe promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le deſir même du bien public, qu'ils n'ont pas aſſez mûri le projet, qu'ils l'ont iſolé, tandis que tout ſe touche dans l'ordre politique. Ce n'eſt pas aſſez d'être calculateur, il faut être homme d'état ; il faut eſtimer ce que les paſſions détruiſent, alterent ou changent ; il faut peſer ce que l'action des riches peut opérer ſur la partie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que ſous trois faces, & l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers, qui compoſe à elle ſeule les trois quarts de la nation. Le prix de leur journée n'a point hauſſé, & l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dépendance : ils n'ont pu appaiſer les cris de leurs enfans par un travail redoublé. La cherté du pain a été le thermometre des autres alimens, & le particulier s'eſt trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles ; on l'a tournée contre la patrie, dont elle devoit faire la ſplendeur. Gémiſſez, écrivains ! & quoique vous ayez ſuivi les mouvemens généreux d'un cœur vraiment patriotique, ſentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre ſiecle & les hommes, & de leur avoir préſenté un bienfait qu'ils ont changé en poiſon ; c'eſt à vous préſentement de ſoulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remede, & de le ſauver, s'il vous eſt poſſible : *Hic labor, hoc opus.*

ſous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, & qui rempliſſoient de gémiſſemens l'étroit & court eſpace de leur vie ! Quel eſclavage n'étoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en impoſant des tributs à l'indigence la plus extrême ! Cet excès de mépris affoibliſſoit en eux le ſentiment même du déſeſpoir ; & dans ſa déplorable condition, le payſan accablé, avili, en traçant un dur ſillon, courboit la tête & ne ſe diſtinguoit plus de ſon bœuf.

Nos campagnes fertiliſées retentiſſent de chants d'alégreſſe. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche eſt modérée, & dès qu'elle eſt finie la joie recommence : des intervalles de repos rendent le zele plus actif, il eſt toujours entretenu par des jeux & des danſes champêtres. On alloit autrefois chercher le plaiſir dans les villes ; on va aujourd'hui le trouver dans les villages, on n'y voit que des viſages rians. Le travail n'a plus cet aſpect hideux & révoltant, parce qu'il ne ſemble plus le partage des eſclaves. Une voix douce invite au devoir, & tout devient facile, aiſé, même agréable. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuſe d'oiſifs qui, comme des humeurs ſtagnantes, gênoient la circulation du corps politique, la pareſſe bannie, chaque individu connoît de doux loiſirs, & aucune claſſe ne ſe trouve écraſée pour ſupporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domeſtiques nombreux, ni valets,

inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des beſoins publics; elles fructifient en bonnes productions & de toute eſpece : le ſuperflu va trouver l'étranger, & nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyez ces marchés abondamment pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la vie, légumes, fruits, poiſſons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le ſont pas (*f*). Loin de nous la crainte de ne point jouir ſuffiſamment ! On ne connoît point cette inſatiable avidité d'enlever trois fois plus qu'on ne peut conſumer : le gaſpillage eſt en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette diſette n'emporte point pluſieurs milliers d'hommes ; les greniers s'ouvrent, & la ſage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs & le courroux du ciel. Une nourriture maigre, ſeche, mal préparée & de mauvais ſuc, n'entre point dans l'eſtomac des hommes les plus laborieux. L'opulent

---

(*f*) Un ſeigneur de la cour, grand ami de la vérité, ſe trouva chez le roi (Louis XV) dans un temps où le pain étoit fort cher. Les courtiſans avoient aſſuré à ſa majeſté, le matin, que le pain étoit diminué : ce prince en témoigna ſa joie à ſon favori quand il entra. M. le marquis de Souvré, ſurpris de ce qu'on avoit oſé en impoſer au roi, ſe mit à courir & gagna la porte. Le roi ne comprenant rien à cette action, lui dit : — Où vas-tu ? — Sire, je vais bien vîte faire pendre mon maître-d'hôtel, il m'a encore augmenté le pain aujourd'hui. On ne peut dire la vérité d'une maniere plus agréable, ni mieux éclairer ſon maître ſur celle qu'on lui cache.

ne ſépare point la plus pure farine pour ne laiſſer aux autres que le ſon ; cet outrage inconcevable ſeroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un ſeul eût reſſenti la langueur de la faim, nous nous regarderions tous comme coupables de ſes maux, & la nation entiere ſeroit dans les larmes.

Ainſi le plus pauvre eſt affranchi de toute inquiétude ſur ſes beſoins. La famine, comme un ſpectre menaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ſes douleurs. Il s'éveille ſans regarder triſtement les premiers rayons du ſoleil. S'il appaiſe le ſentiment de la faim, il ne craint point en touchant les alimens de porter du poiſon dans ſes veines (*g*).

(*g*) Le ſel qui eſt, pour ainſi dire, un cinquieme élément, devroit-il ſe payer en France dix fois au-delà de ſa valeur ? Que le tabac ſoit à la diſcrétion du publicain, en prend qui veut : mais mes alimens, mes beſtiaux, mes domeſtiques ne peuvent ſe paſſer de ſel. Si, par économie, je me retranche de cet indiſpenſable néceſſaire, on m'envoie garniſon juſqu'à ce que je donne mon ſang en échange de cette denrée que la nature m'avoit accordée au même prix que l'air & l'eau.

S'il eſt vrai que tout eſt au mieux dans ce monde, hélas! eſt-ce où règne la gabelle ? Le collecteur, le gabelleur & le ſubdélégué ſont des noms qui raiſonnent plus cruellement à l'oreille du payſan, que la maladie & la peſte. L'impôt du ſel eſt vraiment réparti en proportion inverſe des fortunes.

On ne croira pas un jour qu'il a exiſté une loi qui empêche une malheureuſe femme, habitant le bord de la mer, d'aller puiſer de l'eau dans l'Océan pour en faire un peu de ſel à l'uſage de ſa maiſon. Compulſez toutes les loix antiques, pas une, je crois, n'approche de cette étonnante prohibition.

Ceux qui poſſedent des richeſſes, les emploient à faire des expériences neuves & utiles; qui ſervent à approfondir une ſcience, à porter un art vers ſa perfection; ils élevent des édifices majeſtueux; ils ſe diſtinguent par des entrepriſes honorables: leur fortune ne s'écoule pas dans le ſein impur d'une concubine, ou ſur une table criminelle où roulent trois dés; leur fortune prend une forme, une conſiſtance reſpectable aux yeux charmés des citoyens. Auſſi les traits de l'envie n'attaquent point leurs poſſeſſions; on bénit les mains généreuſes qui, dépoſitaires des biens de la Providence, ont rempli ſes vues en élevant ces monumens utiles.

Mais quand nous conſidérons les riches de votre ſiecle, les égouts, je crois, ne charioient point de matiere plus vile que leurs ames: l'or dans les mains, la baſſeſſe dans le cœur, ils avoient formé une eſpece de conſpiration contre les pauvres; ils abuſoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés; ils comptoient pour rien la ſueur de leur front, & cette crainte affreuſe de l'avenir où ils voyoient en perſpective une vieilleſſe abandonnée. Cette violence-là s'étoit tournée en juſtice. Les loix n'agiſſoient plus que pour conſacrer leur brigandage. Comme un incendie embraſe ce qui l'avoiſine, ainſi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres; & dès qu'on leur voloit une pomme, ils pouſſoient des cris inextinguibles, & la mort ſeule pouvoit expier un attentat auſſi énorme.... Qu'avois-je à répondre? Je baiſſois la tête, & tombé dans une profonde rêverie, je marchois

concentré dans mes penſées. — Vous aurez d'autres ſujets de réfléchir, me dit mon guide; remarquez (puiſque vos yeux ſont fixés en terre) que le ſang des animaux ne coule point dans les rues & ne réveille point des idées de carnage. L'air eſt préſervé de cette odeur cadavereuſe qui engendroit tant de maladies. La propreté eſt le ſigne le moins équivoque de l'ordre & de l'harmonie publique; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution ſalubre, & j'oſerai dire morale, nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le ſpectacle du trépas. Le métier de boucher eſt exercé par des étrangers forcés de s'expatrier; ils ſont protégés par la loi, mais non rangés dans la claſſe des citoyens. Aucun de nous n'exerce cet art ſanguinaire & cruel; nous craindrions qu'il n'accoutumât inſenſiblement nos freres à perdre l'impreſſion naturelle de commiſération; & la pitié, vous le ſavez, eſt le plus beau, le plus digne préſent que nous ait fait la nature (*h*).

(*h*) Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie, ils craignent même de tuer le moindre inſecte, ils jettent du riz & des feves dans la riviere pour nourrir les poiſſons, & des graines ſur la terre pour nourrir les oiſeaux. Quand ils rencontrent ou un chaſſeur ou un pêcheur, ils le prient inſtamment de ſe déſiſter de ſon entrepriſe, & ſi on eſt ſourd à leurs prieres, ils offrent de l'argent pour le fuſil & pour les filets, & quand on refuſe leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poiſſons, & crient de toutes leurs forces pour faire fuir le gibier & les oiſeaux. (*Hiſtoire des Voyages.*

CHAPITRE XXIV.

Le Prince aubergiſte.

VOus voulez dîner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit? Eh bien! entrons dans cette auberge.... Je reculai trois pas. Vous n'y penſez pas, lui dis-je, voilà une porte cochere, des armes, des écuſſons. C'eſt un prince qui demeure ici. — Eh, vraiment oui! c'eſt un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes; l'une pour lui & ſa famille, l'autre pour les étrangers, & la troiſieme pour les néceſſiteux. — Y a-t-il beaucoup de tables pareilles dans la ville? — Chez tous les princes. — Mais il doit s'y trouver bien des paraſites fainéans? — Point du tout: car dès que quelqu'un s'en fait une habitude & qu'il n'eſt pas étranger, alors on le remarque, & les cenſeurs de la ville en ſondant ſes diſpoſitions, lui aſſignent un emploi; mais s'il ne paroît propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on chaſſe de la ruche toutes celles qui ne ſavent que dévorer la part commune. — Vous avez donc des cenſeurs? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom: ce ſont des admoneſteurs qui portent partout le flambeau de la raiſon, & qui guériſſent les eſprits indociles ou mutinés, en employant tour-à-tour l'éloquence du cœur, la douceur & l'adreſſe.

Ces tables ſont inſtituées pour les vieillards, les convaleſcens, les femmes enceintes, les orphelins & les étrangers. On s'y aſſied ſans honte & ſans ſcrupule. Ils y trouvent une nourriture ſaine, légere, abondante. Ce prince qui reſpecte l'humanité, n'étale point un luxe auſſi révoltant que faſtueux; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à dîner à douze perſonnes; il ne fait point de ſa table une décoration d'opéra; il ne ſe fait pas gloire de ce qui eſt une véritable honte, d'une profuſion outrée, inſenſée (*a*): quand il dîne, il ſonge qu'il n'a qu'un eſtomac, & que ce ſeroit en faire un dieu que de lui préſenter, comme aux idoles de l'antiquité, cent ſortes de mets dont il ne ſauroit goûter.

Tout en converſant nous traverſâmes deux cours, & nous entrâmes dans une ſalle extrêmement profonde: c'étoit celle des étrangers. Une ſeule table, déja ſervie en pluſieurs endroits, en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil: on nous ſervit un potage ſucculent, des légumes, un peu de gibier & des fruits, le tout ſimplement accommodé (*b*).

(*a*) En voyant l'eſtampe de Gargantua, dont la bouche, large comme celle d'un four, engloutit en un ſeul repas douze cents livres de pain, vingt bœufs, cent moutons, ſix cents poulets, quinze cents lievres, deux mille cailles, douze muids de vin, ſix mille pêches, &c. &c. &c. quel homme ne dit pas : *Cette grande bouche eſt celle d'un roi.*

(*b*) J'ai vu un roi entrant chez un prince, traverſer une grande cour toute remplie de malheureux, qui crioient d'une voix languiſſante : *Donnez-nous du pain!* & après avoir traverſé cette cour ſans leur répondre, le roi & le prince ſe ſont aſſis à la table d'un feſtin qui coûtoit près d'un million.

" Voilà qui eſt admirable, m'écriai-je : oh ! que c'eſt faire un bel emploi de ſes richeſſes que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penſer bien plus noble & bien plus digne de leur rang.... Tout ſe paſſa avec beaucoup d'ordre; une converſation décente & animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ſes ordres de côté & d'autre d'une maniere noble & affable. Il vint à moi en ſouriant ; il me demanda des nouvelles de mon ſiecle ; il exigea que je fuſſe ſincere. Ah ! lui dis-je, vos premiers ancêtres n'étoient pas ſi généreux que vous ! ils paſſoient leurs jours à la chaſſe (*c*) & à table. S'ils tuoient des lievres, c'étoit par oiſiveté, & non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelqu'objet grand & utile.

(*c*) La chaſſe doit être regardée comme un divertiſſement ignoble & bas. On ne doit tuer les animaux que par néceſſité, & de tous les emplois c'eſt aſſurément le plus triſte. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rouſſeau & autres philoſophes ont écrit contre la chaſſe. J'aime ces bons Indiens qui reſpectent juſqu'au ſang des animaux. Le naturel des hommes ſe peint dans le genre des plaiſirs qu'ils choiſiſſent. Et quel plaiſir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix enſanglantée, de maſſacrer des lievres ſous ſes pieds, de ſuivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal ! il eſt foible, il eſt innocent, il eſt la timidité même ; libre habitant des forêts, il ſuccombe ſous les morſures cruelles de ſes ennemis : l'homme ſurvient & lui perce le cœur d'un dard ; le barbare ſourit en voyant ſes belles côtes rouges de ſang, & les larmes inutiles qui ruiſſellent dans ſes yeux. Un tel paſſe-temps prend ſa ſource dans une ame naturellement dure, & le caractere des chaſſeurs n'eſt autre choſe qu'une indifférence prête à ſe changer en cruauté.

Ils ont dépenſé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux & des flatteurs : enfin ils ont fait le métier de courtiſans ; ils ont abandonné la cauſe de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'hiſtoire, me diſoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela; au contraire. — Ah! répondis-je, les hiſtoriens ont été plus coupables que les princes.

CHAPITRE XXV.

Hiſtoire univerſelle.

J'Entrai chez un particulier dans l'intention de voir ſa bibliotheque ; je n'y trouvai que peu de volumes. Un me frappa, parce qu'il étoit d'une mince épaiſſeur, & qu'il portoit au frontiſpice : *Hiſtoire univerſelle*. Le particulier ſourit de mon étonnement. Comme le livre n'étoit pas long, je me mis dans un coin pour le lire, & voici à-peu-près ce que ma mémoire en a pu retenir.

Que d'empires tour-à-tour floriſſans ont repoſé ſur ce globe, & dont il ne reſte plus aujourd'hui que les noms! Ils n'auroient plus de veſtiges dans la mémoire des hommes ſans la plume des écrivains ; mais pourquoi vouloir ſoulever le voile qui cache le ſouvenir de ces anciens actes de violence? Pourquoi parler d'un Nembrod,

féroce chaſſeur, qui, dévoré du deſir de commander, trouva le premier l'art d'aſſervir les hommes en paroiſſant vouloir les ſoumettre aux loix? Il ſut les aſſujettir à la même école où il avoit dompté les animaux, & découvrit le premier le plus funeſte des ſecrets: combien il eſt aiſé à un ſeul homme de peſer ſur la foible race humaine! Bélus, Ninus, Sémiramis, ne monterent ſur des trônes que pour ſignaler l'orgueil faſtueux de la puiſſance. La violence & la terreur maintinrent le ſceptre dans leurs mains; elles firent mille plaies à l'humanité; & le voluptueux Sardanapale, environné de femmes, endormi dans la molleſſe, termine cette file de rois qui tantôt efféminés, tantôt barbares, avoient été également funeſtes à leurs peuples & par la guerre & par le repos. Sardanapale eſt réveillé par le bruit des armes, dans l'ivreſſe des plaiſirs; il ne fait que tourner un poignard contre ſon ſein. Ses lieutenans rebelles envahiſſent ſes vaſtes domaines; & cet empire des Aſſyriens qui s'étoit montré ſur le globe pendant douze cents années, & qui avoit agité toute l'Aſie, tombe & ſe voit démembré.

De nouveaux rois remplacent ces potentats décédés. Toujours armés du glaive, du milieu de Ninive & de Babylone, ils envoyerent le carnage & la deſtruction. L'un ravage l'Égypte, déſole la Paleſtine, brûle Jeruſalem, & chaſſe devant lui des peuples entiers, comme des hordes errantes. Leur victoire eſt toujours deſtructive, & forge des fers aux peuples vaincus. La terreur profonde qu'elle imprime fait paſſer

les conquérans pour des dieux. On leur érige des autels, on brûle l'encens ſur leur paſſage, on ſe proſterne devant eux, comme devant les maîtres de la nature; l'effroi commande la baſſeſſe, & l'homme tremblant, oubliant de réfléchir, ne voit plus ſon ſemblable dans l'homme puiſſant & terrible que précede le fer & la mort.

Cyrus, célebre dès ſon enfance, montre déja une ame au niveau de ſes hautes & futures deſtinées. Elles ne ſemblent ni étonner ni étourdir ſon caractere. Ce caractere eſt haut, eſt grand, & répond au double droit de ſa naiſſance & de ſes conquêtes. Il ne fait qu'un empire de l'Aſſyrie, de la Médie & de la Perſe, & ſes limites ſont les plus reculées qu'on eût encore vues ſur la face de la terre.

L'ambition de ſes ſucceſſeurs n'eſt pas raſſaſiée; ils tentent d'aggrandir ce coloſſe effrayant. Ils entendent parler de la Grece, & leurs armées, comme un vaſte débordement, ſe précipitent ſur cette foible partie de l'Europe. D'innombrables ſoldats y périſſent; & l'ambition forcenée eſt du moins une fois punie.

Les Grecs ayant repouſſé ce déluge d'armes & de ſoldats, vainqueurs & libres, éguiſent contre eux-mêmes le même fer qui avoit ſervi à les diſſiper. La jalouſie diviſe ces corps qui auroient dû être toujours unis. Leurs orateurs, perſonnages éloquens & dangereux, les animent aux combats. Ils font naître les guerres civiles; ils en attiſent le feu dès qu'il s'éteint; il renaît à pluſieurs repriſes, & ſemble porter ſes ravages juſque dans la Perſe. Laſſe de tant d'efforts con-

traires, enfin elle paroît tendre à ce repos qui ſuit les agitations intérieures ; tout ſembloit diſpoſé à une paix univerſelle & profonde : Alexandre paroît, & le monde qui alloit ſommeiller, eſt livré de nouveau aux convulſions qu'enfantent les travaux & les ravages de la guerre.

Il pleuroit, cet ambitieux, il pleuroit juſqu'aux conquêtes de ſon pere. Impatient de verſer le ſang humain, il craignoit de n'en avoir plus à répandre ; il dévoroit en idée les peuples qu'il vouloit ſubjuguer. Avide d'une gloire meurtriere (qu'il prenoit follement pour la véritable), il penſoit qu'on ne régnoit véritablement qu'en faiſant des eſclaves. Il monte ſur le trône avec ce courage altier, unique vertu de ces hommes entreprenans, qui bouleverſent le monde par fantaiſie.

Il n'obéit qu'à ſes caprices, & traîne la déſolation dans la Grece, la Perſe & les Indes. Son funeſte génie laiſſe par-tout des traces fumantes, que l'œil ſuit à peine ſur la carte de l'univers. Il cherche à conquérir encore, & les peuples manquent à ſon avidité ; il frémit de ce terme mis à ſa puiſſance, & il médite de revenir ſur ſes pas pour s'élancer vers une route oppoſée. La mort ſaiſit dans ſa jeuneſſe ce redoutable ennemi de l'humanité ; & le monde qui n'avoit qu'un maître, voit trente ſouverains, ſe diſputant les dépouilles de l'univers, qui ſe trouvoit, quelques heures auparavant, ſous la main d'un ſeul homme.

Cette diſcorde le replonge dans des horreurs nouvelles. Toutes ces vaſtes contrées ſoumiſes

à la domination d'Alexandre, & auxquelles ſes ſucceſſeurs n'oſoient même prétendre en idée, ſont ravagées ; & leurs deſcendans héritent à leur tour de ces guerres interminables. Ils hâtent mutuellement leur ruine, & les enfans du héros, ſes héritiers légitimes, ſont ceux qui n'ont aucune part à cette immenſe ſucceſſion.

Parmi tant de rois qui ne ſavent que combattre, détruire & verſer le ſang, j'apperçois Ptolomée Philadelphe, ami des arts & de la philoſophie. Il médite au milieu d'une immenſe bibliotheque ; il chérit ce tréſor, dépôt précieux des connoiſſances humaines ; il envoie recueillir dans toutes les contrées du monde les productions qui honorent le plus l'homme. Il ſemble pénétré le premier de cette grande vérité ; que dès que le genre humain eſt une fois ſorti des ténebres de la barbarie & de l'ignorance, il n'y a que les ſciences qui faſſent ſa gloire & ſon bonheur. Pourquoi faut-il que ces volumes, où repoſoient les découvertes réunies de la plus haute antiquité, aient péri par la main d'un barbare, qui, avec un flambeau jeté dans l'ivreſſe, a conſumé en un inſtant les travaux de trente ſiecles ?

Tandis que les ſucceſſeurs d'Alexandre continuent à ſe déchirer, au centre de l'Italie ſe forme cette puiſſance qui devoit s'élever par degrés, & finir par dévorer toutes les nations. Rome fondée par des brigands, ne tarde point à chaſſer ſes rois ſuperbes. Rome s'agite entre ſes conſuls, ſes décemvirs, ſes tribuns militaires ; & ſemblable à ces tempéramens qui ſe fortifient par des ſecouſſes, elle leve une tête orgueilleuſe du

ſein des diſcordes civiles, quelquefois ſi néceſſaires ; à peine échappée à ſes propres débats, elle médite la conquête du monde.

En vain ſes voiſins lutterent-ils pendant cinq cents années, contre l'aſcendant de ſes puiſſans deſtins ; malgré la plus généreuſe défenſe, il fallut ployer ſous le joug, qui devoit s'étendre plus loin encore.

La puiſſance Romaine paſſe les mers, & va en Afrique chercher de nouveaux ennemis à ſoumettre. L'ambitieuſe Carthage, ſa rivale en puiſſance, & qui, comme elle, aſpiroit à la monarchie de l'univers, malgré ſes tréſors & le génie d'Annibal, eſt détruite, & ſa ruine devient le ſignal de la chûte de Corinthe & de Numance.

L'Aſie s'ouvre devant ces inſatiables vainqueurs ; ils courent au-devant des combats, certains de la victoire, & l'aigle des Romains ſe montre altiere & triomphante ſur toutes les mers & ſur toutes les terres connues.

Le patriotiſme nourriſſoit en eux l'amour de la gloire. Ce reſſort prodigieux enfantoit ces vertus mâles qui nous étonnent, & les faiſoit courir à ces dévouemens preſque uniques dans l'hiſtoire. Une longue ſuite de héros chérirent ſincérement la patrie, & elle devint bientôt la maîtreſſe de la terre. Mais quand tout fut ſoumis, ce même eſprit d'ambition qui avoit ſervi à l'élever, trouva qu'il ſeroit beau d'être le maître de Rome. On vit les Sylla, les Marius vouloir marcher à force ouverte ſur la tête de leurs concitoyens ; & Céſar rebelle au bord du Rubicon, arme ſa vertu guerriere contre ſa patrie : le plus grand &

le plus coupable des hommes triomphe, & fait ſuccéder le deſpotiſme à la liberté expirante. Il en fut puni juſtement, car ce fut lui qui prépara ces regnes d'horreurs qui montrerent à l'univers, juſqu'à quel point d'aviliſſement pouvoit deſcendre la race humaine.

Cependant ſous Auguſte fleurit le laurier d'Apollon ; un moment de calme & de paix, endort les Romains & leur fait penſer qu'on peut être heureux ſous la volonté d'un ſeul homme ; mais bientôt éveillés par les ſupplices, ils connoiſſent l'étendue de leur erreur, & ne pouvant briſer leurs chaînes, ils raiſonnent & juſtifient ingénieuſement leur eſclavage.

Il ne pouvoit être plus vil ni plus affreux. Des bourreaux & des victimes, des ames féroces & des lâches ; voilà ce ſuperbe empire Romain ! Trois regnes cependant, celui de Titus, celui d'Antonin, celui de Marc-Aurele, donnerent une treve paſſagere aux plus horribles calamités.

L'empire Romain paroiſſoit devoir ſe diſſoudre de lui-même ſous les feux dévorans du deſpotiſme, ſous l'avidité barbare, ou ſous l'ineptie des empereurs. Car dans un gouvernement deſpotique, qu'importe que le chef ſoit imbécille ; il n'en regne pas moins. Qui auroit pu deviner la nouvelle révolution qui devoit changer la face de la terre ? Qui auroit prévu ce débordement de l'eſpece humaine, qui devoit apporter le germe de tant de peuples nouveaux, & renouveller, pour ainſi dire, les antiques générations de l'univers déſormais avili ?

Dans les forêts du nord, au milieu des glaces

& des frimats, étoient cachées des nations qui devoient renverſer le coloſſe de l'empire Romain, régénérer les peuples en ſe mêlant avec eux, & poſer les fondemens des divers royaumes qui couvrent aujourd'hui l'Europe.

Attirés ſans doute par l'appât d'un ciel plus doux, les premiers eſſayerent un air plus tempéré, & voilà ces hordes innombrables qui ſortirent de leurs repaires, & qui montrerent la route à des peuples barbares, encore plus enfoncés dans le nord, qui ſe ſuccéderent longuement, comme les flots redoutables d'une mer agitée.

Pluſieurs ſiecles eurent peine à tarir ces innombrables légions. Ce torrent renverſa tout ſur ſon paſſage. Les barbares commencerent par démembrer l'occident de l'empire, & de ſes débris fonderent pluſieurs royaumes, où leurs coutumes groſſieres ne ſont pas encore anéanties.

Ici les Goths traverſent une partie de l'Aſie & toute l'Europe, pour s'établir en Eſpagne.

Les Anglois ſortis des forêts de la Germanie, paſſent dans la Grande-Bretagne, la ſecourent & l'envahiſſent.

Les Francs, autre peuple de la Germanie, viennent au ſecours des Gaulois qui tentoient de briſer le joug des Romains, & ſoumettent, après les avoir vengés, ceux qu'ils étoient venus défendre.

Rome qui avoit pillé & ſaccagé tant de villes, éprouve le même ſort : ſes palais, ſes édifices ſont détruits par la flamme, & la rage des vain-

queurs s'étend juſqu'à mutiler les ſtatues, après les avoir renverſées.

Mais les courſes de ces barbares ne ſont rien auprès de celles d'Attila. Une comete enflammée, verſant ſes feux ſur la moitié du globe, n'eût pas été plus terrible à l'humanité. Il court, toujours ravageant & la Macédoine & la Myſie & la Thrace & l'Italie. Tout eſt dévaſté : les peuples fuient épars l'impitoyable conquérant ; & comme ſi la terre ne pouvoit plus ſervir d'aſyle à l'eſpece humaine, elle ſe réfugie ſur le bord de la Mer-Adriatique, & de ces troupes tremblantes & fugitives, va naître cette Veniſe, qui bientôt ſera nommée la *Superbe*.

L'empire d'occident reçoit le dernier coup ; & Rome & l'Italie réunies à l'empire d'orient, en ſont ſucceſſivement arrachées pour voir multiplier leurs déſaſtres.

Mais quel fléau inconnu s'éleve du côté de l'orient. Quel eſt cet homme qui, à la plus vive intelligence, réunit le plus audacieux courage. Eſt-il enthouſiaſte ? Eſt-il fourbe ? Comment peindre ce Mahomet mépriſé des ſiens & bientôt adoré. Le voilà qui écraſe une partie de l'orient, & qui fonde le royaume des Califes. Terrible par ſon épée, & puiſſant par ſon livre, en ſubjuguant les peuples, il ſéduit encore leur eſprit. Il verſe le ſang & devient légiſlateur. Il a le bras d'un barbare & l'éloquence d'un grand homme ; les armes & la religion le ſervent également, & la victoire le porte ſur le trône & ſur l'autel ; il imprime ſes loix pour une longue ſuite de ſiecles, à une foule de peuples, dont il ne ſoup-

çonne pas même l'exiſtence & la ſoumiſſion.

Ce malheureux empire d'occident eſt percé de toutes parts, & n'étale que de nouvelles bleſſures. L'Italie eſt en proie aux Lombards. L'Eſpagne voit fondre les Maures. Ils menacent les François. L'eſſaim des barbares n'eſt point épuiſé, il va ravager de nouveau les parties de l'Europe les plus floriſſantes.

Enfin la France a un grand homme, plein de génie, d'ardeur & de politique. Né au ſein des orages, il les diſſipe. Charlemagne réprime les Sarraſins, fait trembler l'Allemagne, frappe les Lombards en Italie, purge ſon royaume, & met ſur ſa tête la couronne de l'empire d'occident.

Ce fardeau eſt trop peſant pour ſes foibles ſucceſſeurs. L'empire de Charlemagne eſt partagé, & le gouvernement féodal éleve ſes cent têtes monſtrueuſes.

L'œil du philoſophe diſtingue ici l'époque de la liberté helvétique. Qu'il eſt doux de voir des hommes courageux ſecouer le joug des tyrans, & après avoir ſu combattre, ſavoir dreſſer une forme de gouvernement dont on ne ſauroit trop admirer la ſageſſe! Il eſt donc poſſible à un état d'avoir une morale, & des peuples peuvent vivre ſans ambition, ſans jalouſie, conſervateurs héroïques de leur liberté, & contens du néceſſaire. Ils ſont l'exemple des autres nations; exemple plus admiré que ſuivi.

Le nouvel empire d'occident eſt encore déchiré, & celui d'orient s'éteint.

Tout-à-coup du fond de l'Aſie paroît la der-

niere éruption des barbares, deſtinés à ſe jeter ſur l'Europe. Ce nouveau déluge ſe précipite ſur Conſtantinople, & ſe rend maître de l'empire d'orient qu'il aſſujettit par la force des armes, & qu'il occupe encore aujourd'hui.

De nos jours & dans le ſyſtême d'équilibre, une tête couronnée, par ſa force ou par ſa foibleſſe, met ſoudain en mouvement toutes les autres. Le moindre choc diviſe & ſubdiviſe les intérêts ; tout s'agite, & la main qui donne l'impulſion ne peut dire elle-même où le mouvement s'arrêtera. De même dans ces temps, un pélerin ſans couronne mit en jeu ces étonnantes émigrations, connues ſous le nom de Croiſades. Un enthouſiaſte religieux fait abandonner aux rois leurs trônes, & à des multitudes de ſujets le doux ſol de la patrie. Une foule de vagabonds déshonorent le nom chrétien, & c'eſt tout dégouttans de ſang qu'ils vont ſe proſterner devant le ſépulcre de Jeſus-Chriſt.

Un ſecond débordement auquel préſide un roi de France entraîne les mêmes excès.

Conſtantinople eſt priſe & ſaccagée. Les vertus de Louis IX ne ſont pas à ſon royaume tout le bien qu'il auroit pu faire dans un ſiecle où euſſent régné d'autres opinions.

Deux millions d'Européens trouverent leur tombeau dans l'orient, & ce fut alors que ceſſa cette épidémie religieuſe.

Mais d'où viennent ces Tartares conduits par Gengis-Kan ? Ils franchiſſent le Caucaſe, le Taurus, l'Imaüs. Leur chef part du fond de la Corée pour porter la guerre en Perſe & aux

Indes. La terre n'a point vu d'armées auſſi formidables, depuis le ſiecle de Xercès. La moitié de la Chine, la moitié de l'Indoſtan, preſque toute la Perſe, les frontieres de la Ruſſie & toute la grande Tartarie tombent ſous ſa puiſſance. Les tréſors de l'Aſie ſont à ſes pieds. Jamais l'univers n'a vu un conquérant qui ait étendu auſſi loin ſa victoire.

Ses enfans achevent la conquête de la Chine.

Cet empire ſitué à l'extrêmité de l'Aſie, & qui ſe vante d'une haute antiquité, avoit des loix, poſſédoit des arts, & ſavoit lire dans les cieux la marche des planetes, tandis que nous n'exiſtions encore dans notre Europe que par hordes errantes. Les vainqueurs ſe ſoumirent au gouvernement, à la police, aux arts du peuple vaincu. Exemple frappant de l'aſcendant majeſtueux des bonnes loix & du beſoin où ſe trouve un peuple vagabond & barbare de repoſer en ſociété au milieu des douceurs de la vie civile. Ces légiſlateurs paroiſſent avoir perfectionné, ſinon la politique, du moins la morale, & ſi l'on juge de la bonté du gouvernement par ſa baſe inébranlable, par le reſpect qu'on lui porte, par la population, par la paix & la tranquillité, par la ſubordination reſpective des états, cet empire ſemble ſe rapprocher de l'autorité paternelle. Mais l'amour du merveilleux, & ſur-tout le plaiſir que fait la ſatyre indirecte de nos mœurs, ont pu embellir le langage des appréciateurs éloignés de cette nation étrangere, & la parer de ces couleurs que l'admi-

ration qu'on veut inſpirer à autrui, exagere avec tant de facilité.

Si le tribunal d'hiſtoire, ſi fameux, n'eſt pas une fable, & s'il ne conſiſte pas à tenir en ordre de ſimples régiſtres renfermant les détails des faits publics ; ſi ces généreux hiſtoriens ſont vraiment éclairés & philoſophes, & préferent l'exil & la mort, plutôt que de ne pas tranſmettre à la poſtérité les fautes politiques & les vices perſonnels des princes ; ce peuple peut juſtement s'enorgueillir d'avoir rencontré le frein le plus ſalutaire contre le deſpotiſme, où la foibleſſe de ſes monarques, & les fonctions de ſes hiſtoriens ſont plus reſpectables & plus utiles que les fonctions des écrivains de tous les autres peuples.

Le grand ſchiſme d'occident cauſe des guerres civiles & des vengeances.

Au milieu des combats que ſe livroient Édouard & Philippe, un fléau plus horrible que la guerre, vient ravager l'Europe. Cette peſte meurtriere qui avoit fait le tour du monde, après avoir dépeuplé l'Aſie & l'Afrique, vint viſiter la France & l'Angleterre. La quatrieme partie de la race infortunée des hommes, diſparut alors de deſſus la terre.

La proſpérité des papes qui s'étoient érigés en juges des différends qui s'éleverent entre les rois, & qui euſſent été dignes des reſpects de la terre, s'ils n'avoient employé cet aſcendant qu'à pacifier le monde, leur fit imaginer que les deſtins de l'ancienne Rome étoient enfin relevés. Ils avoient eſſayé pluſieurs fois combien les fou-

dres de l'égliſe étoient redoutables entre leurs mains ſacrées, & ces tonnerres ſpirituels avoient inſpiré la même terreur qui ſuivoit autrefois le vol des légions Romaines. Ils envoyerent des bulles, comme les empereurs Romains avoient envoyé des décrets. La cour de Rome, ainſi que la république Romaine, cita, jugea & punit à ſon tribunal les princes pour leurs fautes particulieres. Quelle majeſtueuſe puiſſance, ſi la juſtice & l'humanité, en partant du ſein de l'ancienne capitale de l'univers, euſſent foudroyé l'ambition des rois & réprimé les déſordres de la Chrétienté! Mais, en affectant la modération, Rome ſut flatter ou conſterner les paſſions des princes, trouva le ſecret de les affoiblir, les tint dans la médiocrité, s'empara de leurs forces & les fit trembler en les menaçant les uns par les autres. On vit les rois porter leur couronne aux pieds du ſaint-ſiege, & s'en rendre tributaires; ainſi qu'on avoit vu les rois rechercher l'alliance des Romains, & s'honorer du titre d'affranchis.

Telle étoit l'ignorance profonde des princes, & ſans la ſecouſſe des dernieres héréſies, qui, en allumant des guerres, donnerent une certaine impulſion aux eſprits, les circonſtances étoient ſi favorables, que les ténebres, en s'épaiſſiſſant, garantiſſoient à Rome un empire univerſel, à l'aide de la nuit immenſe qui alloit envelopper le monde.

Charles V, roi politique, releve à la fois la France & le trône; il imprime le reſpect au nom de monarque; il eſt du petit nombre de ceux,

dont en rappellant la mémoire, on cite des vertus ; & ce qui ſert à rendre illuſtres ſa ſageſſe & ſa prévoyance, ce ſont les malheurs que ſon fils apporta ſur la France.

Tamerlan, à l'exemple d'Alexandre & de Gengis-Kan, ſubjugue l'ancienne Perſe & déſole les Indes. Bajazet eſt vaincu & fait captif.

Conſtantinople eſt priſe par les Turcs ; l'empire Ottoman, formé par la victoire, s'accroît avec ſplendeur ; il s'étend depuis l'Archipel juſqu'à l'Euphrate.

Le gouvernement féodal périt en France. Louis XI, prince abſolu, barbare, perfide, frauduleux, artificieux, déshonore le trône & fait haïr le nom de roi. La conquête de Naples par Charles VIII, & Alexandre VI, refugié dans le château Saint-Ange, ſont deux faits qui, par l'exemple qu'ils donnent, laiſſent leur empreinte parmi l'immenſité des événemens.

Les noces inceſtueuſes, les jeux abominables de ce pontife ſouillé de crimes, en révoltant les amis de la vertu, doivent vivre dans la mémoire pour rendre la ſienne exécrable.

Les troubles de l'Angleterre font éclorre une foule de caracteres énergiques, qui ſembloient annoncer que l'arbre de la liberté, arroſé de ſang, fleuriroit bientôt.

Le ſeizieme ſiecle eſt illuſtre par les plus grands ſpectacles.

Guſtave Vaſa briſe un joug étranger, & mérite le nom glorieux de libérateur de ſon pays.

Le puiſſant Charles-Quint eſt le véritable ſouverain de l'Eſpagne, de l'Allemagne, de l'Ita-

lie. Il porte le fardeau de l'Europe en politique & en guerrier.

François I imprime à ſes déſaſtres un intérêt qui n'accompagne pas toujours les rois vaincus. Il aime les beaux-arts, & les tranſplante d'Italie en France, & cet amour ſemble abſoudre ſes fautes qui furent grandes.

Henri VIII eſt un roi cruel; mais par l'aſcendant de ſon génie, il éleve ſa nation & lui apprend à balancer les forces de ſes voiſins.

Léon X eſt environné de grands hommes; il donne l'eſſor à leurs talens; il eſt idolâtre des arts, & les arts impriment l'immortalité à ſon pontificat.

Immédiatement après que le ſchiſme d'Omar & d'Aly eut ſéparé à jamais les Perſans des Turcs, & que l'Aſie & l'Afrique eurent éprouvé cette révolution dans le culte, tout-à-coup s'éleve un orateur, nommé *Luther*, qui tonne & maîtriſe éloquemment les eſprits; c'eſt lui qui arrache à un pontife de Rome la moitié de l'Europe, & l'on voit briller la premiere étincelle de la philoſophie.

Mais le plus grand des événemens eſt la découverte d'un monde qui va changer la face de l'ancien.

L'Amérique eſt ſoumiſe par une poignée d'hommes, cruels dévaſtateurs, qui, pour conquérir une terre où germe l'or, font diſparoître la race humaine qui peuploit ſa ſurface. Jamais l'œil courroucé du ciel ne vit de cruautés auſſi atroces, auſſi froidement prolongées. Elles ont fait le déshonneur de l'ancien continent, & il lui

ſera difficile d'effacer l'opprobre de cette tache ſanglante.

Cortès fait la conquête du Mexique ; Pizarre, celle du Pérou. Des fléaux honteux qui attaquent le plaiſir, plus précieux que l'exiſtence, ſont apportés de l'Amérique, & l'homme ne ſemble s'aggrandir que pour ſon malheur.

L'Eſpagne poſſede la moitié du monde ; le Portugal, les côtes de l'Afrique & de l'Aſie.

La Ruſſie, qui ſembloit ſéparée de l'Europe, laiſſe appercevoir qu'elle exiſte, & ſon immenſe empire figure enfin ſur le globe.

Mais voici que la race de Gengis-Kan, race dégénérée, eſt chaſſée de la Chine ; un homme de la lie du peuple monte ſur le trône & commence une nouvelle dynaſtie.

Après le ſchiſme qui déſola la Perſe, mais conſolida le génie national, le célebre Sha-Abbas imprime à l'empire l'éclat, la grandeur & la félicité ; regne fortuné & bien rare dans les annales du monde !

Les progrès des Ottomans ſont étonnans. Au vainqueur Mahomet II, ſuccede le vainqueur Sélim, & ſon fils Soliman porte ſes armes victorieuſes & contre les Chrétiens & contre les Perſans. Son empire s'étend d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la Mer-Noire au fond de l'Epire.

Paroît en Eſpagne ce Philippe II, qui attira ſur lui les yeux de l'Europe. Il étend ſur elle une main prépondérante ; il fomente les troubles chez ſes voiſins ; il aſpire tout l'or du Nouveau-Monde ; il embraſſe du même coup-d'œil, dans ſon cabinet, & le Mexique & la Sicile ; il fait

une plaie profonde à la France à la bataille de Saint-Quentin. Diſſimulé, il trompe Rome même; ſon fanatiſme cruel fait naître cette fameuſe république des ſept Provinces-Unies.

Elle ſort des marais; elle s'appuie ſur le courage, le commerce & l'induſtrie; elle eſt active, laborieuſe, patiente; elle rencontre le prince d'Orange, homme digne du reſpect des nations. C'eſt ſa fermeté, ſon courage tranquille, ſa conſtance au milieu des revers, qui fait des guerriers intrépides de ces paiſibles pêcheurs. Un aſſaſſinat religieux, preſcrit par Philippe II, prive la république d'un héros.

Le monarque Eſpagnol, malgré la deſtruction de ſa flotte, *l'Invincible*, eſt ſur le point de ſubjuguer la France. C'eſt lui qui anime cette ligue armée contre un roi légitime, contre un grand homme qu'elle ne connoiſſoit pas. Henri IV triomphe de ſon or, de ſes intrigues, de ſa politique, & par ſon caractere & ſon grand cœur, fait honorer le nom de roi. On bénit ſa mémoire autant par reconnoiſſance que pour tracer un modele à ceux qui viendront après lui.

La mer fait la grandeur & la ſûreté de ce peuple qui devoit montrer à la terre le gouvernement le moins imparfait qu'ait encore ſu former la prévoyance humaine. L'autorité royale & la liberté nationale ſont unies ſans ſe nuire; le foible Jacques eſt renvoyé & remplacé, comme l'on ôte d'une voûte de pierre, la clef foible & rompue, pour lui en ſubſtituer une neuve & mieux taillée.

Les événemens qui ſuivent ſont ſi rapprochés

& ſi connus, que n'étant point encore enfoncés dans la nuit des temps, ils ne peuvent être appréciés ſous leur vrai point de vue, & la vérité ſévere de l'hiſtoire, a grande peine à franchir le ſiecle de Richelieu & celui de Louis XIV.

Avec quelle rapidité tout paſſe! Ces événemens, ces révolutions qui excitoient l'admiration, qui élevoient tant de clameurs, qui faiſoient travailler tant de têtes, qui les fatiguoient par les aſſauts contraires de l'eſpérance & de la crainte, tout eſt tombé, tout eſt englouti dans l'abyme du temps! Il efface les couleurs vives qui ſoutenoient l'attention & l'intérêt; il flétrit le tableau des plus importantes révolutions, & la mémoire des empires meurt comme celle des hommes. Où eſt l'hiſtoire d'Aſſyrie depuis Ninus juſqu'à Sardanapale? Où ſont les mémoires qui faſſent revivre un inſtant la ſuperbe puiſſance de Xercès, ſes flottes nombreuſes, ſes innombrables armées, ce faſte & l'étendue de ce pouvoir, dont le cours paſſager l'effrayoit lui-même, lorſqu'il pleuroit en contemplant de deſſus une hauteur l'amas prodigieux de ſes ſoldats, & la mort (inévitable ſouveraine) devant régner avant peu ſur cette multitude immenſe?

Cette grandeur des rois n'eſt donc pas la plus réelle, puiſqu'elle s'écoule. Il y a celle de l'eſprit humain qui trace dans les ſiecles un ſillon plus lumineux & plus durable. Le progrès des ſciences, des arts & de la légiſlation, véritables bienfaits verſés ſur la race mortelle, ſauvent de l'oubli ces noms reſpectables auxquels s'attache la reconnoiſſance des nations. On lit encore au-

jourd'hui Homere ; Homere , de ſon vivant, pauvre & malheureux, on chérit ſa mémoire, on reſpecte ſes cendres, & que de nom de rois ſe ſont éteints devant ce nom ſublime ! Ces potentats ſuperbes ont paſſé comme des feux follets qui brillent & s'enfoncent dans les ténebres pour ne plus reparoître. Puiſſances nébuleuſes dont l'exiſtence incertaine fatigue la patience de l'opiniâtre antiquaire, qui, dans ſon labeur infructueux, excite la commiſération & la pitié du ſage.

Les inventeurs des arts néceſſaires & conſolateurs, qui nous aident à ſupporter l'exiſtence, & qui ſont parvenus à la rendre chere & précieuſe, ſont donc ici-bas les vrais monarques de la nature humaine, & leurs noms, environnés de reſpects, devroient vivre dans la mémoire des amis de l'humanité.

Ces arts familiers & nombreux qui font le charme de la vie domeſtique, nous viennent (ainſi que les notions les plus utiles, quoique les plus ſimples) de quelque peuple ancien, qui n'aura laiſſé aucune trace de ſon exiſtence, & dont nous recueillons les bienfaits ſans en connoître la ſource. Héritiers de la ſcience qui lui a tant coûté, & qui ne nous étonne plus, nous ne ſongeons pas aux efforts primitifs qu'il lui a fallu faire pour vaincre les moindres difficultés.

Qui a découvert le premier les élémens de la langue écrite & parlée, de la méchanique, de l'agriculture, de la navigation, de la phyſique, de l'aſtronomie, de la muſique, de la peinture, &c. ? Les obſtacles qu'il eut à dompter, con-

fondent avec raiſon l'entendement. Les uſages les plus communs ſont des efforts miraculeux du génie, & une ſeule invention, telle que la poulie, eſt une merveille pour qui ſait réfléchir.

A quelle intelligence active devons-nous toutes ces connoiſſances précieuſes & multipliées, & que l'homme vulgaire exerce ſans avoir daigné une ſeule fois ſonger à l'inventeur? Sont-elles l'ouvrage d'un ſeul & même peuple, ou de pluſieurs? Comment les hommes ſe les ſont-ils tranſmiſes & partagées? Eſt-ce le ſouvenir, eſt-ce l'uſage, eſt-ce le hazard qui les a fait voguer juſqu'à nous? Enfin ces ſciences ſont-elles le magnifique héritage d'un peuple antérieur qu'on ſoupçonne à juſte titre enfoncé dans la nuit impénétrable des temps, héritage morcelé de toutes parts, mais dont les fragmens ſont encore ſi précieux?

Combien d'autres arts utiles & agréables ont été perdus, ou ne ſe ſont renouvellés ſur la terre qu'à des intervalles immenſes! Que de découvertes enfouies & qui attendent un génie analogue à celui qui les inventa, pour reparoître une ſeconde fois ſur la terre! Si tel ancien habitant du monde, prédéceſſeur des Égyptiens, des Chaldéens, de ces peuples que nous regardons comme appartenans à l'époque la plus antique (faute de plonger notre vue plus avant) revenoit parmi nous, il ſoupireroit peut-être de notre ignorance; & nos ſciences & nos arts lui paroîtroient des débris informes des connoiſſances qui régnoient de ſon temps.

La ſcience, comme on le ſoupçonne, eſt ſans

doute une, & n'a point de branches iſolées & ſéparées, telles que notre inſuffiſance les lui attribue. Cette idée philoſophique mériteroit d'être creuſée & approfondie. On apperçoit déja la liaiſon d'objets qui ſembloient abſolument oppoſés, & les coups du génie ne ſont tous que des rapprochemens.

Ce génie qui proprement invente & fond dans un ſeul jet une grande maſſe d'idées, n'a peut-être brillé qu'aux premiers jours du monde ; car la nature humaine pouvoit avoir alors une énergie, une force créatrice, une pénétration qu'elle a pu perdre depuis. Penſons toujours qu'on peut aller au-delà de ce que nous voyons, afin de donner de l'audace à nos idées, & de nous mieux élancer dans la région des choſes poſſibles. Nous touchons trop d'objets pour en reſter là, & pour ne point devenir plus hardis & plus ambitieux dans nos conceptions.

Mais s'il faut porter un œil philoſophique ſur les faſtes qu'offre l'hiſtoire, ſi fiere de conter les événemens des ſiecles, quelle honte pour les nations & pour l'homme !

Au-lieu du rapport utile qui auroit pu exiſter entre les nations, une chaîne non interrompue d'hoſtilités avilit & dégrade l'humanité, le drapeau ſanglant de la guerre, flottant de toutes parts ſur le globe, le meurtre devenant l'étude, la gloire, l'occupation des princes qui ont faſciné les yeux des peuples, en leur perſuadant qu'il étoit beau de s'égorger pour ſe ravir quelques poſſeſſions, au-lieu de labourer cette même terre qu'ils enſanglantoient, tout fait gémir,

quand on voit que les nations même les plus éloignées l'une de l'autre, n'ont eu d'autre plan que celui de leur deſtruction réciproque.

Ces grands empires ont été cimentés par le ſang ; ils ne ſe ſont aſſis ſur tel point du globe, qu'en détruiſant autour d'eux l'eſpece humaine, & dans les ſiecles les plus reculés, nous démêlons des traces de la guerre ; on ne parle de Séſoſtris que pour rappeller la mémoire d'un conquérant qui fit ſortir de l'Égypte une armée de plus de ſept cents mille hommes, au moyen de laquelle il ravagea toutes les côtes de la Méditerranée, & pourſuivit ſes conquêtes juſque dans la Colchide. Ainſi s'ouvre la ſcene du monde. La dévaſtation a viſité ſucceſſivement tous les points de ce malheureux globe ; le fer au-lieu d'orner la main du cultivateur & de fendre le ſein de la terre pour en arracher les vraies richeſſes, le fer aiguiſé pour donner le trépas eſt dans la main du ſoldat féroce ; il tue ſon ſemblable pour ſe revêtir de ſes dépouilles, & l'on nomme *gloire* & *grandeur* le vol & la cruauté. Cette foule de meurtriers, miniſtres obéiſſans de l'ambition des princes, qui par un lien inexplicable, concentrent dans leurs mains le pouvoir de pluſieurs millions d'êtres, leſquels ignorent la cauſe qui les fait agir & marchent pour exterminer au ſignal de celui qui les gouverne.

Sémiramis ne paroît dans l'hiſtoire que pour marquer l'époque ſanglante où cette reine s'avançoit à la tête d'une armée compoſée de trois millions d'hommes, pour tuer les Indiens, qui lui oppoſerent des forces encore plus conſidérables.

L'établiſſement & la deſtruction des monarchies des Babyloniens, des Aſſyriens, des Medes, des Perſes ont coûté à l'eſpece humaine des rivieres de ſang, & les expéditions militaires de l'inſenſé Xercès ont dépeuplé l'Aſie. L'apparition d'Alexandre a coûté tant de victimes, qu'un calcul exact ne ſauroit s'en établir. Sa mort auſſi funeſte que ſa vie, arma ſes ſucceſſeurs qui, dans leur querelle, ſe diſputerent pendant plus de deux cents ans ſes royaumes démembrés. Que de déſolations & de carnage accompagnerent ces prétentions reſpectives !

Les Grecs dans un petit coin de la terre laiſſent à peine concevoir comment un ſi petit canton a pu produire autant de milliers d'hommes qui ſe faiſoient égorger pour de miſérables conquêtes.

Et la puiſſance Romaine, une mer de ſang l'environne : que de peuples rivaux, qui attaquent, défendent, renverſent & ſont renverſés !

L'irruption des Gaulois en Italie, & les guerres puniques qui arriverent bientôt après ; Mithridate tour-à-tour victorieux & infortuné, le barbare Sylla & le féroce Marius, & ce Jules-Céſar ? Combien ont-ils coûté à l'eſpece humaine ; ma main ſe laſſe à tracer le tableau de ces calamités.

Les Juifs, malgré la petite figure qu'ils font dans l'hiſtoire, ſe diſtinguent par les cruautés dont ils furent tour-à-tour agens & victimes.

Mais toutes les plaies du genre humain diſparoiſſent devant cette bleſſure énorme qu'il reçut à l'époque de l'irruption des Goths, des

Vandales, des Huns & des Oſtrogots, dans la Gaule, l'Italie (*a*), l'Eſpagne & l'Afrique. Le genre humain ſembloit toucher à ſon entiere

(*a*) Nous voyons dans l'hiſtoire la chûte de l'empire Romain, & cette époque mémorable ne jette aucune réflexion dans l'ame des miniſtres & des chefs de l'Europe : ſe croient-ils plus forts que ces conquérans du monde ? ou regardent-ils comme une chimere la deſtruction d'un peuple ? ou ſe ſuppoſent-ils les reſſources néceſſaires pour braver un torrent d'ennemis qui viendroit fondre tout-à-coup ſur une partie de l'Europe ?

Ils ſe repoſent ſur la poudre à canon, comme ſi cette terrible invention ne pouvoit appartenir ou n'appartenoit qu'à eux. Ils croient que rien ne peut égaler leur tactique, mais cette tactique merveilleuſe dont ils ſont ſi fiers, qu'eſt-elle ſans le courage ? & le courage ne décroît-il pas à meſure des progrès de la guerre. Je ſais qu'une bataille aujourd'hui eſt une affaire de géométrie, mais des peuples fougueux, endurcis aux fatigues, conduits par je ne ſais quel fanatiſme, braveront toutes ces combinaiſons ingénieuſes. Ces fortereſſes ſeront aſſiégées, ces canons arrachés par des mains intrépides, & la famine achevera de briſer leurs portes.

Ainſi l'exemple du paſſé doit effrayer ſur le préſent, & inſpirer aux adminiſtrateurs des états une crainte ſalutaire qui les engage à former des citoyens au-lieu de marionnettes diſciplinées. Il faut des hommes qui puiſſent défendre l'état & non des machines qui preſſent la détente d'un fuſil. La puiſſance Romaine, anéantie, bouleverſée, malgré ſon génie belliqueux & ſes lumieres, Rome aux mains des barbares, crie puiſſamment aux états modernes que les nations du nord ſeront un jour maîtreſſes de leurs champs fertiles, de leurs vignes, de leurs richeſſes, ſi le patriotiſme ne renaît pas ; ſi les vices accrédités, ne ceſſent point de relâcher les liens fondamentaux. Il eſt des corps frappés de la foudre, & qui quoiqu'entiérement conſumés, gardent une apparence de fraîcheur & de vie : vient-on à les heurter, ils ſe diſſolvent & tombent en poudre. Voilà l'image de pluſieurs royaumes, que le fer des enfans du nord n'a point encore touché.

deſtruction ; car ſi de notre côté ce fleuve épouvantable rouloit avec impétuoſité du nord au midi ; à l'occident, un autre torrent de barbares rouloit dans un ſens oppoſé, & ſon cours affreux s'étendoit d'un côté juſqu'au fond de la Perſe, & de l'autre par delà les bords de la Loire. A quoi a-t-il tenu que l'eſpece humaine ne fût enſevelie ſous les ruines des villes qui n'offroient plus que le ſilence & d'horribles déſerts ?

Lorſque la ſuperſtition & l'avarice monterent les vaiſſeaux qui firent la conquête de l'Amérique-Eſpagnole, lorſqu'on égorgea ces peuples nouveaux, peut-on apprécier le nombre d'hommes qui tomboient ſous la main du fanatiſme & de la cupidité ? Ce fut un monde en deuil (*b*).

(*b*) Chriſtophe Colomb a fondu deux mondes en un ; il a rendu le globe concitoyen. Il n'y a point eu de plus grande révolution que celle que cauſa cette découverte. On vit un nouvel univers, peuplé de mille nations inconnues, entrer tout-à-coup dans l'hiſtoire du monde. La grandeur de toutes nos monarchies & de l'ancien empire Romain diſparoît devant l'immenſité de cette nouvelle ſcene. Ce monde fit changer de face à l'ancien, encore incertain aujourd'hui & pendant pluſieurs ſiecles des avantages qui en pouvoient réſulter.

Mais la découverte du Nouveau-Monde a communiqué une nouvelle vie à l'ancien : il a offert aux deſirs des hommes, une foule de jouiſſances juſqu'alors inconnues. Si les richeſſes de chaque état conſiſtent à lui donner toute la valeur dont il eſt ſuſceptible, rien n'a répandu plus au loin l'induſtrie dans toutes les parties du globe : rien n'a occaſionné une plus grande réproduction, une plus grande quantité de travaux en tous genres, que la réaction moderne de l'Amérique & de l'Europe.

Sans l'enthouſiaſme de l'avarice qui créa des entrées &

Les débats des Européens pour ces régions nouvelles, la politique changeant de forme & revenant écraſer l'objet qu'elle careſſoit la veille; les guerres longues, opiniâtres, d'autant plus vives, plus acharnées, que l'induſtrie des arts avoit perfectionné la guerre.... Oui, les malheurs du genre humain échappent au calcul.

O ſang des hommes! de quelque côté que je tourne les yeux, je te vois couler à grands flots; tantôt tu as arroſé les ſables altérés de l'Afrique,

---

des ſorties, qui hériſſa d'obſtacles le commerce, qui varia d'après ſes caprices & ſes erreurs, les gênes, les excluſions, les prohibitions de toute eſpece, les avantages réciproques auroient répandu par-tout les productions de la nature & des arts. Mais les nations ennemies & peu éclairées, jalouſes des richeſſes de leurs voiſins, croyant qu'elles avoient quelqu'intérêt à les ruiner, ont appellé ſur elles-mêmes les fléaux de la guerre & de la deſtruction.

Mais quel événement! le nord du nouvel hémiſphere a briſé ſes chaînes, la liberté renaît dans ces régions qu'opprima notre tyrannie; la population va s'accroître dans ces contrées que dépeupla la ſoif de l'or. A qui l'Amérique devra-t-elle ſa puiſſance, ſa grandeur, ſa tranquillité? A la légiſlation. Le nord entraînera le midi de l'Amérique; il adoptera les avantages de l'indépendance, ou il ſera envahi par les peuples du nord.

Bientôt l'Afrique, par ſa dépopulation, verra ceſſer un commerce barbare.

Par une communication directe avec l'Amérique, l'Aſie ſuivant la route que le galion de Manille lui trace, verra de nouveaux débouchés s'ouvrir, & ſon opulence s'accroître. En perdant leurs poſſeſſions du Nouveau-Monde, les habitans de l'Europe n'auront plus ces guerres qu'occaſionnoient les tréſors de l'Amérique, & ſi le deſpotiſme des rois vouloit peſer un jour ſur l'Europe, elle s'écouleroit, pour ainſi dire, & ſe fonderoit en Amérique un aſyle aſſez vaſte pour la recevoir & la protéger toute entiere.

On dit que le temps des républiques eſt paſſé; non. Les

tantôt tu as décoloré les neiges du pôle, tantôt tu as fouillé la verdure éternelle de la délicieuſe Aſie; & je crois que ſi l'on raſſembloit les guerres, les maladies contagieuſes, les famines dévorantes, & tous les fléaux qui ont accompagné & ſuivi les débats des ſouverains, on verroit que la moitié des hommes a véritablement donné la mort à l'autre!

Et tandis que l'homme s'égorgeoit, voici qu'il a luit dans les faſtes de l'univers ce jour terrible & mémorable où un tremblement de

---

républiques vont renaître : le code Américain, ouvrage de la ſageſſe & de la raiſon européenne, reviendra au lieu où il eſt né, & récompenſera les deſcendans de ceux qui ont calculé ces loix humaines.

On tremble à la vue de ce nombre prodigieux de ſoldats qu'entretiennent la Pruſſe, l'Autriche, la Ruſſie & la France; l'art & la diſcipline militaire effraient, ainſi que toute cette ſoldateſque vendue aux princes : l'Europe ſemble échapper à la liberté; ne craignez rien, la philoſophie veille; les arts veillent; la philoſophie forme de tous côtés des têtes républicaines; elle montre du doigt les *États-Unis;* elle a déja détruit le deſpotiſme ſacerdotal qui laiſſe aujourd'hui reſpirer l'Europe. Ne craignez rien, je le répete, amis de la liberté! la philoſophie enchaîne de toutes parts les ſaillies orgueilleuſes des ſouverains : la philoſophie jette ſes rayons ſur les deux hémiſpheres. L'Europe, patrie des lettres & des ſciences, ne peut pas être outragée impunément. Elle ne peut plus devoir ſon ſalut qu'à des idées ſaines; elle les ſuivra, ces grands exemples qui lui viendront d'un nouvel hémiſphere; car nous ne retiendrons pas la ſottiſe après leur avoir envoyé le génie de la légiſlation. La phyſionomie de ces états libres ſervira de rempart : le commerce, la navigation emporteront avec eux tous les talens : ces climats inacceſſibles aux ſceptres des deſpotes ſeront des aſyles inviolables, & la découverte de l'Amérique ſera déclarée enfin avoir été utile au genre humain.

terre affreux détacha la Sicile de la féconde Italie, où la mer mugiſſante s'engouffra entre ces nouveaux rivages.

De même le détroit de *Gadès* fut ouvert dans un jour de colere : la terre fendit tout-à-coup ſon ſein, & le monde fut coupé en deux parties à jamais ſéparées. L'Océan ſans bornes vint heurter de tout ſon poids l'humble Méditerranée : le choc des deux mers, étonnées de confondre leurs flots, a dû retentir au loin & effrayer la race humaine.

Peut-être une pareille ſecouſſe du globe fit diſparoître l'iſle Atlantique, ſéjour fortuné, careſſé des plus doux regards du ciel : ce vaſte & ſuperbe aſyle de la paix, du bonheur, où l'abondance, gage des vertus, excitoit l'homme à des cantiques perpétuels de reconnoiſſance ; abîmé dans les mers, ſans qu'il en reſtât aucune trace, n'a conſervé ſa mémoire dans nos annales que par la tradition qui a imprimé chez les hommes le ſouvenir d'une délicieuſe contrée, ſituée ſous l'aſpect le plus heureux.

Combien de fois le genre humain a-t-il été replongé dans la barbarie par ces révolutions ſubites, qui renverſant les villes, & détruiſant les empires, ont éteint le flambeau des ſciences. Je crois voir un inſecte précipité d'un arbuſte en fleurs, arrêté, engourdi, remontant avec peine, & par une longue ſucceſſion de travaux, vers la tige qui le nourriſſoit. La moindre ſecouſſe phyſique rompt le fil des connoiſſances, & replonge dans les ténebres, l'eſprit qui, la veille, étinceloit de lumiere. Quand la biblio-

theque de Ptolomée fut incendiée, qui ſait ſi le genre humain ne perdit pas ce jour-là tous ſes tréſors ?

Nous ne ſavons donc rien ſur la formation du genre humain, ſur ſa propagation, ſur ſes premiers établiſſemens, ſur l'hiſtoire de ſes découvertes.

M. Bailli peint l'homme comme un vermiſſeau rampant, qui, à meſure que le globe ſe refroidit, cherche les endroits où la chaleur centrale tranſpire ; mais ce refroidiſſement du globe eſt une hypotheſe chimérique.

S'il eſt impoſſible de découvrir la marche primitive du genre humain, nous ne ſavons ſi l'Europe entiere ne ſera pas un jour un pays effacé dans l'avenir. L'imprimerie elle-même aura peine à ſauver les connoiſſances que nous avons acquiſes ; la moitié de l'hémiſphere peut être un jour à jamais ſéparé de l'autre par une ſecouſſe du globe : nos livres imprimés peuvent périr comme les manuſcrits, où, ce qui eſt la même choſe, ils peuvent être entiérement méconnus.

On a environné le berceau du genre humain d'une foule de fables plus ou moins ingénieuſes ; elles nous amuſent, mais elles ne nous éclairent point. L'exiſtence du peuple primitif, qui a éclairé les autres peuples eſt certaine, mais dans quelle région le placer ? Les ſavans ſont réduits aux conjectures.

CHAPITRE XXVI.

Louis Quatorze.

VOtre hiſtoire univerſelle ne tient pas beaucoup de place, dis-je au poſſeſſeur du petit livret, mais le caractere des ſouverains diſparoît dans cette rapide narration, & j'aime mieux connoître un homme qu'un empire.

Celui à qui je diſois ces mots me prit par la main, & me conduiſit dans une ſalle aſſez vaſte, où étoient les buſtes d'un grand nombre de ſouverains, c'eſt-à-dire, des plus fameux. Les princes modernes y figuroient plutôt que les anciens.

Nous avons brûlé, me dit-il, cet auguſte fatras qu'on appelloit l'*hiſtoire*, & dont le débordement groſſiſſoit ſi infructueuſement nos bibliotheques; nous nous ſommes contentés de tracer quelques lignes au bas de ces buſtes; elles ſont le réſultat de tout ce qui a été imprimé ſur ces monarques décédés. L'impartialité la plus rigoureuſe a dicté ce jugement définitif.

Je reconnus un buſte de Louis XIV; j'y jetai les yeux par préférence, & je lus ces mots qui compoſoient à peu-près tout ce qu'on avoit conſervé ſur ſon caractere.

» Louis XIV avoit un caractere élevé, mais ſon cœur étoit froid; il s'identifia à la nation & fut ſenſible à tous les coups qu'on lui portoit,

tel fut ſon mérite ; mais ſes entrailles ne furent ni émues ni attendries ſur les gémiſſemens ou les maux particuliers de ſon peuple, il aimoit la gloire ; mais il n'avoit pas un ſentiment vif des devoirs de l'humanité «.

L'orgueil que tout développa en lui, l'iſola pour ainſi dire, ſur un trône où il fit aſſeoir le pouvoir abſolu. Il ſouleva l'Europe, & pour l'intérêt de ſa grandeur orgueilleuſe, il épuiſa ſon peuple. L'élite de ſa nobleſſe verſa ſon ſang dans des guerres qu'il avoit ſuſcitées, au détriment du royaume qu'il regardoit inconſidérément comme une propriété perſonnelle. Le poids de ſon autorité, qu'il méconnut lui-même, le changement ſubit qu'il imprima au caractere & à l'eſprit national ; tout étouffa le germe vigoureux de la liberté qui venoit de lancer ſes dernieres étincelles ; enfin ſes favoris & ſes miniſtres augmenterent ſa puiſſance, & la rendirent arbitraire preſque à ſon inſu.

Ses premiers exploits enfanterent une admiration aveugle & fanatique, & parce que la valeur eſt une vertu, la nation, dans ſa frénéſie, la plaça au-deſſus de toutes les autres. La nation oublia ces vertus modérées, pacifiques & vivifiantes, qui ont immortaliſé peu de ſouverains, mais qui les diſtinguent aujourd'hui ſi éminemment. La nation ne vit que l'étendard de la victoire : elle s'honora de ſervir & d'immoler ſa volonté, parce qu'elle ne conſidéra dans ſon roi qu'un guerrier, & qu'elle s'aſſimila à la gloire de ſes conquêtes.

Elle fit donc de ſon roi un maître abſolu donc

elle reſpecta les caprices ; le gain des batailles engendra l'ivreſſe, & la France, n'aguere ſi fiere, ſe proſterna à genoux d'une maniere preſque ſervile ; tout ce qui ſortit de la bouche du roi, vainqueur & conquérant, devint la loi ſuprême de l'état.

L'encens, les hommages, les vers des poëtes, le pinceau des peintres, le burin des graveurs, tout diviniſa un prince qui de ſon vivant reçut les honneurs de l'apothéoſe. Sa tête froide & calme accepta ces hommages comme un tribut mérité ; le faſte de la repréſentation, l'étiquette aſiatique entrerent dans une cour où la pompe des arts cachoit aux yeux du peuple le danger de cette brillante métamorphoſe. Les grands de la nation partageant les plaiſirs & les jouiſſances de ces arts perfectionnés, devinrent les ſatellites du ſoleil qui réfléchiſſoit ſur eux une partie de ſon éclat, & ils ne regarderent plus comme un aviliſſement d'adorer les fantaiſies, d'encenſer les vices & d'imiter l'orgueil d'un homme qui, au terme le plus élevé de la puiſſance, de la force & des richeſſes, eſtimoit facilement que tel étoit & devoit être l'élément de la ſouveraineté.

Pouvoit-il n'être pas deſpote, lorſque la nation entiere ſe courboit devant lui & que tout conſacroit, ſans la plus légere réclamation, l'exercice du pouvoir abſolu ? Il en abuſa, & cet abus paſſa dès-lors comme un privilege de la royauté.

Les trophées de la victoire, ſans ceſſe renouvellés, cachoient à la France les déſaſtres qui alloient naître ſous cette apparence de gloire

& de ſplendeur ; le vernis trompeur que les artiſtes avoient répandu autour du trône ne le firent voir que brillant, tandis qu'il alloit devenir redoutable.

Ce roi uſurpa la gloire, & il fut trompé lui-même par le fantôme impoſant de ſa puiſſance. Les guerres qu'il s'attira & qui firent ſuccéder les revers & les humiliations, ne lui apprirent pas que les larmes de ſes ſujets avoient préparé ce ſoulevement, qui devoit punir ſon ame altiere, trop indifférente à des calamités qu'il ne put ni ſentir ni appercevoir.

Les plus fauſſes idées dictoient ſes édits intolérans, édits cruels & froids, inſpirés par des prêtres auxquels il vendit une partie de ſes ſujets, croyant mériter du ciel (*a*). Ces édits annonçoient combien cet homme jugé ſi grand étoit livré à l'ignorance des ſiecles barbares. Il porta lui-même le coup le plus funeſte à ſa puiſſance par la révocation de l'édit de Nantes. Il vit moins dans les ſectaires des ſujets oppoſés à une religion qu'il profeſſoit, que des rebelles qui avoient oſé apporter la plus légere réſiſtance à ſa volonté tyrannique. Il adopta par inſtinct des dogmes rigoureux & des maximes aviliſſantes en ce qu'elles favoriſoient ſon orgueilleux deſpotiſme.

(*a*) Après la révocation de l'édit de Nantes le célebre Duqueſne alla prendre congé du roi, voulant ſe retirer en Angleterre ; Louis XIV lui dit : *Je ſuis fâché, M. Duqueſne, que ma religion m'empêche de vous faire du bien.* *La mienne, ſire*, lui répondit Duqueſne, *ne m'a jamais empêché de bien ſervir mon prince.*

Les lauriers ſe flétrirent dans ſes mains ; ce que ſes victoires coûterent dépeupla ſon royaume, ruina ſes finances, abaiſſa ſon crédit : la frénéſie des diſputes religieuſes punit l'attention qu'il avoit donnée à des argumens théologiques, & ce nom qu'avoit tant célébré la renommée, trop avide de chanter les combats, fut avili dans l'Europe, lorſqu'on le vit prendre parti dans ces querelles abſurdes, la honte d'un regne qui auroit pu être glorieux. Il fut perſécuteur ſans être religieux.

Trompé par les idées fauſſes qu'il avoit de ſon rang & de ſon autorité, la fin de ſon regne mit à nu les cicatrices profondes dont la France étoit couverte. Il paya cher deux brillantes époques de ſon regne, & finit une vie agitée en enviſageant le triſte ſpectacle de ſon royaume dévaſté, de ſes peuples dégradés, & d'une maſſe de dettes ſupérieures au numéraire de ſes états (*b*).

(*b*) Aujourd'hui les beſoins de preſque tous les états ſont au-deſſus des moyens d'y ſubvenir. On a perdu le livre de recette & de dépenſe. Ce ne ſont pas les beſoins de l'état qui minent l'état, mais les beſoins fantaſques de ceux qui le gouvernent. Chaque homme en place dépouille plus ou moins la république. Chacun cherche à tenir un moment la clef du tréſor royal : point d'action dont on ne vienne demander la récompenſe en argent : ajoutez cette foule d'hommes payés par l'état, & qui ne lui rendent aucun ſervice ; puis le nombre de ceux qui ſont employés à la levée des deniers publics, & vous verrez qu'un état eſt foible, quoique riche, parce que les nerfs de ſa puiſſance ſont coupés par ceux qui ſe diſent créanciers de l'état. Une loi qui anéantiroit toutes ces créances, rajeuniroit un gouvernement, ſi elle ne le tuoit pas.

Ce fut lui qui porta le dernier coup à la liberté nationale. Il ſe ſubſtitua à la patrie ; ſes vices étoufferent des qualités héroïques, & qui pouvoient placer ſon nom parmi les noms les plus illuſtres.

Et ſi nous pénétrons dans le palais de ce prince, d'où partoient les foudres du pouvoir, nous le verrons triſtement enchaîné par les liens de l'étiquette, enfler ſon amour-propre d'une repréſentation théâtrale, cacher ſa médiocrité ſous une pompe orgueilleuſe, s'obſervant ſans ceſſe, parlant à peine, livré aux tracaſſeries, aux intrigues de pluſieurs fourbes, ſubjugué par ſes miniſtres, fatigué de leurs débats, agitant ſa cour & ſon cabinet, & ſoupirant après la liberté du moindre de ſes ſujets.

Ainſi les ſtatues, les monumens publics voilerent ce ſyſtême fiſcal ordonné par un roi faſtueux, & l'étendue accablante de ce pouvoir abſolu retomba ſur lui-même. Maître des fortunes & des deſtinées de ſes ſujets, revêtu d'un pouvoir extraordinaire, il fut ſur le point de perdre la nation, parce qu'il s'étoit inceſſamment ſubſtitué à ſes droits. La réunion des talens dans un ſi long regne (inconteſtable ouvrage de Richelieu) établit des ſuccès en tout genre. Ils en impoſerent au reſte de l'Europe ; & la nation ſe glorifia de grands noms ; mais pourquoi attribuer au monarque le génie de ſes ſujets ?

La mort fit connoître tous les abus de ſon pouvoir, ſon éloge circula dans ces ſéminaires d'adulation, appellés académies, où des académiciens penſionnés gonflerent leurs voix & leur

ſtyle pour nous faire admirer ce prétendu prodige de gloire & de ſplendeur, tandis que ſes cruautés religieuſes furent extrêmes, ſon ambition inſultante, & qu'il immola à la ſplendeur du trône le pur ſang de ſes ſujets. Auſſi le trépas de ce monarque abſolu ne fit naître dans les cœurs ni regrets ni douleur.

L'homme néanmoins fut grand à ſa mort; ce qui laiſſe croire qu'il auroit pu l'être pendant ſon regne. L'homme quoiqu'ignorant & altier fut ſupérieur au monarque.

La nation fut complice dans l'élévation de ce coloſſe de grandeur. Ce fut le peuple qui conſentit à perdre ſes droits. L'aviliſſement de la nation fut ſon propre ouvrage; la fiſcalité engendre le deſpotiſme.

Quand on ſe repréſente que le roi avoit un caractere élevé, que les circonſtances avoient accumulé autour de ſon trône une foule de grands hommes, que ſon regne fut long, que ce regne avoit hérité de la vigueur de deux générations précédentes, formées à l'école des guerres civiles, on gémit d'avoir vu ce même roi en proie à des billeveſées théologiques, gâter ſon génie & celui de ſa nation en détruiſant une des époques les plus favorables à la proſpérité de la France.

CHAPITRE XXVII.

Salle de Spectacles.

APrès le dîner on me propoſa la comédie. J'ai toujours aimé le ſpectacle & je l'aimerai encore dans mille ans d'ici, ſi je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer? Quelle eſt la piece de théâtre qui paſſera pour un chef-d'œuvre parmi ce peuple. Corneille & Racine ſont déja un peu uſés pour nous, & le défaut d'action, les peintures conventionnelles rendent déja les drames d'un aſſez mince effet; ils plaiſent mieux à la lecture qu'à l'optique du théâtre; puis leurs formes preſque ſemblables, ont un cachet qu'on devine, & un langage monotone. Verrai-je la robe des Perſans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François? Détrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelque imbécille qui ne ſera point ſur ſes gardes? Ces fictions enfantines, & bizarrement verſifiées, occupent-elles encore le cerveau extravagant de vos poëtes? De mon temps un homme ſenſé ne pouvoit aſſiſter à une tragédie moderne, ſans avoir pitié du faiſeur de vers, du maniaque, qui appelloit chef-d'œuvre de l'art la plus inconcevable de toutes les productions, tant le bon ſens y étoit outragé, ainſi que la vérité hiſtorique. Ces fous de tragédiens fatiguent-ils toujours le théâtre de leurs vers inſignifians? avez-vous du moins de bons acteurs, meſſieurs?

De tout temps ils ont été tout auſſi rares que les grands poëtes. — Mais oui, ils ſe donnent de la peine, ils étudient, ils ſe laiſſent inſtruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus riſibles contre-ſens; ils ſont dociles, quoiqu'ils ſoient moins illettrés que ceux de votre ſiecle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur & une actrice paſſables, le reſte étoit digne des treteaux des boulevards. Vous aviez un petit théâtre meſquin dans la capitale, rivale de Rome & d'Athenes; encore ce théâtre étoit-il pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne méritoit guere, oſoit avoir de l'orgueil, moleſtoit l'homme du génie (*a*) qui ſe voyoit forcé de lui abandonner ſon chef-d'œuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refuſé & joué à régret les meilleures pieces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec tranſport portoient par ce ſeul témoignage le ſigne de leur réprobation & de leur chûte. Bref, ils n'intéreſſent plus le public aux querelles de leur ſale & miſérable tripot (*b*).

(*a*) En France le gouvernement eſt monarchique, & le théâtre républicain. Ce n'eſt point là le moyen que l'art dramatique ſe perfectionne de ſi-tôt; j'oſe même dire que toute piece excellente pour le peuple, ſera proſcrite par le gouvernement. Meſſieurs les auteurs, faites des tragédies ſur des ſujets antiques: on vous demande des romans, & non des peintures capables de toucher & d'inſtruire la nation; bercez-nous d'anciens contes de peau-d'âne, & ne peignez point les événemens, & ſur-tout les hommes préſens.

(*b*) On réuſſit à accoutumer un chien & un chat à manger au même plat, en les enfermant dans la même chambre.

Nous avons quatre ſalles de ſpectacles au milieu des quatre principaux quartiers de la ville. C'eſt le gouvernement qui les entretient ; car on en a fait une école publique de morale & de goût. On a compris toute l'influence que l'aſcendant du génie peut avoir ſur des ames ſenſibles (*c*). Le

Les comédiens François ſont *chiens* & *chats* enſemble ; on ne peut quelquefois les obliger non à manger, mais à figurer ſur la ſcene. Vous auriez beau renfermer *Préville* avec ſon concurrent ; jamais l'harmonie ne ſe rétabliroit entr'eux. Une brouillerie de ces meſſieurs qui ſe haïſſent cordialement, interrompt des repréſentations théâtrales, & fait diverſion à tous les grands intérêts qui agitent la capitale. L'un s'eſt enrhumé, l'autre s'eſt demis le pied ; ces événemens de couliſſes cauſent un ſchiſme ſcandaleux & diviſent la métropole des plaiſirs. Héraclite & Démocrite trouveroient bien matiere à pleurer & à rire de l'effervescence qu'occaſionnent ces démêlés comiques ; on eſt menacé de la ceſſation du ſpectacle ; cela a l'air d'une cataſtrophe ; que deviendra le théâtre ? s'écrie-t-on : enfin, quand l'hiſtrion a boudé comme un *homme à talent*, & qu'il a daigné ſe raccommoder avec ſon camarade, on célebre cette auguſte réconciliation dans les journaux ; le parterre prodigue des brouhahas multipliés, & frappe la voûte de la ſalle de mille applaudiſſemens, dès que Préville a conſenti de bonne grace à recevoir des coups de bâton de la main du camarade avec lequel il vouloit rompre *pour jamais*. En vérité, les Abdéritains n'étoient pas plus fous que les Pariſiens.

Ces menaces réitérées de quitter le théâtre à la moindre *quinte* qu'ont les comédiens du roi, on ne ſait comment les en corriger : les ſupérieurs ſont occupés chaque matin à prévenir les guerres civiles qui déchirent la république orageuſe des théâtres. Le parterre prend feu ; le *coin du côté du roi* & celui *du côté de la reine* ſe diſputent & ſont ſur le point de ſe prendre aux cheveux ; la ſentinelle accourt. On ne ſait enfin comment terminer ce grave différend ; point de peuple plus difficile à conduire que le peuple hiſtrion !

(*c*) A la foire & ſur les remparts, on donne au peuple des

génie a frappé les coups les plus étonnans, ſans effort, ſans violence. C'eſt entre les mains des grands poëtes que réſident pour ainſi dire les cœurs de leurs concitoyens: ils les modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables, lorſqu'ils produiſent des maximes dangereuſes! Mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée lorſqu'ils frappent le vice & qu'ils ſervent l'humanité! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, à la rendre indépendante & vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés, aſſidus à ces chef-d'œuvres, qui remuent, intéreſſent, entretiennent dans les cœurs cette émotion ſalutaire qui diſpoſe à la

---

pieces groſſieres, obſcenes, ridicules, tandis qu'il ſeroit ſi aiſé de lui donner de petits drames honnêtes, inſtructifs, réjouiſſans, mis enfin à ſa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent, qu'on empoiſonne ſon corps au cabaret, en lui verſant un vin frélaté dans des pintes d'étain, & qu'on corrompe ſon ame à la foire par des farces miſérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet (préſentés comme des tours de gentilleſſe) une potence eſt bientôt dreſſée. Il exiſte même une ſentence de police qui condamne expreſſément le peuple à des parades licencieuſes, & qui défend aux hiſtrions des remparts de rien dire de raiſonnable ſur leurs treteaux; le tout par conſidération pour les reſpectables privileges des comédiens du roi. C'eſt dans un ſiecle policé, c'eſt en 1767 qu'on a rendu une telle ſentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple! comme on néglige ſon inſtruction! comme on craint de faire entrer dans ſon ame quelques traits d'une lumiere pure! Il eſt vrai qu'en récompenſe on épluche avec le plus grand ſoin les hémiſtiches qui doivent être récités ſur la ſcene françoiſe.

pitié : caractere diſtinctif de la véritable grandeur (*d*).

Nous arrivâmes ſur une belle place, au milieu de laquelle étoit ſitué un édifice d'une compoſition majeſtueuſe. Sur le haut de la façade étoient pluſieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un maſque dont il étoit couvert, & du bout du doigt montroit ſa laideur. A gauche, Melpomene armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran & expoſoit aux yeux de tous, ſon cœur dévoré de ſerpens (*e*).

(*d*) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe aſſuré n'auroit pas notre théâtre, ſi notre gouvernement, au-lieu de le regarder comme l'aſyle des hommes oiſifs, le conſidéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen! Mais qu'ont fait nos plus beaux génies ? Ils ont puiſé leurs ſujets chez les Grecs, chez les Romains, chez les Perſes, &c. ils nous ont préſenté des mœurs étrangeres ou plutôt factices : poëtes harmonieux, peintres infideles, ils ont fait des tableaux de fantaiſie ; avec leurs héros, leurs vers ampoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'eſt autre choſe qu'une peinture ſimple, fidelle, animée des mœurs contemporaines & ſubſiſtantes.

(*e*) Pourquoi dans la premiere jeuneſſe préfere-t-on la tragédie à la comédie ? C'eſt que dans cet âge, où les paſſions ſont bonnes, actives, courageuſes, on chérit tout ce qui reſpire la grandeur, la force, la généroſité ; on admire ſans peine les ſacrifices abſolus : il n'eſt rien alors d'outré dans ce qui paroît grand. Mais lorſque le temps & l'expérience ont émouſſé, par degrés, cette ſenſibilité naïve & précieuſe ; que le cœur a reçu pluſieurs bleſſures, alors moins amis des hommes, moins admirateurs de leurs vertus, la défiance naît. On veut s'inſtruire de leurs défauts. On goûte inſenſiblement le plaiſir de la malignité. On n'eſt pas fâché de voir abaiſſer ſes égaux. C'eſt une petite vengeance que l'on prend, en paſſant, de l'eſpece & de l'individu. On ſe ſoulage de ce poids d'eſtime qui ne coûtoit rien à l'imprudence de l'heureuſe jeuneſſe.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé, de ſorte que les places des ſpectateurs étoient commodément diſtribuées. Tout le monde étoit aſſis ; & lorſque je me rappellois la fatigue que j'eſſuyois pour voir jouer une piece, je trouvois ce peuple plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir ; il reſtoit toujours des places vides en faveur des étrangers. L'aſſemblée étoit brillante ; & les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle s'ouvrit par une ſymphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piece qu'on alloit repréſenter. — Sommes-nous à l'opéra, dis-je ; voilà un morceau ſublime ? — Nous avons ſu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt reſſuſcité l'ancienne alliance que la poéſie & la muſique formoient chez les anciens. Dans les entre-actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment & diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un compoſé bizarre, monſtrueux ; nous avons ſaiſi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre temps, il étoit loin d'être à l'abri des juſtes reproches des ſages & des gens de goût (*f*), mais aujourd'hui....

Comme il diſoit ces mots on leva la toile. La

(*f*) L'opéra ne peut être que fort dangereux, mais il n'eſt point de ſpectacle plus cher au gouvernement, c'eſt le ſeul même auquel il s'intéreſſe.

ſcene étoit à Toulouſe. Je vis ſon capitole, ſes capitouls, ſes juges, ſes bourreaux, ſon peuple fanatique. La famille de l'infortuné *Calas* parut & m'arracha des larmes. Ce vieillard paroiſſoit avec ſes cheveux blancs, ſa fermeté tranquille, ſa douceur héroïque. Je vis le fatal deſtin marquer ſa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit, c'étoit la vérité qui reſpiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce ſujet touchant par l'invraiſemblance & la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit ſuivi la marche de cet événement cruel; & ſon ame ne s'étoit attachée qu'à ſaiſir ce que la ſituation déplorable de chaque victime faiſoit naître, ou plutôt il empruntoit leur langage; car tout l'art conſiſte à répéter fidellement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie on me montroit au doigt, & l'on diſoit: „ Voilà le contemporain de ce ſiecle malheureux. Il a entendu le cri de cette populace effrénée que ſoulevoit ce David; il a été témoin des fureurs de ce fanatiſme abſurde «! Alors je m'enveloppai de mon manteau, je me cachai le viſage, & je rougis pour mon ſiecle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel*, ou *la Mort de Charles premier* (*g*); & toute l'aſſemblée parut extrêmement ſatisfaite de cette annonce. On me dit que la piece étoit un chef-d'œuvre, & que jamais la cauſe des rois

(*g*) A quoi ſongez-vous, poëtes tragiques? Vous avez un pareil ſujet à traiter, & vous allez me parler des Perſans & des Grecs; vous me donnez des romans rimés: eh! peignez-moi Cromwel.

& celle des peuples n'avoient été préſentées avec cette force, cette éloquence & cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne du ſceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide & criminelle envers l'état ; & les rois dont le cœur étoit diſpoſé à quelque injuſtice, n'avoient pu jamais lire ce drame ſans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On donna pour ſeconde piece *la Partie de Chaſſe de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré, & de bons rois n'avoient pu effacer ſa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros ; & le vainqueur de la ligue ne me parut jamais ſi grand que dans l'inſtant où, pour épargner quelque peine à ſes hôtes, ſon bras victorieux porte une pile d'aſſiettes. Le peuple battoit des mains avec tranſport ; car en applaudiſſant aux traits de bonté & de grandeur d'ame du monarque, c'étoit ſon propre roi qu'il combloit d'applaudiſſemens.

Je ſortis fort ſatisfait : mais, dis-je à mon guide, ces acteurs ſont excellens, ils ont de l'ame, ils ſentent, ils expriment, ils n'ont rien de gêné, de faux, de giganteſque, d'outré. Juſqu'aux confidens repréſentent comme ils le doivent. En vérité cela m'édifie : un confident remplir ſon rôle ! — C'eſt, me répondit-il, que ſur le théâtre, comme dans la vie civile, chacun met ſa gloire à bien faire ſon emploi ; quelque mince qu'il ſoit, il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation eſt parmi nous un art important & cher au gouvernement. Héritiers de vos chef-d'œuvres, nous les avons joués dans

une perfection qui vous étonnera. On ſe fait honneur de ſavoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du ſentiment, avec le regard, la voix & le geſte ! Quel enſemble harmonieux & touchant, & quelle énergie lui prête ſa ſimplicité ! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne ſont plus avilis ? — Ils ont ceſſé de l'être dès qu'ils ont eu des mœurs. Il eſt des préjugés dangereux, mais il en eſt d'utiles. De votre temps il falloit, ſans doute, mettre un frein à la pente ſéduiſante & dangereuſe qui tournoit la jeuneſſe vers un métier dont le libertinage formoit la baſe : mais tout eſt changé. De ſages réglemens, en les faiſant ſortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur ; ils ſont entrés dans la claſſe des citoyens. Derniérement notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché ſinguliérement. — Quoi ! ce bon prélat va donc au ſpectacle ? — Pourquoi y manqueroit-il, puiſque le théâtre eſt devenu une école de mœurs, de vertus & de ſentimens ? On a écrit que le Pere des Chrétiens, dans le temple de Dieu, s'amuſoit beaucoup à entendre les voix équivoques des malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de ſi déplorables accens qui affligent à la fois l'oreille & le cœur. Comment des hommes ont-ils pu ſe plaire à cette muſique cruelle ? Il eſt bien plus permis, je penſe, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le cœur d'un ſcélérat ambitieux eſt dévoilé, où les fureurs du fana-

tiſme ſont ſi énergiquement exprimées, qu'elles font frémir les ames ſimples ou peu éclairées qui y auroient quelque diſpoſition.

Tenez, voilà le paſteur du quartier qui s'en retourne en raiſonnant avec ſes enfans ſur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur eſprit, il abhorre le fanatiſme, & lorſqu'il ſonge à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique, a déſolé pendant douze ſiecles la moitié de l'Europe, il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains temps de l'année nous jouiſſons d'un plaiſir qui vous étoit abſolument inconnu : nous avons reſſuſcité l'art de la pantomime, ſi cher aux anciens. Combien d'organes la nature a donné à l'homme, & que de reſſources a cet être intelligent pour exprimer & concevoir le nombre preſque infini de ſes ſenſations ! Tout eſt viſage chez ces hommes éloquens ; ils nous parlent auſſi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hippocrate diſoit jadis que le pouce ſeul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnificence un Dieu a voulu uſer en formant la tête humaine ! — Oh, je n'ai plus rien à dire ; tout eſt au mieux ! — Que dites-vous ? Il nous reſte encore bien des choſes à perfectionner. Nous ſommes ſortis de la barbarie où vous étiez plongés ; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconſéquente & puérile. Peu-à-peu les eſprits ſe ſont formés. Il nous reſte à faire plus que nous n'avons fait ; nous ne ſommes guere qu'à la

moitié de l'échelle : patience & réſignation ſont tout ; mais j'ai bien peur que le mieux abſolu ne ſoit pas de ce monde. Toutefois, c'eſt en le cherchant, je penſe, que nous rendrons les choſes au moins paſſables (*h*).

(*h*) Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penſer & d'écrire ſur l'adminiſtration politique ! Donne-t-il une bonne idée, fait-il naître un réglement utile ? il eſt examiné, diſcuté, adopté, perfectionné. Déraiſonne-t-il ? on rit & la brochure diſparoît. La clarté part du centre de la nation ; elle obéit à ſa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres myſtérieuſes, refuge des eſprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercenaires & ſatyriques, obſcurciſſent quelquefois la vérité, elle n'eſt ordinairement que le réſultat du choc des opinions ; elle ſort de la profondeur des nuages, & la raiſon alors dans tout ſon éclat fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'eſprit national s'y grave, prend une conſiſtance caractériſée, a une phyſionomie ſur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Il n'y a point à craindre de révolte ou de ſédition dans un pays où il eſt permis de tout dire. La fumée au beſoin avertiroit de l'incendie. Heureuſe Angleterre ! tu jouis de ce privilege !

Tout citoyen François devroit donc avoir le droit de donner ſon avis ſur les opérations publiques ; il parleroit à la nation comme ſpécialement intéreſſée à ſuivre ce qui eſt grand & utile. Qui l'éclairera ? ſi ce n'eſt ceux qui ſe ſont faits une étude particuliere de ces beſoins & de ces reſſources ; qui rectifiera les erreurs du plan nouvellement adopté ? ſi ce n'eſt le choc des opinions, & une lutte ouverte d'idées en préſence de la nation.

L'importance des matieres n'exige-t-elle pas ce concours & ce débat ? Le ſort d'un état ſera-t-il abandonné aux jets hazardés d'une volonté particuliere ? peut-elle ſe flatter d'avoir tout vu, tout prévu.

Les faiſeurs de projets ne veulent faire que leur fortune, ils s'accommodent aux idées courantes, ils contrediſent, ils immolent leurs propres ſyſtêmes. L'écrivain qui n'a

CHAPITRE XXVIII.

Les Lanternes.

NOus fortîmes de la ſalle du ſpectacle ſans regret & ſans confuſion ; les iſſues étoient nombreuſes & commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les lanternes étoient appliquées à la muraille, & leurs feux combinés ne laiſſoient aucune ombre ; elles ne répandoient pas non plus une clarté de réverbere dangereuſe à la vue : les opticiens ne ſervoient pas la cauſe des oculiſtes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces proſtituées qui, le pied dans le ruiſſeau, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le geſte, vous

---

d'autre but que la félicité nationale, d'autre intérêt que la gloire, eſt plus prêt qu'un autre de l'auguſte vérité.

On ſeroit bien injuſte ſi l'on ne s'appercevoit pas que les bons écrivains ont donné depuis vingt-cinq ans une commotion ſalutaire à toutes les idées utiles. On leur doit l'important ſervice d'avoir penſé & raiſonné pour le reſte des hommes ſur le gouvernement, ſur le commerce, ſur l'agriculture, ſur la morale des ſociétés ; leurs veilles n'ont-elles pas préparé & épuré des idées qui préſident à l'éducation des peuples ? N'ont-ils pas porté leurs réflexions ſur les expériences qui ouvrent de nouvelles routes à l'induſtrie ? n'ont-ils pas rédigé & commenté les loix politiques & morales, qui ont fait tomber une multitude de préjugés déraiſonnables ?

Les gens de lettres, d'un bout de l'Europe à l'autre, forment une véritable république ; ils ſont l'ornement & la gloire des ſociétés ; la lumiere qu'ils répandent, ſe communique en un inſtant. L'aſtronome, le méchanicien, le chymiſte apportent leurs découvertes.

propoſent d'un ton ſoldateſque des plaiſirs auſſi groſſiers qu'inſipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit ſe dégrader, s'avilir & rougir à ſes propres yeux, n'étoient plus tolérés ; car toute inſtitution vicieuſe n'arrête point une autre ſorte de vice ; ils ſe tiennent tous par la main ; & malheureuſement il n'eſt point de vérité mieux prouvée que cette vérité triſte (*a*).

Je vis des gardes qui ſurveilloient à la ſûreté publique, & qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos. — Voilà la ſeule eſpece de ſoldats dont nous avons beſoin, me dit mon guide, nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en temps de paix. Ces dogues que nous nourriſſions pour qu'ils s'élançaſſent à point nommé contre l'étranger, ont été ſur le point de dévorer le fils de la maiſon. Mais le flambeau de la guerre enfin conſumé eſt pour jamais éteint. Les ſouverains ont daigné écouter la voix du philoſophe (*b*). Enchaînés par le

---

(*a*) Toute ville où ſe trouve un grand nombre de courtiſannes eſt une ville malheureuſe. La jeuneſſe s'uſe ou périt dans une volupté baſſe ou criminelle ; & ces jeunes débauchés ſe marient, lorſqu'énervés & totalement éteints, ils ſont incapables de féconder l'épouſe jeune & trompée qui languit auprès d'eux.

Semblables à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre.

(COLARDEAU.)

(*b*) Charles XII eſt entre les mains d'un gouverneur ſans capacité. Il monte ſur le trône, il eſt dans cet âge où l'on ne ſait que ſentir, & où nos premieres ſenſations nous paroiſſent des vérités immuables. Toute idée lui eſt bonne, parce

plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant de siecles d'erreurs, la raison s'est fait jour dans leur ame ; ils ont ouvert les yeux sur le devoir que leur imposoit le salut & la tranquillité des peuples ; ils n'ont mis leur gloire qu'à bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénétique de dominer sur des pays dévastés, remplis de cœurs ulcérés, à qui la puissance du vainqueur devoit toujours être odieuse. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même sembloit leur avoir assignées, en séparant respectivement les états par des mers, des forêts ou des

---

qu'il ne sait pas laquelle il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité & d'ignorance, il a lu Quinte-Curce ; il a vu le caractere d'un roi conquérant exalté avec chaleur, présenté comme un modele : il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illustrer. Il arme ; il s'avance. Quelques succès le confirment dans cette passion qui le flatte. Il désole les campagnes, détruit les villes, saccage les provinces & les états, renverse les trônes. Il immortalise à jamais sa folie & sa vanité. Supposons qu'on lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos & l'avantage de ses sujets ; que la véritable gloire consiste dans leur amour ; qu'un héroïsme paisible, occupé des loix, des arts, vaut bien un héroïsme belliqueux : supposons enfin qu'on lui eût donné des idées justes de ce pacte tacite que les peuples ont nécessairement fait avec les rois ; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains & par le blâme de la postérité, cet amour inné de la gloire se seroit porté vers des objets utiles ; il eut employé son intelligence & ses lumieres à polir ses états, à leur procurer le bonheur ; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eut gouverné la Suede. Ainsi une seule idée fausse, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ses véritables intérêts & fait le malheur d'une partie du globe.

montagnes : ils ont compris qu'un royaume dont l'étendue ſeroit moins immenſe, ſeroit ſuſceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les ſages des nations ont dicté le traité général ; il s'eſt conclu d'une voix unanime : & ce qu'un ſiecle de fer & de boue, ce qu'un homme ſans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien, s'eſt réaliſé parmi des hommes éclairés & ſenſibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui diviſoient les hommes au ſujet de leur croyance, ſont également tombés. Nous nous regardons tous comme freres, comme amis. L'Indien & le Chinois ſeront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied ſur notre ſol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une ſeule & même famille, raſſemblée ſous l'œil du Pere commun. Il faut que cette maniere de voir ſoit la meilleure, puiſque cette lumiere a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens, écrits par des hommes ſublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont ſervi à en allumer mille autres. Les hommes, en doublant leurs connoiſſances, ont appris à s'aimer, à s'eſtimer entr'eux. Les Anglois, comme nos plus proches voiſins, ſont devenus nos intimes alliés : deux peuples généreux ne ſe haïſſent plus pour épouſer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumieres, nos arts, nous réuniſſons tout en commerce & dans un degré également avantageux. Par exemple, les Angloiſes pleines de ſenſibilité, ont convenu parfaitement aux François qui ont un peu trop de légéreté ; & nos Fran-

çoiſes ont adouci merveilleuſement l'humeur mélancolique des Anglois. Ainſi de ce mêlange mutuel naît une ſource féconde de plaiſirs, de commodités, d'idées neuves, heureuſement reçues & adoptées. C'eſt l'imprimerie (*c*), qui en éclairant les hommes, a amené cette grande révolution.

Je ſautai de joie en embraſſant celui qui m'annonçoit des choſes ſi conſolantes. O ciel ! m'écriai-je avec tranſport, les hommes ſont enfin dignes de tes regards, ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puiſque mes yeux ont vu ce que j'ai deſiré avec tant d'ardeur. Qu'il eſt doux d'abandonner la vie en n'appercevant autour de ſoi que des cœurs fortunés, qui s'avancent enſemble comme des freres, leſquels après un long voyage vont rejoindre l'auteur de leurs jours (*d*).

(*c*) Elle a un autre avantage : elle ſera le plus redoutable frein du deſpotiſme, parce qu'elle publiera ſes moindres attentats, que rien ne ſera caché, & qu'elle éterniſera les ſottiſes & juſqu'aux foibleſſes des rois. Une ſeule injuſtice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, & ſoulever toutes les ames libres & ſenſibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art : mais le méchant doit frémir en voyant la preſſe qui propagera au loin l'hiſtoire de ſes iniquités.

(*d*) Il y a un grand avantage à avoir travaillé l'intérieur de ſon être, à s'être fait de bonne heure, des principes ſolides de vertu, de modération & de bienfaiſance. La ſanté de l'ame n'eſt point chancelante comme celle du corps ; elle réſiſte à pluſieurs orages ; elle rejette les poiſons quand le régime a été vraiment philoſophique ; preſque tous les hommes vertueux ne ſe ſont pas démentis.

Montaigne a dit que le mot de morale n'effarouche point. Les ſimples diſcours de la philoſophie choiſis & traités à

CHAPITRE XXIX.

Le Convoi.

J'Apperçus un corbillard couvert de drap blanc, précédé d'inſtrumens de muſique, & couronné de palmes triomphantes, des hommes vêtus d'un bleu céleſte le conduiſoient les lauriers à la main. — Quel eſt ce char, demandai-je ? — C'eſt le char de la victoire, me répondit-on. Ceux qui ſont ſortis de cette vie, qui ont triomphé des miſeres humaines, ces hommes heureux qui ont été réjoindre l'Être-Suprême, ſource de tous les biens, ſont regardés comme des vainqueurs ; ils nous deviennent ſacrés : on les porte avec reſpect au lieu où ſera leur éternelle demeure. On chante l'hymne ſur le mépris de la mort. Au-lieu de ces têtes décharnées qui couronnoient vos ſarcophages, on voit ici des

---

point, débarraſſés des ſubtilités épineuſes de la dialectique, ſont plus aiſés à concevoir qu'un conte de Bocace. La philoſophie a des diſcours pour les enfans ſortant de la mamelle, comme pour les vieillards décrépits.

La vérité & la raiſon ſont de tous les temps. On répete ſouvent en morale ce qu'on a dit, il y a long-temps. Il le faut bien ; & cette morale n'appartient pas moins d'ailleurs à celui qui l'a dite après les autres.

Le dernier jour de notre vie eſt celui qui l'explique toute entiere. C'eſt lui qui nous aſſigne le rang que nous avons mérité de tenir dans la mémoire des hommes. Juſques-là, les deux côtés de la balance tombent & s'élevent ; & ſi j'oſe parler ainſi, le total de nos vices & de nos vertus, n'eſt point vérifié.

têtes qui ont un air riant ; c'eſt ſous cet aſpect que nous conſidérons le trépas. Perſonne ne s'afflige ſur leurs cendres inſenſibles. On pleure ſur ſoi, & non ſur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retirés du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embraſſer de bonne volonté cet état paiſible qui ne peut qu'améliorer notre être (*a*) ?

Ces corps vont être réduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet uſage conſument ces dépouilles mortelles. Deux ducs & un prince ſont enfermés dans le même char avec de ſimples citoyens. A la mort toute diſtinction ceſſe, & nous ramenons cette égalité que la nature a miſe parmi ſes enfans. Cette ſage coutume affoiblit dans le cœur du peuple l'horreur du trépas, en même temps qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne ſont tels que par leurs vertus : tout le reſte s'efface ; dignités, richeſſes, honneurs. La matiere corruptible qui compoſoit leurs corps n'eſt plus eux ; elle va ſe mêler à la cendre de leurs égaux, & l'on n'attache aucune idée à cette dépouille périſſable.

Nous ne connoiſſons point ces épitaphes, ces mauſolées, ces menſonges orgueilleux & puérils (*b*). Les rois même, à leurs décès, ne

---

(*a*) L'homme qui a une crainte exceſſive de la mort, ſi ce n'eſt pas une femmelette, c'eſt à coup ſûr un méchant.

(*b*) O mort, je te bénis ! c'eſt toi qui frappes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté & à l'ambition ; c'eſt toi qui confonds dans la pouſſiere ceux que le monde avoit flattés & qui regardoient les hommes avec

rempliſſent point d'une feinte terreur leurs vaſtes palais ; ils ne ſont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En deſcendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens : ils meurent ſans ruiner une ville (*c*).

Pour prévenir cet accident, aucun mort n'eſt enlevé de ſa maiſon que le viſiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce viſiteur eſt un homme habile, qui détermine en même temps le ſexe, l'âge & l'eſpece de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel médecin il a eu affaire. Si dans le livre des penſées que chaque homme, comme je vous l'ai déja dit, laiſſe après ſa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande, alors on la détache, on la publie, & il n'y a point d'autre oraiſon funebre.

Il eſt une idée ſalutaire répandue parmi nous, c'eſt que l'ame ſéparée du corps a la liberté de fréquenter les lieux qu'elle chériſſoit. Elle ſe plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en ſilence au-deſſus de leurs têtes, contemplant les

---

mépris : ils tombent, & nous reſpirons. Sans toi nos maux ſeroient éternels. O mort ! qui tiens en reſpect les hommes durs & heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupables, eſpoir des infortunés, acheve d'étendre ton bras ſur les perſécuteurs de ma patrie : & vous, inſectes dévorans, qui peuplez les ſépulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule ſur ces cadavres engraiſſés de crimes.

(*c*) A ces pompes funebres qui conduiſent ſuperbement les rois dans un caveau obſcur, à ces cérémonies lugubres, à ces feſtins, à ces emblêmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil univerſel, il ne manque rien qu'une ſeule larme ſincere.

regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendreſſe qui l'uniſſoit ici-bas à des cœurs ſenſibles. Elle ſe fait un plaiſir d'être en leur préſence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris repréſentent vos anges gardiens. Cette perſuaſion ſi douce & ſi conſolante inſpire une certaine confiance, tant pour entreprendre que pour exécuter ; elle vous manquoit, vous, qui loin de ces images attendriſſantes, rempliſſiez vos cerveaux de chimeres triſtes & noires (*d*).

(*d*) Quel eſt ce gouffre ignoré où nous devons tous deſcendre l'un après l'autre ? L'œil s'épouvante ſur le bord ; mais au fond nous rirons de nos terreurs. Qu'eſt-ce que la mort ? un repos abſolu, ou le commencement du bonheur. La foudre du tyran s'éteint ſur le cercueil de l'opprimé, & là, le foible ſe trouve à l'abri de l'injuſtice du fort ; & pourquoi craindre la mort, comme ſi notre félicité ſur la terre étoit réelle, comme ſi nos maux étoient incertains ? Notre durée eſt circonſcrite par la nature, irons-nous contre ſes loix ſouveraines ? Quand ce terme eſt inévitable, que reſte-t-il ? La ſoumiſſion volontaire. La raiſon veut qu'on regarde la mort comme une ſuite néceſſaire de la vie. La certitude d'un avenir, telle eſt la colonne ſur laquelle ſe briſe la faulx de la mort, & quand on s'attache à l'examen des cauſes premieres, on découvre en ſoi-même la néceſſité d'un but de la vie humaine & d'une durée au-delà du tombeau pour juſtifier le ciel & la cauſe de la vertu.

Mais il falloit être de la race iraſcible des prêtres, de la race impitoyable de ces hommes qui ne pardonnent jamais, pour imaginer le monſtrueux ſyſtême, le ſyſtême impie de l'éternité des peines ; ils ont inventé ce qu'ils auroient voulu pouvoir mettre en pratique contre les malheureuſes victimes de leur vengeance. Voyant que la mort après mille tourmens les raviſſoit à leur pouvoir, ils ont lancé juſque dans un monde inconnu les flammes qu'ils avoient attirées ici-bas. Déſeſpérés de les voir s'éteindre, ils ont oſé faire

Vous ſentez quel reſpect profond inſpire une telle idée à un jeune homme qui, ayant perdu ſon pere, ſe le repréſente encore comme témoin de ſes actions les plus ſecretes. Il lui adreſſe la parole dans la ſolitude; elle devient animée par cette préſence auguſte qui lui recommande la vertu; & s'il étoit tenté de faire le mal, il ſe diroit: *Mon pere me voit! mon pere m'entend!*

Le jeune homme ſeche ſes larmes, parce que l'idée horrible du néant ne vient point attriſter ſon ame: il lui ſemble que les ombres de ſes ancêtres l'attendent pour s'avancer enſemble vers le ſéjour éternel, & qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner. Et qui pourroit ſe refuſer à l'eſpoir de l'immortalité! Quand ce ſeroit une illuſion ne devroit-elle pas nous être chere & ſacrée (*e*)?

L'ÉCLIPSE DE LUNE.

C'eſt un ſolitaire qui parle.

J'Habite une petite maiſon de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens: l'un s'étend ſur des plaines fertiliſées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme; l'autre plus reſſerré, pré-

de la Divinité un être qui devoit ſuppléer à leur rage impuiſſante, un miniſtre docile de leur férocité inexorable.

(*e*) Je crois pouvoir joindre ici le morceau ſuivant, qui convient aſſez au chapitre & qui même le développe; il eſt dans le goût d'Young, mais je l'ai compoſé en françois.

ſente le dernier aſyle de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'eſpace étroit où la main de la mort entaſſe également ſes paiſibles victimes.

L'aſpect de ce cimetiere, loin de me cauſer cette répugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon ſein de ſages & utiles réflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul avec l'auguſte mélancolie je me remplis de grands objets. Je fixe d'un œil immobile & ſerein cette tombe où l'homme s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature & juſtifier un jour la ſageſſe éternelle.

L'état pompeux du jour me paroît triſte. J'attends le crépuſcule du ſoir, & cette douce obſcurité qui, prêtant des charmes au ſilence des nuits, favoriſe l'eſſor de la ſublime penſée. Dès que l'oiſeau nocturne pouſſant un cri lugubre, fend d'un vol peſant l'épaiſſeur de l'ombre, je ſaiſis ma lyre. Je vous ſalue, majeſtueuſes ténebres! élevez mon ame en éclipſant à mes yeux la ſcene changeante du monde; découvrez-moi le trône radieux où ſiege l'auguſte vérité.

Mon oreille a ſuivi le vol de l'oiſeau ſolitaire: bientôt il s'abat ſur des oſſemens, & d'un coup d'aîle il fait rouler avec un bruit ſourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil & des projets follement audacieux.

Tour-à-tour il repoſe, & ſur la froide pierre où l'oſtentation a gravé des noms qu'on ne lit plus, & ſur la foſſe du pauvre couronnée de fleurs.

Pouſſiere de l'homme orgueilleux! diſparois pour jamais de l'univers. Vous oſez donc encore

reproduire des titres chimériques ! Miſérable vanité dans l'empire de la mort ! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refuſoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs ſemblables.

Approche, mortel ſuperbe, jette un coup-d'œil ſur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom ! Une épitaphe menſongere ſoutient ces triſtes ſyllabes dans un jour plus déſavantageux que la nuit de l'oubli ; c'eſt une banderolle flottante, qui ſurnage un moment & qui va bientôt ſuivre le navire englouti.

O ! que plus heureux eſt celui qui n'a point bâti de vaines pyramides, mais qui a ſuivi conſtamment le chemin de l'honneur & de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'eſſaim des peines tourmentoit ſon ame immortelle ; il a béni ce glaive, effroi du méchant ; & lorſqu'on ſe rappelle la mémoire de ce juſte expirant, c'eſt pour apprendre à mourir comme lui.

Il eſt mort, cet homme juſte, & il a vu couler nos larmes, non ſur lui, mais ſur nous-mêmes ! Ses freres entouroient ſon lit funebre. Nous l'entretenions de ces vérités conſolantes dont ſon ame étoit remplie ; nous lui montrions un Dieu dont il ſentoit la préſence mieux que nous. Un coin du rideau ſembloit ſe ſoulever devant ſon œil mourant.... il a levé une tête radieuſe, il nous a tendu une main paiſible, il nous a ſouri avant d'expirer.

Vil coupable ! toi qui fus un ſcélérat heureux, ta mort ne ſera pas ſi douce, redouble tyran !

Maintenant pâle, moribond, c'eſt pour toi que le trépas préſentera un ſpectre effrayant! ſois abreuvé de ce calice amer, bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arrêter ſur la terre; tu ſens que tous deux t'abandonnent & te repouſſent : expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée ſeule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon cœur avoue la loi irrévocable de la deſtruction. Je contemple ces tombeaux comme autant de creuſets brûlans où la matiere ſe fond & ſe diſſout, où l'or s'épure & ſe ſépare à jamais du vil métal. Les dépouilles terreſtres tombent; l'ame s'élance dans ſa beauté originelle. Pourquoi donc jeter un œil d'effroi ſur ces reſtes que l'ame a habités? Ils ne doivent offrir que l'image heureuſe de ſa délivrance : un temple antique conſerve de ſa majeſté juſque dans ſes ruines.

Pénétré d'un ſaint reſpect pour les débris de l'homme, je deſcends ſur cette terre parſemée de cendres ſacrées de mes freres. Ce calme, ce ſilence, cette froide immobilité, tout me diſoit : *Ils repoſent!* J'avance; j'évite de fouler la tombe d'un ami, ſa tombe encore labourée par la bêche qui creuſa la foſſe. Je me recueille pour honorer ſa mémoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour ſaiſir quelques ſons échappés de cette harmonie céleſte dont il jouit dans les cieux. L'aſtre des nuits en ſon plein éclairoit de ſes rayons argentés cette ſcene funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils par-

couroient ces mondes innombrables, ces ſoleils enflammés, ſemés avec une magnificence prodigue; puis ils retomboient triſtement ſur ce cercueil muet où pourriſſoient les yeux, la langue, le cœur de l'homme qui conſervoit avec moi de ces ſublimes merveilles, & qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout-à-coup ſurvint une éclipſe de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même ſenſible que lorſque déja les ténebres m'environnoient. Je ne diſtinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis diſcerner aucun objet. J'erre; je tourne cent fois; la porte fuit : des nuages s'aſſemblent, l'air ſiffle, un tonnerre lointain ſe fait entendre, il arrive avec bruit ſur les aîles enflammées de l'éclair. Mes idées ſe confondent. Je friſſonne, je trébuche ſur des monceaux d'oſſemens; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une foſſe qui attendoit un mort, j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enſeveli dans les entrailles humides de la terre. Déja je crois entendre la voix de tous les morts qui ſaluent mon arrivée. Un friſſon glacé me pénetre; une ſueur froide m'ôte le ſentiment, je m'évanouis dans un ſommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paiſible état! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité ſeroit préſentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur; j'en ſais jouir, je m'applique à en faire un digne uſage : mais tout crie au

fond de mon ame que la vie future eſt préférable à cette vie préſente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voûte étoilée. Quelques royons ſillonnoient le flanc des nuages : de degrés en degrés, ils recevoient une lumiere plus éclatante & plus vive ; ils s'enfoncerent bientôt ſous l'horizon, & mes yeux diſtinguerent le diſque de la lune à moitié dégagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout ſon éclat ; il reparoît auſſi brillant qu'il étoit. L'aſtre ſolitaire pourſuit ſon cours. Je retrouve mon courage ; je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs, la ſérénité du ciel, les rayons blanchiſſans de l'aurore, tout me raſſure, me raffermit & diſſipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en ſouriant cette foſſe qui m'avoit reçu dans ſon ſein. Qu'avoit-elle de hideux ? C'étoit la terre, ma nourrice, & qui me redemanderoit dans le temps cette portion d'argile qu'elle m'avoit prêtée. Je n'apperçus rien des fantômes dont les ténebres avoient frappé ma crédule imagination.

C'eſt elle, elle ſeule qui enfante de ſiniſtres images. Amis ! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je ſuis tombé dans la foſſe avec cet effroi, le ſeul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'aſſiegent ; mais je m'y ſuis endormi d'un ſommeil doux & qui même avoit ſa volupté. Si cette ſcene fut affreuſe, elle n'a duré qu'un inſtant, elle n'a preſque point exiſté pour moi : je me ſuis réveillé à la douce clarté d'un jour pur &

ſerein ; j'ai banni une terreur enfantine, & la joie eſt deſcendue dans la profondeur de mon ame. Ainſi après ce ſommeil paſſager que l'on nomme la mort, nous nous réveillerons à la ſplendeur de ce ſoleil éternel qui, en éclairant l'immenſité des êtres, nous découvrira & la folie de nos préjugés craintifs & la ſource intariſſable & nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais auſſi, mortel, pour ne rien redouter, ſois vertueux ! En marchant dans le court ſentier de la vie, mets ton cœur en état de te dire : » Ne crains rien, avance ſous l'œil d'un Dieu, pere univerſel des hommes. Au-lieu de l'enviſager avec effroi, adore ſa bonté, eſpere en ſa clémence, aies la confiance d'un fils qui aime, & non la terreur d'un eſclave qui tremble, parce qu'il eſt coupable (*a*) «.

(*a*) Après avoir embraſſé l'immenſité des cieux, on trouve ſur la terre un atome imperceptible dans le grand Tout, qui eſt lui-même un autre univers ; il ſemble en être l'image par ſa penſée, qui en réfléchit toutes les parties : ſon organiſation eſt étonnante, & la ſagacité d'un Winſlou, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie.

Si la ſtructure de ſon corps, lorſqu'il eſt glacé par le trépas, fait treſſaillir l'anatomiſte de ſurpriſe & d'admiration ; qu'eſt-ce donc que ce même corps lorſqu'il a ſa force, ſa grace, ſa ſoupleſſe, lorſque le jeu de toutes les parties en fait voir les étonnans rapports ; lorſque les paſſions agitent cette frêle machine & lui donnent des ſecouſſes tour-à-tour gracieuſes & pénibles.

La pâleur de la crainte & la flamme du deſir impriment leurs nuances ſur ſon front ; il n'y a que lui qui ait l'expreſſion du regard : que l'œil eſt éloquent ; comme dans le même inſtant il s'éleve, il ſourit, il s'enflamme ! Les paſ-

CHAPITRE XXX.

La Bibliotheque du Roi.

J'En étois-là de mon rêve, lorſqu'une maudite porte tournante, ſituée au chevet de mon lit, en criant ſur ſes gonds fit une révolution dans mon ſommeil. Je perdis de vue & mon guide & la ville; mais l'eſprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureuſement dans le même ſonge. J'étois ſeul alors, abandonné à moi-même : il faiſoit grand jour; & par ſympathie je me trouvois à la bibliotheque du roi, mais j'eus beſoin de m'en aſſurer plus d'une fois.

Au-lieu de ces quatre ſalles d'une longueur immenſe & qui renfermoient des milliers de vo-

---

ſions les plus cachées ont leurs ſignes caractériſtiques, ainſi que les paſſions les plus tumultueuſes : la fierté & la ruſe, l'amour & la haine, la franchiſe & la duplicité ont leurs diſpoſitions dans la ſtructure de l'œil.

Nous ne voudrions pas recommencer notre vie telle qu'elle a été, dit-on, parce que le retour des mêmes ſenſations déja éprouvées, n'auroit rien de bien piquant, parce que nous pourrions dire *nous connoiſſons cela;* ce ſeroit repaſſer dans une allée que nous avons battue.

Mais ſi l'on nous propoſoit une vie abſolument nouvelle en laiſſant au deſtin le ſoin de la modifier; qui ne l'accepteroit pas? On ne craint la mort que parce que l'on aime la vie; vie miſérable quelquefois, mais on y tient.

Avec du courage on ſupporte l'infortune; on a l'eſpérance du moins; mais qui peut enviſager ſans frémir l'idée d'anéantiſſement? Quelle maigre philoſophie!

lumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient pluſieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un ſi grand changement, je n'oſois demander ſi un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection? — Oui, me répondit-on, c'eſt un incendie, mais ce ſont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple eſt le plus affable du monde, qu'il a un reſpect tout particulier pour les vieillards, & qu'il répond aux queſtions qu'on lui fait, non en françois léger, qui vous interroge en répondant. Le bibliothécaire, qui étoit un véritable homme de lettres, s'avança vers moi, & peſant toutes les objections ainſi que les reproches que je lui faiſois, il me tint le diſcours ſuivant.

Convaincus par les obſervations les plus exactes, que l'entendement s'embarraſſe de lui-même dans mille difficultés étrangéres, nous avons découvert qu'une bibliotheque nombreuſe étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances & des plus folles chimeres. De votre temps, à la honte de la raiſon, on écrivoit, puis on penſoit. Nos auteurs ſuivent une marche toute oppoſée: nous avons immolé tous ces auteurs qui enſeveliſſoient leurs penſées ſous un amas prodigieux de mots ou de paſſages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits; car les premieres notions une fois adoptées ſans aſſez d'attention, les ſecondes deviennent des concluſions précipitées, & les

hommes marchent ainſi de préjugé en préjugé & d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous reſtoit à prendre, étoit de réédifier l'édifice des connoiſſances humaines. Ce projet paroiſſoit infini : mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue, comme pour créer le palais du Louvre, il n'a fallu que renverſer les maſures qui le maſquoient de toutes parts ; les ſciences dans ce labyrinthe de livres ne faiſoient que tourner & circuler, revenant ſans ceſſe au même point ſans s'élever, & l'idée exagérée de leurs richeſſes ne faiſoit que déguiſer l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes ? Ils étoient pour la plupart des répétitions continuelles de la même choſe. La philoſophie s'eſt préſentée à nos yeux ſous l'image d'une ſtatue toujours célebre, toujours copiée, mais jamais embellie : elle nous paroît plus parfaite dans l'original, & ſemble dégénérer dans toutes les copies d'or & d'argent que l'on a faites depuis ; plus belle, ſans doute, lorſqu'elle a été taillée en bois par une main preſque ſauvage, que lorſqu'on l'a environnée d'ornemens étrangers. Dès que les hommes ſe livrant à leur pareſſeuſe foibleſſe s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talens deviennent imitateurs & ſerviles ; ils perdent l'invention & l'originalité. Que de projets vaſtes & de ſpéculations ſublimes ont été éteints par le ſouffle de l'opinion ! Le temps n'a voituré juſqu'à nous que les choſes légeres & brillantes qui ont eu l'approbation de la multitude, tandis qu'il a englouti les penſées mâles

& fortes qui étoient trop ſimples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours ſont bornés, & qu'ils ne doivent pas être conſumés dans une philoſophie puérile, nous avons porté un coup déciſif aux miſérables controverſes de l'école. — Qu'avez-vous fait ; achevez, s'il vous plaît ? — D'un conſentement unanime, nous avons raſſemblé dans une vaſte plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux ; nous en avons formé une pyramide qui reſſembloit en hauteur & en groſſeur à une tour énorme : c'étoit aſſurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice, & il étoit flanqué de toutes parts de mandemens d'évêques, de remontrances de parlemens, de réquiſitoires & d'oraiſons funebres. Il étoit compoſé de cinq ou ſix cents mille commentateurs, de huit cents mille volumes de juriſprudence & de critique injurieuſe (*a*), de cinquante mille dictionnaires, de cents mille poëmes, de ſeize

---

(*a*) Quand les fruits ſont dans leur maturité, les chenilles ſe traînent ſur leur duvet ; ainſi une foule d'avortons ſatyriques s'attachent à tout ouvrage qui réuſſit ; l'animoſité enfante l'oubli de toutes les bienſéances, & le déchaînement de l'amour-propre des auteurs ne s'arrêtent pas même aux ouvrages : les perſonnes mêmes ne ſont pas épargnées : ainſi la culture des lettres produit des guerres & des diviſions, & l'on voit naître dans le ſein des arts agréables & des connoiſſances utiles, des diatribes ſanglantes nées du choc des parties & de l'oppoſition des ſentimens.

Eſt-il poſſible que des littérateurs s'abandonnent à des excès pareils ; qu'ils s'invectivent ſans pudeur ; & pourquoi ? pour le rayon fugitif d'une renommée incertaine,

cents mille voyages & d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette maſſe épouvantable, comme un ſacrifice expiatoire offert à la vérité, au bon ſens, au vrai goût. Les flammes ont dévoré par torrent les ſottiſes des hommes, tant anciens que modernes. L'embraſement fut long. Quelques auteurs ſe ſont vus brûler tout vivans, mais leurs cris ne nous ont point arrêtés ; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des œuvres de P***, de De la H***, de l'abbé A***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être conſumées.

---

pour le claquement d'un jour, pour le bruit d'une ſemaine.

Tous les états ont leur rivalité : mais à quoi ſert donc l'étude de la ſageſſe, ſi elle n'adoucit pas les mœurs, ſi elle ne conduit pas à l'appréciation juſte des objets. Il eſt permis d'aimer la gloire ; mais n'eſt-ce pas déshonorer ſes autels que d'y porter le fiel de la haine, les fureurs de la jalouſie, les traits de la malignité. Des paſſions douces ſeroient-elles incompatibles avec la culture des lettres ? L'égoïſme académique doit-il être féroce ; les convulſions de l'amour-propre ſont toujours douloureuſes ; c'eſt d'ailleurs une impatience déraiſonnable ; car le ſuffrage que doivent obtenir nos ouvrages n'arrive qu'à une certaine époque : il faut ſavoir attendre le jour de la juſtice ; le talent dépérit, quand on l'uſe à repouſſer des rivaux, quand on veut violenter ſes ſuccès, quand on veut arracher l'admiration, au-lieu de la captiver par des moyens imperceptibles & doux.

La gloire mérite ſans doute les plus grands efforts : mais que l'auteur ne ſe dégrade point en la pourſuivant ; qu'il ne renonce pas au bonheur & à la vertu pour ouvrir ſon ame à une trop grande ſenſibilité. La méchanceté perfide la calcule en ſecret, & reporte inceſſamment l'aiguillon dans la bleſſure qu'on avoue. Cette phalange de critiques ſe diſtingue par un inſtinct de malfaiſance, que l'homme impartial & vrai reconnoîtra d'abord. Le critique haineux eſt ap-

Ainſi nous avons renouvellé par un zele éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zele aveugle des barbares. Cependant comme nous ne ſommes ni injuſtes ni ſemblables aux Sarraſins qui chauffoient leurs bains avec des chef-d'œuvres, nous avons fait un choix : de bons eſprits ont tiré la ſubſtance de mille volumes in-folio, qu'ils ont fait paſſer toute entiere dans un petit in-douze, à-peu-près comme ces habiles chymiſtes, qui expriment la vertu des plantes, la concentrent dans une phiole, & jettent le marc groſſier (*b*).

---

perçu, & ne croyez pas que le monument de la jalouſie ſubſiſte long-temps. Les obſervations pédanteſques retombent ſur celui qui a tracé le pamphlet impertinent ; tous deux ſont mis à leur place.

Jeune auteur ! toi qui te ſens brûler des paſſions de la ville & qui déja tailles ta plume, pour réduire ton critique au ſilence, tu as beſoin d'un air pur qui revivifie ton ame : quitte le ſéjour tumultueux où les débats journaliers aigriſſent l'orgueil ; fuis avec un ami dans la profondeur des ſolitudes champêtres ; viſite la majeſté des campagnes ; c'eſt devant la pompe des cieux que tu te ſentiras plus calme, que tu ôteras à cette exiſtence artificielle ce qu'elle avoit de dangereux : là tu ſentiras la paix : là tu ne conſidéreras plus la renommée que comme un météore fugitif qui ne vaut pas les travaux d'une courſe trop fatigante. Là tu découvriras les mouvemens déſordonnés de l'empire littéraire ſous leur vrai point de vue : là tu appaiſeras la fievre qui te dévoroit : échappé aux tourmens d'un amour-propre exalté, tu reviendras à la nature ; tu ſeras courageux au-lieu d'être foible ; tu ſouriras ſur toi-même ; & c'eſt alors que pardonnant à tes détracteurs, tu ſeras éloquent. Des images vaſtes remplaceront dans tes ouvrages ces pointilleries collégiales ; & c'eſt lorſque tu te ſentiras bon, que tu pourras aſpirer à devenir ſublime.

(*b*) Tout eſt révolution ſur ce globe : l'eſprit des hommes varie à l'infini ; le caractere national change les livres & les rend méconnoiſſables. Eſt-il un ſeul auteur, s'il ſait penſer,

Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avoit de plus important ; on a réimprimé le meilleur : le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs ſont des gens eſtimables & chers à la nation ; ils avoient du goût, & comme ils étoient en état de créer, ils ont ſu choiſir l'excellent, & rejeter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juſte) qu'il n'appartenoit qu'à des ſiecles philoſophiques de compoſer très-peu d'ouvrages ; mais que dans le vôtre, où les connoiſſances réelles & ſolides n'étoient pas ſuffiſamment établies, on ne pouvoit trop entaſſer les matériaux. Les manœuvres doivent travailler avant les architectes (*c*).

---

qui puiſſe ſe flatter raiſonnablement de n'être point ſifflé chez la génération ſuivante ? Ne nous moquons-nous pas de nos devanciers ? Savons-nous les progrès que feront nos enfans ? Avons-nous une idée des ſecrets qui tout-à-coup peuvent ſortir du ſein de la nature ? Connoiſſons-nous à fond la tête humaine ? Où eſt l'ouvrage fondé ſur la connoiſſance réelle du cœur humain, ſur la nature des choſes, ſur la droite raiſon ? Notre phyſique ne nous préſente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords ? Quel eſt donc ce riſible orgueil qui s'imagine follement avoir poſé les limites d'un art !

(*c*) Le temps nous ôte & nous apporte ſans ceſſe ; nous comptons la durée du monde par la ſucceſſion des ſiecles & par les générations humaines. Les pierres de *Deucalion*, tout-à-fait changées en hommes, ſont l'emblème de la raiſon mûrie, exaltée par la réunion des lumieres qui ſe rapprochent & ſe combinent, & qui donnent une forme ſtable aux connoiſſances humaines. La philoſophie nait des progrès de l'entendement exercé, & bientôt ſon influence ſur tout le monde moral eſt ſenſible ; tous les arts ont paſſé par des ébauches ſucceſſives, ils ſe ſont reſſenti long-temps

Dans les commencemens chaque ſcience ſe traite par partie, chacun porte ſon attention ſur la portion qui lui eſt échue : rien n'échappe par ce moyen ; on obſerve les plus petits détails. Il étoit néceſſaire que vous filliez une multitude innombrable de livres ; c'étoit à nous de raſſembler ces parties diſperſées. Les hommes qui ont la tête vuide & des demi-lueurs, ſont d'éternels babillards : l'homme ſage & inſtruit parle peu, mais parle bien.

Vous voyez ce cabinet : il renferme les livres qui ont échappé aux flammes ; ils ſont en petit nombre ; mais ceux qui ſont reſtés ont mérité l'approbation de notre ſiecle.

Curieux, je m'approchai, & conſultant la premiere armoire, je vis qu'on avoit conſervé parmi les Hébreux Moïſe (*d*) ; parmi les Grecs,

---

des tâtonnemens de l'inexpérience conduite par la ſeule néceſſité.

Tous les temps écoulés juſqu'à nous pourroient nous éclairer ſur les anciens & les modernes, ſi l'on pouvoit en avoir l'hiſtoire fidelle : or, quand Fontenelle a dit *que nous étions, peut-être, les anciens*, il a dit un mot que les érudits & les pédans ne ſauroient concevoir, parce qu'il eſt trop au-deſſus d'eux.

(*d*) Tous les ſiecles & tous les livres ont parlé de Moïſe; on diſpute encore aujourd'hui ſur les premieres lignes qu'il a écrites ; on les interprete de toute façon. M. Deluc a fait des volumes pour nous prouver que ſa narration étoit le vrai ſyſtême, le ſyſtême d'un grand naturaliſte. Hiſtorien, légiſlateur, fondateur d'état, un peuple nombreux le révere, & ſon nom eſt cité dans les quatre parties du monde.

L'hiſtoire de Moïſe eſt intéreſſante ; c'eſt un enfant divinement beau, expoſé le long du fleuve dans un coffret de jonc, ſouriant dans ce péril à celle qui l'ouvre, ſauvé

Homere, Sophocle, Euripide, Démoſthene, Platon, & ſur-tout notre ami Plutarque ; mais on avoit brûlé Hérodote, Sapho, Anacréon, & le vil Ariſtophane. Je voulus défendre un peu la cauſe du défunt Anacréon ; mais on me donna les meilleures raiſons du monde, que je n'expoſerai point ici, parce qu'elles ne ſeroient point entendues de mon ſiecle.

Dans la deuxieme armoire, deſtinée aux auteurs latins, je trouvai Virgile, Pline en entier, ainſi que Tite-Live (*e*) ; mais on avoit brûlé Lucrece, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parce que ſa phyſique eſt fauſſe & que ſa morale eſt dangereuſe. On avoit ſupprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile rhéteur, plutôt qu'homme éloquent ; mais on avoit conſervé ſes ouvrages philoſophiques, un des

---

par la fille compatiſſante du perſécuteur de ſa nation & donné à ſa propre mere pour le nourrir.

C'étoit un phyſicien, tout le prouve ; voyez-le mettre à profit les calamités accidentelles dont l'Égypte fut frappée ; preſſer, menacer, intimider Pharaon : il gouverne un peuple murmurateur & impatient ; il conduit cette horde tumultueuſe de nomades à travers les déſerts ; il eſt terrible à Pharaon : ſans le peuple juif point de peuple chrétien ; l'économie moſaïque, quelle époque dans l'univers ! Moïſe arrache un peuple entier à l'idolâtrie égyptienne.

Elle ſubſiſte encore l'ancienne religion ; les dieux de Rome & de la Grece ont diſparu ; l'autel de Moïſe eſt encore debout ; on y adore le vrai Dieu. Quel dommage ! que le peuple juif ait été ſuperſtitieux, cruel, avide, uſurier, inſatiable.

(*e*) Je viens de relire cet hiſtorien, & j'ai reconnu que la vertu des Romains conſiſtoit à égorger le genre humain ſur l'autel de la patrie : c'étoient de bons citoyens & des hommes affreux.

morceaux les plus précieux de l'antiquité. Salluſte étoit reſté. Ovide & Horace (*f*) avoient été purgés : les odes du dernier paroiſſoient bien inférieures à ſes épîtres. Séneque étoit réduit à un quart. Tacite avoit été conſervé ; mais comme il regne dans ſes écrits une teinte ſombre qui montre l'humanité en noir, & qu'il faut n'avoir pas une mauvaiſe idée de la nature humaine, parce que ſes tyrans ne ſont pas elle, on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des cœurs bien faits. Catulle avoit diſparu, ainſi que Pétrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troiſieme armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les philoſophes qu'a produit cette iſle guerriere, commerçante & politique. Milton, Shakeſpear, Pope, Young (*g*), Richardſon jouiſſoient encore de

---

(*f*) Cet écrivain a toute la délicateſſe, toute la fleur d'eſprit, toute l'urbanité poſſible ; mais il a été trop admiré dans tous les ſiecles. Sa muſe inſpire un repos voluptueux, un ſommeil léthargique, une indifférence douce & dangereuſe ; elle doit plaire aux courtiſans & à toutes ces ames efféminées dont toute la morale ſe borne à ne voir que le préſent & à ne chérir que des jouiſſances perſonnelles.

(*g*) M. le Tourneur a publié une traduction de ce poëte qui a eu chez nous le ſuccès le plus décidé, le plus grand, le plus ſoutenu : tout le monde a lu ce livre moral, tout le monde y a admiré ce langage ſublime qui éleve l'ame, qui la nourrit & qui l'attache ; parce qu'il eſt fondé ſur de grandes vérités, qu'il n'offre que de grands objets, & qu'il tire toute ſa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de ſi original, de ſi neuf, même de ſi intéreſſant. J'aime ce ſentiment profond qui, toujours le même, ſe nuance & ſe diverſifie à l'infini. C'eſt un fleuve qui

toute leur renommée. Leur génie créateur, ce génie que rien ne captivoit, tandis que nous étions obligés de mesurer tous nos mots ; l'énergie féconde de ces ames libres faisoit l'admi-

---

m'entraîne. Je goûte ces images fortes & vives dont la hardiesse répond au sujet qu'il embrasse. On voit ailleurs des preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame ; mais nulle part le sentiment n'en est frappé comme ici. Le poëte bat le cœur, le soumet, le met hors d'état de raisonner contre. Telle est donc la magie de l'expression & la force de l'éloquence qui laisse l'aiguillon dans l'ame.

Young a raison, selon moi, contre la note que le censeur a exigée du traducteur, quand il veut que sans la vue de l'éternité & des récompenses la vertu ne soit qu'un nom, qu'une chimere : *Aut virtus nomen mane est aut decus & pretium recte petit experiens vir.* Ne nous faisons point de fantôme métaphysique. Qu'est-ce qu'un bien dont il ne résulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre ? Quel bien résulte en ce monde de la vertu pour le juste infortuné ? Demandez-le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant : voilà le stoïcien à la derniere épreuve ; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de sa secte. Je me souviens & me souviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rousseau à un de mes amis. J. J. Rousseau parloit d'une proposition à lui faite de fortune sous une condition honteuse, mais de nature à être secrete : *Monsieur*, disoit-il, *je ne suis point matérialiste, Dieu merci ; si je l'eusse été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous : je ne connois que la récompense qui attache à la vertu.*

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rousseau. Si je me croyois tout mortel, dès l'instant je me ferois mon dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'est-à-dire à ma personne : je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaisir ; ce qu'on appelle vice de même : je volerois aujourd'hui pour donner à mon ami ou à ma maîtresse ; brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaisirs : en tout cela je ferois très-conséquent, puisque je ferois toujours ce qui seroit agréable à ma divinité. Au-lieu qu'aimant la vertu à cause de la récompense, & cette récompense n'étant pas attachée à

ration d'un ſiecle difficile. Le reproche futile que nous leur faiſions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies & fortes, ſe donnoient la peine de lire & ſavoient enſuite méditer ſur leur lecture. On avoit retranché cependant du nombre des philoſophes ces ſceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le ſentiment, avoit dédaigné ces vaines ſubtilités, & rien n'avoit pu lui perſuader que la vertu fût une chimere.

La quatrieme armoire offroit les livres italiens. La Jeruſalem délivrée, le plus beau des poëmes connus, étoit à la tête. On avoit brûlé une bibliotheque entiere de critiques faites contre ce poëme enchanteur. Le fameux Traité des Délits & des Peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit ſuſceptible. Je fus agréablement ſurpris en voyant nombre d'ouvrages penſés & philoſophiques, ſortis du ſein de cette nation; elle avoit briſé le taliſman qui ſembloit devoir perpétuer chez elle la ſuperſtition & l'ignorance (*h*).

---

des actions arbitraires, il faut que je me regle non plus ſur ma fantaiſie momentanée, mais ſur la regle inflexible qu'a propoſé le rémunérateur éternel, qui eſt auſſi le légiſlateur. Ainſi il faut que ſouvent je faſſe ce que je dois, quoiqu'il ne me plaiſe pas trop, & ſi ma liberté ſe décide au bien, malgré l'attrait contraire, alors je fais ce que je veux & non ce qui me plaît. Si Dieu n'eût voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eut donné qu'une ame raiſonnable, ſans y mêler la ſenſibilité du cœur : il nous mene par l'attrait des récompenſes, parce qu'il a fait de nous des êtres ſenſibles.

(*h*) L'homme, dans l'état de ſociété, a grand beſoin de

Enfin j'arrivai en face des écrivains François. Je portai une main avide sur les trois premiers volumes : c'étoient Descartes, Montaigne & Charron. Montaigne avoit souffert quelque retranchement ; mais comme il est le philosophe qui a mieux connu la nature humaine, on avoit conservé ses écrits, quoique toutes ses idées ne soient pas absolument irréprochables. On avoit

---

la science ; car sans elle il n'y a que des idées fausses ou désolantes. Ouvrez l'histoire, les siecles ignorans sont couverts de plaies honteuses ; ils en sont tous horriblement défigurés ; la barbarie a tourmenté l'espece humaine en tout sens ; les siecles éclairés offrent des maux bien moins considérables ; & si les belles-lettres ont suffi à éloigner de nos jours les craintes de l'aveugle despotisme, que ne doit pas faire la science de la politique, quand elle sera pour un état ce que les vertus morales & intellectuelles sont à un individu.

Ce grand pas de la raison humaine ne sauroit être bien éloigné ; & s'il a été tardif, c'est que l'étude de l'économie politique ne fait que de naître chez les nations les plus éclairées ; car il ne faut pas confondre les arts environnés d'une décoration brillante avec cette étude non moins nouvelle qu'importante. Il y a loin de la perfection des vers, des tableaux, des statues, des édifices, aux grandes idées sur le bonheur des peuples & sur la vraie gloire.

Ces idées modernes examinées sous toutes les faces, débattues ensuite, & qui s'épurent par le choc des opinions, sortent enfin avec honneur de ces nobles débats, & s'établissent dans l'Europe pour régner conjointement avec les souverains, & peut-être il ne restera plus à ceux-ci sur le théâtre du monde que l'heureux pouvoir de les maintenir, ou du moins la gloire de leur rester fideles.

Quiconque a des connoissances politiques est dans l'obligation d'offrir ses idées à la patrie, sur-tout pour les opposer à la foule d'opinions qui obscurcissent la vérité. Il doit son travail au maintien des états & au bonheur d'un peuple infortuné. Hélas ! il faut un siecle pour renverser l'erreur d'un moment ; il faut remonter aux idées élémentaires.

brûlé & Mallebranche le visionnaire, & le triste Nicole, & l'impitoyable Arnaud, & le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les disputes scholastiques étoit tellement anéanti, que lorsque je parlai des Lettres Provinciales & de la destruction des Jésuites (*i*), le savant biblio-

(*i*) Que de bruit cette poignée de prêtres catholiques n'ont-ils pas fait en France ? Et pourquoi ? quel bien ont-ils opéré ?

L'esprit de cette fameuse société n'est pas détruit avec elle ; il subsiste dans les membres dispersés qui en conservent les idées ; cette pitié, que l'on voudroit nous inspirer pour l'extinction de ce corps trop célebre, doit cesser lorsqu'on réfléchit qu'il n'a rien perdu de sa forme réelle, puisque les individus n'ont presque fait que changer d'habit.

On a voulu prouver que les souverains, les pontifes, les différens tribunaux, qui ont prononcé dans cette affaire, avoient commis une grande injustice ; cette assertion est assurément téméraire & dément l'opinion universelle. Tous les faits recueillis & connus attestent l'ambition dangereuse & sourde de son institut ; étonnante dans ses progrès rapides, despotique & soumise en même temps, son élévation s'est faite en trop peu de temps, pour qu'elle soit irréprochable ; ses richesses déposoient contre les mains qui les avoient accumulées ; elles n'ont pu être formées que des dépouilles des légitimes possesseurs, dont les réclamations ont été étouffées dans le temps par le crédit & l'autorité.

Cette société n'offroit, pour le dédommagement des longs maux qu'elle avoit causé, que quelques hommes distingués par leur talent ; mais il étoit impossible qu'il ne s'en trouvât point dans un ordre attentif à les choisir & à se les attacher. Nous pouvons avancer néanmoins que parmi ceux dont l'ordre se vante, il n'y en a pas eu un seul doué d'un véritable génie ; &, sans vouloir examiner ici, s'ils ont été réellement utiles à la morale, nous affirmerons qu'ils ont retardé les progrès de la littérature & de la philosophie. Ils n'ont point su purger les études de la rouille des siecles précédens. Leurs professeurs ont suivi la même routine, & le jargon scholastique n'a jamais aban-

thécaire fit un anachroniſme des plus conſidérables ; je le relevai poliment, & il me remercia avec ſincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces Lettres Provinciales, ni l'hiſtoire même plus

---

donné leurs chaires. Qu'ont-ils donc fait pour la raiſon humaine en prônant leur utilité prétendue ?

On reproche à ces mêmes hommes d'avoir été perſécuteurs, intolérans, cruels ; & comment ſeroit-il arrivé qu'ils ſe fuſſent concilié la haine univerſelle, s'ils n'avoient été coupables ? Leur politique, à laquelle on donnoit de la grandeur & de l'étendue, n'étoit que petite & intrigante ; fondée ſur un ſeul pivot, elle n'embraſſoit point le génie de leur ſiecle ; elle ſe bornoit à cabaler à l'ombre d'une autorité achetée ou ſurpriſe ; & au moment de leur ruine, ces prétendus politiques ſe ſont conduits avec une maladreſſe capable de déshonorer le corps le plus avili.

L'avocat des Jéſuites a attaqué la mémoire du pontife qui a opéré leur entiere diſſolution. Cela n'eſt ni décent, ni équitable : quand la puiſſance eccléſiaſtique s'eſt enfin réunie à la puiſſance temporelle ; quand tous les ordres du royaume ont jugé d'une voix unanime, il faut qu'il ait exiſté des motifs bien graves, pour ſoulever ainſi tous les eſprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Il y a long-temps que toutes ces apologies ſtériles ont été réfutées par des faits. Que la compaſſion s'attache à quelques infortunées victimes, étrangeres aux menées de l'ordre & qui ſe ſont trouvé enveloppées dans la proſcription ; ce ſentiment eſt louable ; mais tout citoyen & tout philoſophe ne peut s'empêcher de conſidérer ces hommes comme les plus grands apôtres de l'intolérance, les plus ſouples perſécuteurs, les ennemis, tour-à-tour, ouverts & cachés de tout homme célebre, qui n'étoit pas de leur parti ; & le progrès des lumieres ne devoit marcher ſans doute qu'à raiſon de leur anéantiſſement.

Ce n'eſt qu'à un écrivain vraiment philoſophe qu'il appartiendroit de tracer l'hiſtoire de cette ſociété célebre ; elle a mérité ſes malheurs, & elle doit ſervir d'exemple à tous les corps, qui, enflés d'un moment de crédit & de pouvoir, voudront abuſer de leur force pour perſécuter.

Conſidérés comme écrivains, les Jéſuites ne nous pré-

moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire: elle étoit alors bien petite! On parloit des Jéſuites comme nous parlons aujourd'hui des anciens Druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû ſortir, cette foule de théologiens, dits *peres de l'égliſe*, les écrivains les plus ſophiſtiques, les plus bizarres, les plus obſcurs, les plus déraiſonnables qui furent jamais, diamétralement oppoſés aux Loke, aux Clarke; ils ſembloient (me dit le bibliothécaire) avoir poſé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoiſſance. Ciel, quelle deſtruction! que de gros livres évaporés en fumée! Où eſt donc ce fameux Boſſuet, imprimé de mon temps en quatorze volumes in-quarto? — Tout a diſparu, me répondit-on. — Quoi! cet aigle qui planoit dans la haute région des airs, ce génie... — En conſcience, que pouvions-nous conſerver? Il avoit du génie, d'accord (*k*); mais

---

ſentent que des plumes occupées à débattre ſérieuſement des opinions plus ou moins ridicules; & l'on cherche quel eſt le véritable bien que cet ordre a fait à la patrie & à l'humanité. Si l'on excepte les productions de deux ou trois littérateurs, encore foibles, nous n'appercevons que des querelles puériles, des vengeances atroces, des livres médiocres & des intrigues ambitieuſes & perſonnelles.

(*k*) Quels ſervices n'auroient pas pu rendre à la raiſon humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Mélanchton, Eraſme, Boſſuet, Paſchal, Arnaud, Nicole, &c. s'ils euſſent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'eſprit humain, à perfectionner la morale, la légiſlation, la phyſique, au-lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules?

il en a fait un pitoyable uſage. Nous avons adopté la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel eſt le plus ſavant, mais quel eſt le mieux ſavant.* L'Hiſtoire univerſelle de ce Boſſuet n'étoit qu'un pauvre ſquelette chronologique (*l*), ſans vie & ſans couleur ; puis il avoit donné un tour ſi forcé, ſi extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production, que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années. — Mais du moins ſes Oraiſons funebres.... — Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le miſérable langage de la ſervitude & de la flatterie. Qu'eſt-ce qu'un miniſtre du Dieu de paix, du Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique ſombre, un miniſtre avare, une femme vulgaire, un héros meurtrier, & qui tout occupé, comme un poëte, d'une deſcription de bataille, ne laiſſe pas échapper un ſeul ſoupir ſur cet horrible fléau qui déſole la terre ? En ce moment il ne penſoit point à ſoutenir les droits de l'humanité, à préſenter au monarque ambitieux, par l'organe ſacré de la religion, des vérités fortes & terribles ; il ſongeoit plutôt à faire dire :

(*l*) Pour donner un air de vérité à la chronologie, on a formé des époques, & c'eſt ſur ce fondement illuſoire qu'on a élevé l'édifice de cette ſcience imaginaire. Elle a été entiérement livrée au caprice. On ne ſait à quel temps rapporter les principales révolutions du globe, & l'on veut aſſigner dans quel ſiecle tel roi a vécu. La ſomme des erreurs repoſe à ſon aiſe à l'aide même des calculs chronologiques ; on part, par exemple, de la fondation de Rome, & cette fondation eſt appuyée ſur des probabilités ou plutôt ſur des ſuppoſitions.

Voilà un homme qui parle bien; il fait l'éloge des morts lorſque leurs cendres ſont encore tiedes : à plus forte raiſon donnera-t-il une bonne doſe d'encens aux rois qui ne ſont pas décédés.

Nous ne ſommes point amis de ce Boſſuet. Outre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un courtiſan ſouple & ambitieux, c'eſt lui qui a accrédité ces Oraiſons funebres qui depuis ſe ſont multipliées comme les flambeaux funéraires, & qui, comme eux, exhalent en paſſant une odeur empoiſonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais, le plus futile, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit tout à la fois faux, froid, menteur, fade, impudent; en ce qu'il contrediſoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur, qui déclamoit avec faſte, rioit lui-même tout bas des couleurs menſongeres dont il paroît ſon idole.

Voyez ſon rival, ſon vainqueur doux & modeſte, cet aimable, ce ſenſible Fénélon, auteur du Télémaque & de pluſieurs autres ouvrages que nous avons ſoigneuſement conſervés, parce qu'on y trouve l'accord rare & heureux de la raiſon & du ſentiment (*m*). Avoir compoſé le Télé-

(*m*) L'académie françoiſe a propoſé ſon éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais ſi l'ouvrage eſt ce qu'il doit être, l'académie ne pourra couronner le diſcours. Pourquoi donner des ſujets qu'on ne ſauroit traiter dans toute leur plénitude ?

Au reſte, j'aime ce genre, où en diſcutant le génie d'un grand homme, on diſcute & on approfondit l'art auquel il s'eſt adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre & ſur-tout ceux de M. *Thomas*. C'eſt le livre le plus inſtructif que l'on puiſſe mettre entre les mains d'un

maque à la cour de Louis XIV nous ſemble une vertu étonnante, admirable. Certainement le monarque n'a pas compris le livre, & c'eſt ce qu'on peut avancer de plus favorable en ſon honneur. Sans doute il manque à cet ouvrage des lumieres plus vaſtes, des connoiſſances plus approfondies ; mais que dans ſa ſimplicité il a de force, de nobleſſe & de vérité ! Nous avons mis à côté de cet écrivain les Œuvres du bon abbé de Saint-Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le cœur étoit ſublime. Sept ſiecles ont donné à ſes grandes & belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui le railloient d'être viſionnaire, qui embraſſoient de pures chimeres. Ses rêves ſont devenus des réalités.

Parmi les poëtes François, je revis Corneille, Racine, Moliere ; mais on avoit brûlé leurs commentaires (*n*). Je fis au bibliothécaire la queſtion que l'on fera encore probablement pendant ſept cents années : auquel donneriez-vous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus guere Moliere, me répondit-il ; les mœurs qu'il a peintes ont paſſé. Nous penſons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice ; & vous aviez

---

jeune homme ; il y puiſera, à la fois, & d'utiles connoiſſances & un amour raiſonné de la gloire.

(*n*) Ils ſont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zele pour les loix de la grammaire. Le plus cruel deſtin qui attend l'homme de génie de ſon vivant ou après ſa mort, eſt d'être jugé par le pédantiſme : il ne ſait rien voir, rien ſentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, reſſemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embraſſer un tableau de *le Sueur* ou du *Pouſſin*, viſitent ſtupidement chaque trait, & n'apperçoivent jamais l'enſemble.

plus de vices que de ridicules (*o*). Pour les deux tragiques, dont les couleurs étoient plus durables, je ne ſais comment un homme de votre âge peut faire une pareille queſtion. Le peintre du cœur humain par excellence, celui qui éleve & agrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des paſſions & la profondeur de la politique, avoit ſans doute plus de génie (*p*) que ſon rival harmonieux, qui, avec un ſtyle plus pur, plus exact, eſt moins fort, moins ſerré, n'a eu ni ſa vue perçante, ni ſon élévation, ni ſa chaleur, ni ſa logique, ni la diverſité prodigieuſe de ſes caracteres. Ajoutez le but moral, toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ſes héros, efféminé ſes ſpectateurs (*q*). Le goût eſt l'art de re-

---

(*o*) Il eſt faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere, que la guériſon du ridicule ſoit plus aiſée que celle du vice : mais quand cela ſeroit, à quelle maladie du cœur humain doit-on apporter les premiers remedes ? Le poëte deviendra-t-il complice de la perverſité générale, en adoptant le premier les miſérables conventions qu'ont fait les méchans pour mieux déguiſer leur ſcélérateſſe ? Malheur à qui ne ſent pas tout l'effet que peut produire une excellente piece de théâtre, & ce qu'a de ſublime l'art qui de tous les cœurs ne fait qu'un cœur.

(*p*) Corneille a ſouvent un air de franchiſe, de liberté & de ſimplicité originale, & même quelque choſe de plus naturel que Racine.

(*q*) Racine & Boileau étoient deux plats courtiſans, qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue S. Denis. Ce n'étoit pas ainſi qu'Horace fréquentoit Auguſte. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extaſiés de ſe trouver à la cour. Il eſt difficile de concevoir de plus baſſes platitudes. Enfin Racine

lever les petites choſes : en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le temps, juge ſouverain, qui anéantit également & les éloges & les critiques, le temps a prononcé & a mis une grande diſtance entre ces deux écrivains : l'un eſt un génie du premier ordre ; l'autre, à quelques traits près empruntés des Grecs, n'eſt qu'un bel eſprit, comme on l'a apprécié dans ſon ſiecle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie ; on vouloit du fini, & le grand a toujours quelque choſe de rude & de groſſier ; le ſtyle étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies & corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon, qui a peint le crime ſous les couleurs effrayantes qui le caractériſent. Ce peuple le liſoit quelquefois, mais on ne pouvoit conſentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami la Fontaine (*r*), également chéri & toujours lu. C'eſt le premier des poëtes moraliſtes, & Moliere, juſte appréciateur, avoit preſſenti ſon immortalité. Il eſt vrai que la fable eſt le ton allégorique de l'eſclave qui n'oſe parler à ſon maître ; mais comme elle tempere en même temps ce que la vérité peut avoir de dur, elle doit être long-temps précieuſe ſur un globe livré à toutes ſortes de tyrans. La ſatyre n'eſt peut-être que l'arme du déſeſpoir.

---

mourut de chagrin, parce que Louis XIV l'avoit regardé de travers en traverſant l'œil de bœuf.

(*r*) C'eſt le confident de la nature, c'eſt le poëte par excellence, & j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la préſomption de l'imiter.

Que ce ſiecle avoit mis ce fabuliſte inimitable au-deſſus de ce Boileau (*ſ*), qui faiſoit le dictateur au Parnaſſe, & qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace & de ſentiment, n'avoit été qu'un verſificateur exact & froid. On avoit conſervé pluſieurs autres fables, entr'autres quelques-unes de la Motte & celles de Nivernois (*t*).

Le poëte Rouſſeau me parut bien chétif : on avoit gardé quelques odes & cantates ; mais pour ſes triſtes épîtres, ſes fatigantes & dures allégories, ſa Mandragore, ſes épigrammes, ouvrage d'un cœur dépravé, on penſe bien que de telles ordures avoient ſubi le feu qu'elles méritoient depuis long-temps. Je ne peux nombrer ici toutes les ſalutaires mutilations qui avoient été faites dans pluſieurs livres d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces poëtes friviliſtes qui n'avoient flatté que le goût de leur ſiecle, qui avoient répandu ſur les objets les plus ſérieux ce vernis trompeur de l'eſprit qui abuſe la raiſon (*u*) : toutes ces ſaillies d'une imagina-

---

(*ſ*) Le critique qui, au-lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele ſa vanité, ſon ignorance & ſa jalouſie ; ſa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon & le mauvais d'un ouvrage. La critique n'eſt permiſe qu'à celui en qui les lumieres, le diſcernement & la probité ne ſont altérés par aucun intérêt perſonnel. O critique ! comprends-toi bien, & ſi tu veux juger ſainement de quelque choſe, juges que livré à tes ſeules lumieres tu ne ſais juger de rien.

(*t*) Dans ſept cents ans on ne ſe ſouviendra probablement point que ce charmant fabuliſte a été un duc, un cordon bleu, mais bien qu'il fut un philoſophe ingénieux.

(*u*) Lorſqu'Hercule vit dans le temple de Vénus la

tion légere & emportée, réduites à leur juſte valeur, s'étoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces romanciers, ſoit hiſtoriques, ſoit moraux, ſoit politiques, chez qui les vérités iſolées ne s'étoient rencontrées que par hazard, qui n'avoient pas ſu les lier enſemble & les fortifier par leur liaiſon, & ceux qui n'avoient jamais vu un objet ſous toutes ſes faces & dans tous ſes rapports, & ceux enfin qui, égarés par l'eſprit de ſyſtême, n'avoient ſuivi que leurs propres idées; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'abſence ou la préſence du génie, étoient diſparus, ou avoient été ſoumis à la ſerpe d'une judicieuſe critique, laquelle n'étoit plus un inſtrument de dommage (*x*).

La ſageſſe & l'amour de l'ordre avoient préſidé à cet utile abatis. Ainſi dans ces forêts épaiſſes où les branches entrelaſſées faiſoient diſparoître les routes où régnoit une ombre éternelle & mal ſaine, ſi l'induſtrie de l'homme y porte le fer & la flamme, on voit naître & les ſentiers fleuris & les doux rayons du ſoleil; il diſſipe les ténebres; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverſer les

ſtatue d'Adonis, ſon favori; il s'écria: *Il n'y a point de divinité en toi!* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, délicats, ingénieux, efféminés.

(*x*) Un bon eſprit devroit indiquer un catalogue raiſonné & approfondi des meilleurs livres en tout genre, & l'ordre & la maniere de les lire, donner les propres obſervations qu'il auroit faites, & indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penſer.

toutes ſans crainte ni dégoût. J'apperçus dans un coin un livre curieux & qui me parut bien fait ; il avoit pour titre : *Des réputations uſurpées* ; il motivoit les raiſons qui avoient décidé de l'extinction de pluſieurs livres, & du mépris attaché à la plume de certains écrivains admirés néanmoins de leur ſiecle. Le même livre redreſſoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adverſaires avoient été injuſtes, jaloux ou aveuglés par quelqu'autre paſſion (*y*).

Je tombai ſur un Voltaire. O ciel ! m'écriai-je, qu'il a perdu de ſon embonpoint ! Où ſont ces vingt-ſix volumes *in-quarto*, émanés de ſa plume brillante, intariſſable ? Si ce célebre écrivain revenoit au monde, qu'il ſeroit étonné ! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me répondit-on. Vous ſavez que ce beau génie a payé un tribut un peu fort à la foibleſſe humaine. Il précipitoit ſes idées & ne leur donnoit pas le temps de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractere de hardieſſe à la lente diſcuſſion de la vérité. Rarement auſſi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui friſoit avec grace & légéreté la ſurface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant : il faiſoit du génie avec de l'eſprit. On ne

(*y*) Il reſte un beau livre à faire, quoique déja fait : *Des grands événemens par de petites cauſes.* Mais quel eſt l'homme qui ſaiſira le véritable fil ? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre ſiecle : *Des hommes en place qui ſe ſont rendus perſécuteurs pour ſervir la baſſeſſe de ceux qu'ils mépriſoient* ; encore un autre : *Les crimes des Souverains.*

peut lui refuſer la premiere, la plus noble, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il a combattu avec chaleur pour les intérêts de l'homme. Il a déteſté, il a flétri la perſécution, les tyrans de toute eſpece. Il a mis ſur la ſcene la morale raiſonnée & touchante. Il a peint l'héroïſme ſous ſes véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des François. Nous avons conſervé ſon poëme, quoique le plan en ſoit meſquin; mais le nom de Henri IV le rendra immortel. Nous ſommes ſur-tout idolâtres de ſes belles tragédies où regne un pinceau ſi facile, ſi varié, ſi vrai. Nous avons conſervé tous les morceaux de proſe où il n'eſt pas bouffon, dur ou mauvais plaiſant: c'eſt-là qu'il eſt vraiment original (z). Mais vous ſavez que vers les

(z) Je chéris le peintre de la nature, qui laiſſe jouer ſon pinceau ſur la toile, qui préfere une certaine liberté franche & hardie, qui vivifie les couleurs, à cette exactitude froide, à cette régularité qui me rappelle ſans ceſſe l'art & ſon menſonge. Oh! qu'il ſera brillant, l'écrivain livré tout entier à ſon génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, ſeme d'une main légere des traits heureux & mêlangés, daigne avoir des défauts, ſe plaît dans un certain déſordre, & n'eſt jamais ſi intéreſſant que lorſqu'il ſe montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence; il ſait que l'ennuyeuſe ſymmétrie n'enchante que les ſots, que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des aîles, que c'eſt à cette vivacité heureuſe qui réveille l'ame, qu'on doit la foule des lecteurs; que, comme le feu élémentaire, l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce ſecret n'eſt que pour le petit nombre; le plus grand travaille, ſue, fait mille efforts, aſpire à une perfection glaçante. Celui qui eſt né pour écrire, vif, étincelant, rapide, au-deſſus des regles, jette du même trait de plume & ſon idée & le plaiſir dans l'ame du lecteur. Voilà Vol-

quinze dernieres années de ſa vie, il ne lui reſtoit plus que quelques idées qu'il repréſentoit ſous cent faces diverſes. Il rabachoit perpétuellement la même choſe. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit dû mépriſer en ſilence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates & groſſieres contre *J. J. Rouſſeau*, & une fureur jalouſe l'égaroit tellement alors, qu'il écrivoit ſans eſprit. Nous avons été obligés de brûler ces miſeres, qui l'eurent infailliblement déshonoré dans la poſtérité la plus reculée. Jaloux de ſa gloire plus qu'il ne le fut, pour conſerver le grand homme, nous avons détruit la moitié de lui-même.

Monſieur, je ſuis charmé, édifié de trouver ici J. J. Rouſſeau tout entier. Quel livre que cet Émile (*a*)! Quelle ame ſenſible répandue dans ce beau roman de la Nouvelle Héloïſe! que d'idées fortes, étendues & politiques dans ſes Lettres de la Montagne! Quelle fierté, quelle vigueur dans ſes autres productions! Comme il penſe, & comme il fait penſer! Tout me paroît digne d'être lu. — Nous en avons jugé ainſi, reprit le bibliothécaire. L'orgueil étoit bien petit & bien cruel dans votre ſiecle, ajouta-t-il : vous ne l'avez pas entendu, en vérité; la frivolité de votre eſprit ne s'eſt pas donné la peine de le

---

taire : c'eſt un cerf qui parcourt le champ de la littérature ; & ſes prétendus imitateurs, ſes froids copiſtes, tels que La H*** & autres auteurs congelés, ſont des tortues rampantes.

(*a*) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage ! Comment un homme oſe-t-il écrire lors même qu'il ne ſait pas lire !

ſuivre : il avoit quelque raiſon de vous dédaigner. Vos philoſophes eux-mêmes ont été peuples.... Mais je crois que nous ſommes d'accord ſur ce philoſophe ; nous nous entendons, il eſt inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la derniere armoire, je revis avec plaiſir pluſieurs ouvrages jadis chers à ma nation : l'Eſprit des Loix, l'Hiſtoire Naturelle, le livre de l'Eſprit, commenté en quelques endroits (*b*). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes, le Béliſaire, les Œuvres de Linguet, ni les Diſcours éloquens de Thomas (*c*), de Servan, de Dupaty, de Le Tourneur, & les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux & philoſophiques que le ſiecle de Louis XV avoit produit (*d*). On avoit refait l'Encyclopédie ſur un plan plus heureux. Au-lieu de ce miſérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'eſt-à-dire, de hacher les ſciences par morceaux, on avoit préſenté chaque art en entier. On embraſſoit d'un coup-d'œil leurs différentes parties : c'étoient des tableaux

(*b*) L'araignée tire du poiſon de la même roſe d'où l'abeille extrait un miel doux ; ainſi un méchant trouve ſouvent de quoi nourrir ſa perverſité dans le même livre où le ſage rencontre ſon plus grand contentement.

(*c*) Il n'y a plus de tribune aux harangues ; mais l'éloquence n'eſt point décédée : elle parle, elle tonne encore quelquefois ; & ſi elle ne peut rallumer en nous les ſentimens vertueux, du moins elle nous confond & nous fait rougir.

(*d*) La philoſophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la politique & des mœurs, s'empreſſe à répandre des lumieres utiles ; ſes détracteurs ſont des ſots, ou de mauvais citoyens.

vaſtes & précis qui ſe ſuccédoient avec ordre : ils étoient liés entr'eux par le fil d'une méthode intéreſſante & ſimple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus abſolument inutiles.

Je demandai les hiſtoriens, & le bibliothécaire me dit : ce ſont en partie nos peintres qui ſe ſont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude phyſique, qui eſt du reſſort de leur pinceau. Qu'eſt-ce que l'hiſtoire ? Ce n'eſt au fond que la ſcience des faits. Les réflexions, les raiſonnemens ſont de l'hiſtorien & non la choſe même ; mais auſſi les faits ſont innombrables. Que de bruits populaires ! de fables ſurannées ! de détails ſans fin ! Les affaires de chaque ſiecle ſont les plus intéreſſantes de toutes pour les contemporains, & dans tous les ſiecles ce ſont les ſeules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieuſement des faits antiques, étrangers, tandis que l'on détournoit ſon attention des faits préſens. L'eſprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude. Les hommes ont ſi peu connu leur foibleſſe, que pluſieurs ont oſé entreprendre des hiſtoires univerſelles ; plus inſenſés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour baſe au monde phyſique. Enfin l'hiſtoire a été ſi défigurée, ſi hériſſée de menſonges, de réflexions puériles, que le roman devant tout eſprit ſenſé a paru trouver grace en comparaiſon de ces hiſtoires, où, comme ſur une mer ſans rives, on naviguoit ſans bouſſole (*e*).

(*e*) En réfléchiſſant ſur la nature de l'eſprit humain,

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les ſiecles à grands traits, & ne montrant que les perſonnages qui ont véritablement influé ſur le deſtin des empires (*f*). Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles & des exemples de fureur. Il a fallu les taire, & ne préſenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il eſt peut-être dangereux de tenir regiſtre de tous les excès où s'eſt porté le crime. Le nombre des coupables ſemble ſervir d'excuſe; & moins on voit d'attentats, moins on eſt tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils reſpectueux qui craignit de faire rougir ſon pere, & qui couvrit d'un voile les déſordres de l'ivreſſe.

Je m'approchai du bibliothécaire, & je lui demandai tout bas à l'oreille l'Hiſtoire du ſiecle de Louis XV, pour ſervir de ſuite au ſiecle de Louis XIV de Voltaire. Cette Hiſtoire avoit été compoſée dans le vingtieme ſiecle. Je n'en lus

---

on peut reconnoître l'impoſſibilité d'une hiſtoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraiſemblable; mais du vraiſemblable à la vérité il y a toujours preſque auſſi loin que de la vérité au menſonge. Ainſi n'apprenons-nous rien dans les hiſtoires modernes. Chaque hiſtorien accommode les faits à ſes idées, à-peu-près comme un cuiſinier apprête des viandes à ſa maniere : il faut dîner au gré du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

(*f*) Je ne ſais pourquoi en écrivant l'hiſtoire on dit le regne de Charles VI, de Louis XIII ? C'eſt une maniere fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'eſt pas philoſophe. Un monarque qui le plus ſouvent n'a point influé ſur ſon ſiecle, doit rentrer dans la claſſe des hommes obſcurs, & l'on doit dire, par exemple, après la mort de Henri IV : *Nous allons peindre le ſiecle de Richelieu*, &c.

jamais de plus curieuſe, de plus étonnante, de plus ſinguliere. L'hiſtorien, en faveur de la bizarrerie des circonſtances, n'avoit ſacrifié aucun détail. Ma curioſité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à réformer pluſieurs de mes idées, & je compris que le ſiecle où l'on vit, eſt pour nous le ſiecle le plus reculé. Je ris, j'admirai beaucoup : mais je pleurai pour le moins tout autant.... Je n'en puis dire ici davantage : les événemens actuels ſont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorſqu'ils ſont refroidis (*g*).

(*g*) Tout ſe fait à la longue. Les ſecrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont ſe rendre au public, comme les rivieres vont à la mer : nos neveux ſauront tout.

Aux yeux du philoſophe il n'y a preſque pas un peuple qui, dans ſon origine, ne ſoit coupable du crime d'avoir préparé le malheur de ſes deſcendans, en recevant d'une maniere aveugle ou trop précipitée une forme de gouvernement qui devoit par la ſuite peſer ſur la nation, à meſure qu'elle s'écarteroit du point fixe de ſon établiſſement.

Les conquêtes d'un héros, la valeur d'un ſoldat, quelques qualités brillantes & particulieres ne leur ont pas permis de réfléchir que les ſucceſſeurs de ces hommes qu'ils chériſſoient, pourroient ne pas leur reſſembler, & qu'ils enleveroient à pluſieurs générations la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée : qu'on appelleroit enfin par la ſuite révolte & rébellion la réclamation des droits les plus légitimes & les plus ſains.

Après avoir ôté à une nation toutes ſes libertés, on lui ôte enfin celle d'écrire & de penſer ; on étoufferoit la penſée dans ſon ſanctuaire ſi on le pouvoit. L'écrivain courageux eſt puni de ſa vertu & perſécuté pour ſes opinions. Les meilleures intentions paſſent par une révolte commencée ; ſi les chaînes ne ſont pas forgées, on tâchera d'opprimer ces ſentimens honnêtes ſous le fléau du ridicule.

J'aime à voir les hommes, plutôt que de fléchir ſous le deſpotiſme, qui contraint la penſée, s'échapper & gliſſer

CHAPITRE XXXI.

Les Gens-de-Lettres.

EN ſortant de la bibliotheque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta, & nous liâmes converſation enſemble. Elle tomba ſur les gens-de-lettres. J'en ai peu connu de mon temps, lui dis-je ; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modeſtes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités précieuſes qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance & la calomnie ont défiguré le caractere des autres ; car tout homme public eſt expoſé aux ſots diſcours du vulgaire ; tout aveugle qu'il eſt, il prononce hardiment (*a*).

---

des mains de la tyrannie. La république de Veniſe ſe forme au milieu de la mer, celle des Suiſſes au milieu des Alpes, les Provinces-Unies dans des marais fangeux.

Tyrans, qui avez des chaînes, des priſons, des géoliers, des ſoldats & des bourreaux, vous pouvez donner des fers aux écrivains généreux ; mais pour un qui périra dans les priſons, il en renaîtra dix. Le génie ſe régénere ſous le marteau de la perſécution. Tyrans de la penſée, vous ne l'anéantirez pas, vous ne gagnerez que la haine des cœurs juſtes & ſenſibles !

(*a*) Tel homme incapable d'écrire une bonne page, mais qui a le talent verbal de la ſatyre, à force de fronder tous les livres, de dépriſer tous les auteurs & de flatter ainſi la malignité, s'eſt enfin perſuadé qu'il eſt lui-même un homme de goût & d'un tact fin ; il ſe trompe, & dans le jugement qu'il porte de ſoi, & dans le jugement qu'il porte des autres.

Les grands, privés pour la plupart de talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les regards de la nation, & feignoient de les mépriſer (*b*). Ces écrivains avoient encore à combattre le goût dédaigneux du public, qui d'autant plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelquefois des chef-d'œuvres pour aller s'extaſier à quelques plates bouffonneries. Enfin ils avoient beſoin du plus grand courage pour ſe ſoutenir dans une carriere où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts; mais ils ont bravé & l'inſolent mépris des grands & les propos imbécilles du vulgaire : la renommée juſte, en flétriſ-

(*b*) Ce n'eſt point aux plus puiſſans monarques, ni aux princes les plus riches, ni aux gouverneurs particuliers d'une nation, que la plupart des états doivent leur ſplendeur, leur force & leur gloire. Ce ſont de ſimples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts, dans les ſciences, dans l'art même de gouverner. Qui a meſuré la terre? qui a découvert le ſyſtême du ciel? qui a mis en jeu ces curieuſes manufactures qui habillent les nations? qui a écrit l'hiſtoire naturelle? qui a ſcruté les profondeurs de la chymie, de l'anatomie, de la botanique? Encore un coup ce ſont de ſimples particuliers. Ils doivent aux yeux du ſage éclipſer ces prétendus grands, nains orgueilleux, qui ne ſe nourriſſent que de leur propre vanité. Ce ne ſont pas en effet ces rois, ces miniſtres, ces gens conſtitués en autorité, qui ſont les véritables maîtres du monde; ce ſont ces hommes ſupérieurs, dont la voix puiſſante a dit à leur ſiecle : *Bannis tel préjugé imbécille, penſe d'une maniere plus élevée, avilis ce que tu as ſollement reſpecté, & reſpecte ce que tu aviliſſois par ignorance; profite de tes ſottiſes paſſées pour mieux connoître les droits de l'homme; adopte toutes mes idées, ta route eſt tracée, marche, je te réponds du ſuccès.*

ſant leurs adverſaires, a couronné leurs nobles efforts (*c*).

Je les reconnois à ce portrait, me dit poli-

(*c*) On s'accommode mieux, a-t-on dit, du commerce de ceux que l'on aime, que de la ſociété de ceux qu'on admire; ſoit.

Que le portier porte envie au portier, & le forgeron au forgeron; c'eſt une maladie ancienne du cœur humain, qui ſubſiſtoit du temps d'Héſiode : mais qu'un roi ſoit jaloux d'un poëte; qu'un courtiſan le ſoit de la célébrité d'un géometre; qu'un magiſtrat envie les applaudiſſemens prodigués à un comédien; voilà ce qui fait déplorer la foibleſſe de l'homme, & ce qu'on ne peut guere concevoir que d'après les faits.

Si l'on pouvoit ouvrir le cœur de l'envieux, dit un ancien, on le verroit ulcéré, percé, déchiré, rongé de toutes parts, & tous ſes tourmens inſpireroient peut-être de la pitié. Quelle horrible ſituation, que de ne pouvoir un inſtant ſavourer le bonheur d'autrui, d'être tourmenté du bien qui lui arrive, d'être condamné au ſupplice de toujours haïr & d'exhaler ſans ceſſe les gémiſſemens ſecrets d'une rage ſourde contre tous talens, toutes vertus, tout ſuccès! L'envieux vit au milieu des hommes, & il ne peut les ſouffrir, parce que chacun lui rappelle ce qu'il n'a pas. Il eſt né pour les ténebres, & il ne peut vivre avec lui-même. Il fatigue ſa déteſtable vie, & les infortunes d'autrui ne peuvent même lui donner l'affreux contentement qu'il deſire. Les plus à plaindre ne ſont jamais auſſi malheureux qu'il l'eſt lui-même.

Denis le Tyran envoyoit aux carrieres tout homme de lettres qui ne l'admiroit pas aſſez. Néron faiſoit égorger ceux qui faiſoient des vers mieux que lui. Il n'y a plus de Denis le Tyran ni de Néron; mais il y a des grands qui, jaloux des titres les plus contradictoires, veulent dominer en tout, & font mille petites plaies ſecretes à ceux qui négligent de les flatter.

Ce qui trouble la république des lettres, c'eſt quand un prince porte ſes jugemens arbitraires au milieu des paiſibles travaux des auteurs, & que les préjugés de ſon rang ſe mêlant aux erreurs de ſon eſprit, il croit pouvoir commander là comme ailleurs.

ment mon interlocuteur. Les gens-de-lettres ſont devenus les citoyens les plus reſpectables. Tous les hommes éprouvent le beſoin d'être émus, attendris; c'eſt le plaiſir le plus vif que l'ame puiſſe goûter. C'eſt à eux que l'état a confié le ſoin de développer ce principe des vertus (*d*). En peignant des tableaux majeſtueux, attendriſſans, terribles, ils rendent les hommes plus ſuſceptibles de tendreſſe, & les diſpoſent en perfectionnant leur ſenſibilité à toutes les grandes qualités dont elle eſt l'origine. Nous trouvons, pourſuivit-il, que les écrivains de votre ſiecle, du côté de la morale & des vues profondes & utiles, ont ſurpaſſé de beaucoup les écrivains du ſiecle de Louis XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des paſſions, les efforts de la vertu, les ſuccès même du crime. Fideles à leur vocation (*e*) ils ont eu

(*d*) Quand un légiſlateur voudra faire paſſer une loi, qu'il la liſe d'abord aux philoſophes, aux orateurs, aux poëtes, ils l'auront bientôt parée de maniere à la rendre aimable & reſpectable.

C'eſt encore à eux qu'il appartient de développer la puiſſance du mépris contre les ennemis de l'ordre, & cette verge ſi redoutable, ſupplément à l'inſuffiſante vengeance des loix, ne perdra ſon reſſort que dans les gouvernemens entiérement corrompus où les hommes ſeroient inſenſibles à l'infamie.

(*e*) Néron logeoit dans ſon palais la fameuſe *Locuſta*, ſavante dans l'art d'apprêter des poiſons ſubtils. Il étoit ſi jaloux de conſerver une femme auſſi utile à ſes deſſeins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui compoſa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poiſon avoit noirci le viſage de ce malheureux prince, Néron fit étendre deſſus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le

le courage d'inſulter aux trophées ſanglans que la ſervitude & l'erreur avoient conſacrés à la tyrannie. Jamais la cauſe de l'humanité ne fut mieux plaidée ; & quoiqu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides avocats n'en ſont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumiere échappés à ces ames fortes & courageuſes, ſe ſont conſervés & tranſmis d'âge en âge (*f*). Tel un germe longtemps foulé aux pieds, eſt tout-à-coup tranſporté par un vent favorable ; s'il trouve un abri commode, il croît, il s'éleve, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à la fois un ornement & un aſyle.

Si plus éclairés ſur la véritable grandeur, nous mépriſons le faſte & l'oſtentation des puiſſances, ſi nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'eſt aux lettres que nous en ſommes redevables (*g*). Nos

---

portoit au tombeau, une groſſe pluie qui ſurvint, lava le fard & mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiſer. Je trouve dans ce fait une aſſez juſte allégorie : les rois careſſent avec complaiſance des monſtres fideles ; ſoit aveuglement, ſoit mépris des loix, ſoit confiance en leur pouvoir, ils croient en impoſer à l'œil qui les contemple ; mais bientôt l'hiſtoire eſt la pluie abondante qui emporte la couche menſongere & rend au crime la couleur qui lui eſt propre.

(*f*) Le commun des eſprits, & ceux qui n'ont point approfondi juſqu'à un certain point les matieres du gouvernement, ſont bien éloignés d'appercevoir la liaiſon des ſpéculations des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état.

(*g*) On peut avancer avec une eſpece de certitude,

écrivains ont encore ſurpaſſé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient ſon nom ſur l'airain terrible où ſa honte vivroit éternellement; l'hiſtoire eſt entre leurs mains l'écueil de la fauſſe gloire, l'arrêt porté contre les illuſtres criminels, le creuſet où le héros diſparoît s'il n'a pas été homme.

Eh! que les maîtres du monde, qui ſe plaignent que tout ce qui les approche reſſent la contrainte & la diſſimulation, ſoient confondus; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans, intrépides, qui peuvent les inſtruire ſans les offenſer, & qui n'ont auprès de leur trône ni faveurs à obtenir, ni diſgrace à craindre (*h*)?

---

que les lumieres faiſant chaque jour de nouveaux progrès, deſcendant par degré dans preſque tous les états, anéantiront d'une maniere ſûre cette foule bizarre de loix, & y ſubſtitueront des uſages plus naturels, plus ſenſés. La raiſon publique aura une volonté puiſſante & ſage qui changera la face des nations. Ce ſera l'imprimerie qui rendra cet important ſervice à l'humanité. Imprimons donc! & que tout le monde liſe, femmes, enfans, valets, &c. mais en même temps, n'imprimons que des choſes vraies, utiles, & méditons bien avant d'écrire.

(*h*) J'ai lu une excellente tragédie d'Eſchyle, c'eſt ſon Prométhée: l'allégorie eſt belle & claire; c'eſt l'homme de génie qu'accable un deſpote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleſte, il eſt attaché au ſommet d'un rocher; brûlé lentement par les rayons du ſoleil, ſon corps change de couleur: les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémiſſant, le plaignent & ne peuvent le ſoulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénetrent juſque dans les chairs: mais au

Nous devons rendre juſtice à ces nobles écrivains, c'eſt qu'il n'eſt point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli ſa deſtination. Les uns ont foudroyé la ſuperſtition, les autres ont ſoutenu les droits des peuples; ceux-ci ont creuſé la mine féconde de la morale, ceux-là ont montré la vertu ſous les traits d'une indulgente ſenſibilité (*i*). Nous avons oublié les foibleſſes particulieres qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette maſſe de lumiere qu'ils ont formée, agrandie; c'eſt un ſoleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le flambeau de l'univers!

— Je voudrois bien jouir de la préſence de vos grands hommes, car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains; j'aime à les voir & ſur-tout à les entendre. — Vous tombez fort bien: on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place, ſans doute, d'un académicien décédé? — Que dites-vous! le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper ſa place? Le nombre

---

milieu de ſes tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans ſon cœur.

(*i*) Quelle récompenſe pour un auteur, ami du bien & de la vérité, lorſqu'en liſant ſon livre on laiſſe tomber deſſus une larme brûlante, lorſqu'il attire du fond du cœur un profond ſoupir, & que refermant le livre pour quelques momens on leve les yeux vers le ciel en formant des réſolutions vertueuſes! Voilà ſans doute le plus beau ſalaire qu'il doive eſpérer. Que ſont auprès de ce triomphe les bruits diſcordans d'une renommée auſſi vaine que paſſagere, auſſi incertaine qu'enviée!

des académiciens n'eſt point fixé : chaque talent trouve ſa couronne ; il en eſt aſſez pour les récompenſer tous (*k*).

(*k*) Un auteur qui ne fait pas une grande ſenſation, peut aiſément ſe conſoler en ſongeant que dans un ſiecle moins éclairé il eût été un écrivain illuſtre : s'il étoit plus ſenſible aux progrès des connoiſſances humaines qu'aux intérêts de ſa vanité, au-lieu de s'affliger il ſe réjouiroit de ne pouvoir ſortir de ſon obſcurité.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome premier.

AVANT-PROPOS. Page 9

CHAPITRE PREMIER. *Paris entre les mains d'un vieil Anglois.* 12

CHAP. II. *J'ai ſept cents ans.* 19

CHAP. III. *Je m'habille à la fripperie.* 22

CHAP. IV. *Les Porte-faix.* 26

CHAP. V. *Les Voitures.* 28

CHAP. VI. *Les Chapeaux brodés.* 31

CHAP. VII. *Le Pont débaptiſé.* 35

CHAP. VIII. *Le nouveau Paris.* 37

CHAP. IX. *Les Placets.* 48

CHAP. X. *L'Homme au maſque.* 50

CHAP. XI. *Les nouveaux Teſtamens.* 54

CHAP. XII. *Le College des Quatre-Nations.* 57

CHAP. XIII. *Où eſt la Sorbonne ?* 65

CHAP. XIV. *L'Hôtel de l'Inoculation.* 71

CHAP. XV. *Théologie & Juriſprudence.* 73

CHAP. XVI. *Exécution d'un Criminel.* 80

CHAP. XVII. *Pas ſi éloigné qu'on le penſe.* 93

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XVIII. *Les Miniſtres de Paix.* 98
CHAP. XIX. *Le Temple.* 103
CHAP. XX. *Le Prélat.* 117
CHAP. XXI. *Communion des deux Infinis.* 119
CHAP. XXII. *Singulier Monument.* 130
CHAP. XXIII. *Le pain, le vin, &c.* 135
CHAP. XXIV. *Le Prince aubergiſte.* 147
CHAP. XXV. *Hiſtoire univerſelle.* 150
CHAP. XXVI. *Louis Quatorze.* 180
CHAP. XXVII. *Salle de Spectacles.* 187
CHAP. XXVIII. *Les Lanternes.* 198
CHAP. XXIX. *Le Convoi.* 203
L'ÉCLIPSE DE LUNE. 207
CHAP. XXX. *La Bibliotheque du Roi.* 214
CHAP. XXXI. *Les Gens-de-Lettres.* 244

Fin de la Table des Chapitres.

84-96

E787
M555a
v.1